



MEGAN FRAMPTON



NOBLESSE, DEVOIR,
et autres balivernes

roman

Victoria

MEGAN FRAMPTON

*Noblesse, devoir
et autres balivernes*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Emmanuelle Debon

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Megan Frampton publie des romances historiques sous son vrai nom, et des romances contemporaines sous le pseudonyme de Megan Caldwell. Elle aime la couleur noire, le gin, les beaux Anglais aux cheveux sombres et les boucles d'oreille volumineuses – mais pas dans cet ordre. Elle vit à Brooklyn avec son mari et son fils. Suivez son actualité sur son site officiel : www.meganframpton.com.

Comme les généraux, les majordomes et autres hommes de pouvoir, les ducs ne doivent jamais être surpris en train de faire quoi que ce soit. Le rôle des ducs est de donner des ordres et, bien qu'ils ne doivent pas abuser de ce privilège, il leur faut l'exercer suffisamment pour s'assurer que tous les non-ducs en comprennent parfaitement la teneur.

Ainsi, ils peuvent faire ce qu'ils veulent tout en ne faisant rien.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 1

*Après une bouteille de brandy
Aux deux tiers d'une bouteille de brandy
Salle de bal d'un duc
Londres, 1840*

* * *

Un rictus aux lèvres, Marcus observait les signes de débauche dans sa salle de bal. Une salle qui, il le savait, ne servait ni aux bals ni aux réceptions ou soirées mondaines d'aucune sorte.

Des bouteilles de brandy vides en équilibre instable jonchaient le sol dans toute la pièce. Divers vêtements de femmes étaient éparpillés un peu partout — quelqu'un avait même fort judicieusement affublé d'un corset la statue d'un de ses très virils ancêtres. Quelques assiettes à demi pleines traînaient sur les tables, et l'un des chats qui refusaient de quitter les lieux (ou, plus exactement, que Marcus n'avait pas eu le cœur de chasser) en grignotait délicatement le contenu tandis qu'un autre se lovait autour de ses chevilles.

— Alors, comme ça, tu parlais des difficultés d'être duc ?

La voix de Smithfield était aussi sèche que... Oui, aussi sèche que la gorge de Marcus.

Qu'à cela ne tienne. Il vida son verre d'un trait puis s'efforça d'adresser une grimace à Smithfield, l'un de ses nouveaux compagnons de fortune, tandis que Collins dormait profondément sur l'un des canapés après avoir ingéré une quantité impressionnante du brandy que l'un de ses bateaux avait ramené. Marcus, lui, s'était reposé un peu plus tôt, il était donc frais et dispos. Enfin, presque.

— Cela me semble ridicule, répondit-il avec un sourire tandis que Smithfield le dévisageait avec attention. En fait, *c'est* ridicule. Je suis duc, je n'ai aucun problème financier, je suis célibataire, en parfaite santé, et je peux faire à peu près tout ce que je veux.

— Mais ? demanda Smithfield, profitant d'une pause dans le discours de Marcus.

— Mais tout ce que l'on demande à un duc, c'est d'épouser un bon parti et de se mettre à produire de futurs petits ducs, et rien qu'à cette idée, dit-il en désignant d'un geste la statue, j'ai envie de m'étrangler avec ce corset. Je n'avais pas envisagé de mener une vie pareille mais, si, en outre, je dois la partager avec une femme qui, dans le meilleur des cas, m'inspirerait une aimable aversion et qu'au pire je haïrais, cela est totalement au-dessus de mes forces.

— C'est terrible, compatit Smithfield de cette même voix sèche. Etre obligé de se marier et de se pavaner comme un duc alors que tu pourrais... dis-moi, que faisais-tu il y a six mois avant

d'hériter ? Ou mieux encore qu'aimerais-tu faire d'autre ?

Disparaître. Partir. Être dégagé de toute responsabilité. N'avoir à répondre de rien à personne.

— Avant, je marchais beaucoup... oui, je marchais. Cela me rendait presque heureux.

Au fond de lui, Marcus savait qu'il ne parlerait pas aussi librement s'il n'avait pas bu autant de verres du brandy de Collins. Mais Smithfield lui avait posé cette question ; cependant, avec un peu de chance, aucun d'entre eux ne se rappellerait la façon pathétique dont il s'était épanché.

— Alors c'est ce que tu faisais avant d'hériter ? Tu marchais ?

A présent, le ton de Smithfield était... moins cassant. Sans doute avait-il saisi l'importance des confidences de Marcus. Quand bien même celui-ci avait le sentiment de ne pas s'être exprimé tout à fait clairement.

Mais, pour cela, il aurait fallu qu'il sache lui-même ce qu'il voulait dire exactement, songea-t-il — ce qui exigerait au préalable de savoir ce qui le rendrait heureux. Il pouvait affirmer avec certitude que ce n'était ni la boisson, ni le jeu, ni les aventures passagères. En effet, il n'avait pas attendu d'hériter de ce titre imprévu pour chercher satisfaction dans ces trois occupations peu recommandables qu'il avait allègrement pratiquées lors de ses voyages à l'étranger. Et, de retour à Londres, il avait au moins pu disposer du confort de sa propre maison pour s'adonner à ses vices.

N'étaient la qualité du brandy et la fourrure douce et somptueuse des chats — hérités, eux aussi — pour lesquels il semblait s'être pris d'affection, son désappointement aurait été immense.

— Je marchais, oui, finit-il par répondre avant de se tourner vers Smithfield.

Lequel s'était endormi. Marcus secoua la tête, vida son verre et tendit le bras pour gratter le chat noir et blanc sous le menton. Cependant, l'animal semblait plus intéressé par les reliefs de nourriture sur la table, et Marcus se retrouva vite seul. Comme d'habitude. Ce qui lui convenait très bien, tenta-t-il de se convaincre.

— Je marchais tout le temps, sans personne pour se soucier de moi, lança-t-il à l'intention du chat qui lui tournait le dos.

Le duché lui avait été livré avec les félins, acquis par le précédent duc. Il arrivait à Marcus de penser qu'ils constituaient la meilleure partie de son héritage. Il se versa une nouvelle dose de l'excellent breuvage de Collins, mais s'abstint de boire.

— Jusqu'à ce que mon père m'intime de cesser « d'errer comme un vagabond », poursuivit-il, en se parlant à lui-même. Parce que ce n'était pas convenable, même pour quelqu'un comme moi.

Il avala une gorgée.

— Ensuite, mon père est mort, puis mon frère à son tour, et, tout à coup je me suis retrouvé seul héritier à la mort du duc. Un homme que je connaissais à peine. Et me voilà dans cette demeure, avec son titre, ses chats et son argent.

Sa gorge se serra.

— Je n'ai même pas l'impression d'être chez moi ici — même si je ne me sens chez moi nulle part ailleurs.

Le chat eut la sagesse de ne pas répondre.

Marcus éprouva une brusque bouffée de colère — il ne savait pas vraiment contre quoi, tout comme il ignorait ce qu'il souhaitait vraiment.

Cependant, il savait maintenant ce dont il ne voulait pas — que ces deux hommes endormis dans sa salle de bal restent ici plus longtemps. Les félins, en revanche, étaient les bienvenus.

— Lève-toi, ordonna-t-il sèchement en avançant vers Collins pour le secouer.

L'homme grimaça dans son sommeil, écarta d'un geste vague la main de Marcus, puis émit un

ronflement sonore. Cette fois, Marcus planta son index dans le ventre replet de Collins, obligeant celui-ci à se redresser d'un coup. Ses semelles claquèrent sur le sol et le bruit résonna dans la vaste salle de bal.

— Je suis réveillé ! s'exclama-t-il en se passant la main dans les cheveux. Que se passe-t-il ? Smithfield est mort ?

— Non, pas que je sache, répliqua Marcus en jetant un coup d'œil à l'intéressé.

Il respirait toujours. Se retournant de nouveau vers son interlocuteur, Marcus déclara :

— Il faut que vous partiez tous les deux.

L'avantage d'être duc, avait-il découvert, c'est qu'il n'avait aucune explication à donner. Il lui suffisait d'exprimer sa volonté. « Il faut que tu partes », ou « Je veux des fraises » en plein hiver ; ou encore « Transportez tous les meubles d'une aile de la maison à l'autre ». Ces deux ordres-là, il ne les avait pas donnés — pas encore, du moins — mais il n'excluait pas de le faire si cela pouvait enfin lui apporter le bonheur.

« Apportez-moi le bonheur ! » — il réservait cette phrase pour le jour où il aurait touché le fond.

— Tu as de la visite ? demanda Collins qui, manifestement, ignorait qu'un duc n'avait jamais à s'expliquer.

Marcus ne daigna pas répondre. Il se borna à répéter son manège, doigt tendu, auprès de Smithfield. Contrairement à celui de Collins, le ventre de Smithfield était plat et dur, mais son geste eut le même effet : Smithfield se redressa immédiatement, les yeux papillonnants et les cheveux dressés en épis pointant dans toutes les directions.

— Dehors.

Smithfield hocha la tête et fit glisser ses longues jambes de l'accoudoir du canapé jusqu'au sol. Pendant quelques secondes, il contempla ses pieds, puis se releva. Il vacillait, mais tenait malgré tout sur ses jambes. Il s'approcha du canapé où était encore assis Collins et lui tendit la main. Collins s'en empara et se leva à son tour. Enfin, les deux hommes étaient debout.

Smithfield dévisagea froidement Marcus.

— J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez, Votre Altesse, lança-t-il d'un ton guindé.

Il ne semblait pas attendre de réponse, et c'était aussi bien ainsi, car Marcus n'en avait pas à lui fournir. Smithfield prit donc Collins par le bras et l'entraîna vers la sortie.

A ce moment, quelqu'un frappa d'un poing ferme à la porte, et tous se figèrent.

Quoi, encore ?

— Entrez, dit Marcus à contrecœur, en tournant le dos à la porte.

Les chats ne savaient pas frapper, et c'était pourtant les seules créatures qu'il tolérait de voir.

Depuis quand était-il devenu aussi bougon ? Si on l'y obligeait, il pourrait sans doute retrouver le moment exact où cette transformation s'était opérée — il avait à peu près huit ans, et il venait d'entendre son père parler de lui dans son dos pour affirmer qu'il regrettait que Marcus ne ressemble pas davantage à son frère Joseph. Et encore moins à lui-même.

Sans doute pourrait-on penser que, vingt ans plus tard, il se serait remis du chagrin que cette réflexion avait provoqué, d'autant plus que son père et son frère n'étaient plus de ce monde. Mais, sur ce point, *on* se trompait.

Marcus entendit la porte s'ouvrir et son majordome se racler la gorge. Voilà au moins qui promettait d'être intéressant : Thompson ne se raclait la gorge que dans les grandes occasions. Il tourna la tête et resta bouche bée.

C'était en effet extrêmement intéressant.

Une fille. Une petite fille en robe crasseuse, aux cheveux bruns, le dévisageait avec les plus grands yeux qu'il ait jamais vus.

— Voici Rose Dosett, annonça Thompson.

— Sortez ! lança Marcus avant que Thompson ait pu en dire davantage.

En voyant le majordome poser la main sur le bras de la fillette comme pour la raccompagner, il s'empressa d'ajouter, en désignant les deux hommes plantés devant l'entrée :

— Pas vous, eux.

Il n'avait pas quitté la fillette du regard. Et celle-ci gardait ses grands yeux fixés sur lui.

Les deux hommes se hâtèrent vers la porte, ne renversant qu'une seule bouteille au passage. Marcus entendit le bruit argentin du brandy qui s'écoulait sur le sol tandis que lui et la fillette continuaient de s'observer mutuellement.

Une nouvelle fois, Thompson s'éclaircit la voix, puis il déclara :

— Votre fille, Votre Altesse.

* * *

Le visage de la gamine était propre — du moins, comparé à sa robe. Selon son estimation, son corps était mince sans être émacié. Et ce visage... ses yeux ne cillaient pas, et son regard immense le contemplant avec solennité.

Une émotion étrange le secoua, comme le vague souvenir d'un sentiment poignant mais agréable. Un peu comme dans ces rêves où il fallait agir d'urgence sans parvenir à se rappeler quoi faire. Mais il n'avait aucune obligation. Il pouvait agir comme bon lui semblait, maintenant qu'il avait hérité de ce titre.

Il n'avait rien fait et, pourtant, il se sentait déjà coupable. D'ailleurs, ce sentiment le tenaillait depuis l'enfance, mais pourquoi alors cette impression resurgissait-elle maintenant ?

Il s'efforça de chasser cette impression d'urgence et s'aperçut que la fillette le jaugeait en retour, comme si elle le soupçonnait du pire et le croyait capable de récidiver en sa présence.

Mais c'était peut-être seulement sa culpabilité qui parlait. Parfois, les chats portaient ce même regard sur lui. Mais...

— Dosett, avez-vous dit ? demanda-t-il sans quitter la gamine des yeux.

— Dosett, Votre Altesse, répéta Thompson. Sa mère... Eh bien, sa mère...

Il n'acheva pas sa phrase, conscient que la fillette était là. Muette. Immobile. Perturbante.

Fiona Dosett. Marcus l'avait presque oubliée. Elle était tombée enceinte lors de leur liaison, et il lui avait octroyé une rente annuelle, pour elle et son rejeton dont il ignorait le sexe. D'ailleurs, il n'avait pas voulu savoir.

Soudain, tandis qu'il regardait la petite fille impassible devant lui, tout cela lui parut terriblement injuste.

— Dois-je la mettre dans la chambre bleue ? s'enquit Thompson comme s'il s'agissait d'un colis indésirable qu'il fallait remiser quelque part.

En entendant ces mots qui sonnaient comme un glas, Marcus frémit intérieurement.

La fillette — Rose — avait fermé les yeux en entendant Thompson, et Marcus sentit son cœur se serrer. Cette expression qu'elle avait sur le visage... il la connaissait. C'était l'expression de la défaite, il l'avait vue dans son propre miroir quand il était plus jeune, même si son visage à lui était beaucoup moins négligé. C'était une expression qui disait : « Je n'ai pas besoin d'amour ou d'affection, parce qu'il n'y a personne pour m'aimer ou prendre soin de moi. »

Mais peut-être se méprenait-il sur ce qu'il voyait.

— Miss Rose et moi prendrons le thé dans le petit salon, annonça-t-il.

Alors, il lui tendit la main et attendit qu'elle pose ses doigts menus sur sa paume.

Ce geste provoqua en lui un sentiment immense : on venait de lui donner quelque chose qui pouvait se révéler extraordinaire. Il suffisait qu'il comprenne ce que c'était, et ce qu'il allait en faire.

L'Agence des services à la noblesse a le plaisir d'annoncer qu'elle vient d'ouvrir ses bureaux au 135, Plum Lane, et souhaite la bienvenue à tous les clients dans son établissement.

L'agence fournira tous types de domestiques respectables aux employeurs qui ont besoin d'une assistance immédiate. Nous sommes spécialisés en dames de compagnie, majordomes et gouvernantes. L'Agence des services à la noblesse appartient à un groupe de demoiselles de bonne famille pour qui les désirs de la noblesse n'ont aucun secret.

La noblesse est notre valeur, et la qualité notre engagement.

Chapitre 2

La sonnette de la porte tinta, informant Lily que quelqu'un venait d'entrer dans l'antichambre du petit bureau où elle était en train de faire la comptabilité. Elle se leva, et une douleur dans son dos lui rappela qu'elle avait passé trop d'heures assise. Chacune des trois propriétaires de l'Agence des services à la noblesse se relayait pour organiser les factures et, cette semaine, c'était son tour.

Depuis sa création quelques mois plus tôt, l'Agence marchait bien ; elle fournissait du travail (et au besoin, des références falsifiées) à des femmes au passé fâcheux. Elles étaient parvenues à placer dans de bonnes maisons pas moins de six femmes dont la réputation avait été ternie pour une raison ou une autre. Lily et ses partenaires étaient bien conscientes des conséquences que pouvaient engendrer des antécédents gênants sur la subsistance d'une personne, car toutes trois étaient passées par là.

Sortant du bureau, elle découvrit un jeune homme vêtu d'une livrée de valet. Un papier à la main, il arborait une expression hautaine.

— Je dois remettre cela à la personne qui fournit des gouvernantes.

Elle prit le document qu'il lui tendait, et ses yeux s'écarquillèrent tandis qu'elle en déchiffrait le contenu.

Ai besoin d'une préceptrice immédiatement. Envoyez candidates au duc de Rutherford, à Mayfair.

Incrédule, elle relut les deux lignes, puis les relut de nouveau pour être sûre de son fait. Elle n'en revenait pas ! Un duc ! Un véritable duc, qui faisait appel aux services de l'agence ! Jusque-là, leur client le plus prestigieux avait été le cousin d'un baron. Comparé à un duc, il aurait aussi bien pu être simple commerçant.

Voilà pourquoi il fallait qu'elles transforment leur modeste agence en affaire respectable.

Si le duc était satisfait de leurs services, la réputation de l'agence serait établie et, avec ses associées, elle pourrait fournir davantage de travail aux malheureuses qui venaient les trouver. C'était une opportunité telle qu'elles n'auraient jamais pu rêver mieux.

Mais il ne fallait pas qu'elle se monte la tête.

En général, Lily n'était pas du genre à prendre des risques — c'était même le contraire, en fait — mais, là, elle sut que ce n'était pas le moment de se montrer trop scrupuleuse, comme elle s'était efforcée de le devenir après s'être débarrassée — pour toujours, espérait-elle — de son propre passé.

S'exposer et se mettre en danger, soi-même et sa famille, était une chose terrible que son père avait faite au détriment des siens. Mais il ne fallait pas qu'elle pense à cela maintenant, ni aux

souffrances qu'avait endurées sa sœur, ni à la façon dont sa mère avait baissé les bras par la suite.

Contrairement à son père — et surtout à cause de lui —, il fallait qu'elle agisse au mieux, et tout de suite. L'agence manquait de candidates au passé trouble capables d'endosser une charge de préceptrice, et elle ne pouvait se permettre de laisser cette chance lui filer entre les doigts. Il fallait qu'elle prenne ce risque. En personne.

— Je dois attendre la réponse, déclara le valet d'une voix ennuyée.

Manifestement, elle avait passé trop de temps à ruminer. Voilà bien un défaut dont elle ne parviendrait jamais à se défaire.

Elle tourna les talons, le papier serré contre la poitrine comme si quelqu'un allait surgir pour le lui arracher des mains.

— Vous n'aurez pas à attendre. J'ai la candidate idéale. Elle sera là d'ici une demi-heure.

Elle ne jugea pas utile d'informer ce valet méprisant qu'il s'agirait d'elle-même.

Lily s'assura que sa porte était bien fermée avant de se mettre à faire le tour du petit bureau en sautillant, agitant la note du duc avec des petits cris de joie.

Ce n'était pas son moment le plus digne, et son côté sage était proprement horrifié.

Mais qui allait le lui reprocher ? Si Annabelle et Caroline avaient été là, elles auraient joint leurs glapissements aux siens. Après tout, c'était pour cela qu'elles avaient créé cette agence — pas pour sautiller autour du bureau, mais pour avoir l'occasion d'aider des femmes au passé embarrassant. Cependant, jamais Lily n'aurait cru que ce genre d'opportunité se présenterait si vite.

S'emparant d'une feuille de papier et d'un crayon, elle griffonna un message expliquant brièvement où elle se trouvait et qui était leur nouveau client, l'adressa à ses acolytes, puis attrapa son manteau, verrouilla la porte et se mit en route pour ses nouvelles fonctions.

Non sans avoir poussé un dernier glapissement de joie, bien entendu.

* * *

Quand elle monta l'escalier menant à l'imposante porte d'entrée, l'enthousiasme de Lily s'était quelque peu refroidi. La demeure du duc — son hôtel particulier — était plus vaste qu'aucune des résidences qu'elle avait eu l'occasion de voir, et encore plus de fréquenter.

Elle se sentait déjà intimidée, et elle n'avait encore adressé la parole à personne.

Après avoir respiré profondément, elle fit jouer le heurtoir. En l'entendant résonner à l'intérieur, elle se mit à trembler à l'idée d'avoir provoqué un bruit pareil sur une porte aussi grandiose.

Oui, elle devait l'admettre : elle était impressionnée par une *porte*.

Celle-ci s'ouvrit, et un homme distingué d'un certain âge, le menton dressé dans l'attitude dédaigneuse de rigueur, baissa les yeux sur elle. Et remarqua, sans doute au premier coup d'œil, son manteau usé jusqu'à la corde qui ne la protégeait nullement du froid glacial, ainsi que les gants maladroitement ravaudés qu'elle portait.

— Je suis venue..., commença-t-elle.

Il ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

— Je sais, et vous auriez dû vous présenter à l'entrée de service. Mais, maintenant que vous êtes là, veuillez entrer.

Tous les employés du duc étaient-ils aussi imbus de leur personne ? A moins que cela ne se limite qu'à ces deux-là. Dans tous les cas, il valait mieux qu'elle reste sur ses gardes.

Elle suivit l'arrogant majordome à l'intérieur, tentant vainement de ne pas ouvrir grands les yeux

devant la magnificence du décor.

— Attendez ici, je vais prévenir le duc de votre arrivée.

Il ouvrit l'une des portes qui donnaient sur le hall d'entrée, laissant Lily en proie à un certain malaise.

Elle ne dénombra pas moins de dix portes autour d'elle et peinait à imaginer la fonction de chaque pièce. Peut-être le duc attribuait-il une chambre à chacun de ses doigts ? « Désolé, monsieur Pouce, ce n'est pas votre tour. Aujourd'hui, nous allons dans la chambre de Mme Annulaire. » A moins qu'il ne passe un jour par semaine dans chacune d'entre elles, se réservant les trois restantes pour les jours fériés, les anniversaires et... Lily se torturait vainement l'esprit. Etre duc devait être un travail harassant.

Le majordome réapparut si discrètement qu'elle sursauta en entendant sa voix.

— Le duc va vous recevoir, annonça-t-il avec le juste dosage de politesse et de dédain.

Il la précéda en direction de l'une des nombreuses portes et l'ouvrit en grand.

— La demoiselle est arrivée, Votre Altesse, proclama-t-il avant d'inviter Lily à entrer.

Elle obtempéra, et décida aussitôt qu'il s'agissait de la chambre rose, pour la simple raison que presque tout, dans cette pièce, était rose. Pas le rose éclatant de l'été, non, mais le rose édulcoré d'un bégonia blafard qui a pris trop de soleil et a manqué d'eau.

Ses considérations sur la décoration intérieure disparurent à la seconde où elle aperçut le maître des lieux. Il était seul — l'enfant n'était pas là — et il ne ressemblait pas du tout à l'image qu'elle se faisait d'un duc.

Il se tenait près d'une écritoire étroite, rose bien entendu, et dégageait une telle aura que toute la pièce semblait empreinte de sa présence.

Il était grand, terriblement séduisant, extrêmement masculin. Ou, plutôt, viril. C'était le mot. Viril, avec toute une série d'attributs qui lui mettaient le rose aux joues. Au moins, maintenant, Lily était assortie au décor.

Seigneur. Elle avait déjà vu des représentations de dieux, de commandants, de rois et autres meneurs d'hommes, mais elle n'avait jamais réellement compris à quoi tenait leur pouvoir d'attraction, ce qui incitait les gens à les suivre.

Pourtant, elle perçut immédiatement le charisme du duc... même si ce genre de réflexion ouvrait la voie à des idées qu'une jeune femme ne devait pas avoir. Surtout une respectable préceptrice qui voulait faire bonne impression.

Il avait les cheveux bruns et raides qui lui tombaient sur la nuque de façon négligée, et pourtant étonnamment élégante. Ses sourcils formaient deux barres obliques au-dessus de ses yeux marron foncé qui la considéraient avec intensité, comme s'il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

Si c'était effectivement le cas, la situation pourrait se compliquer.

Ses traits admirablement sculptés étaient soulignés par une barbe naissante, qui lui conférait un air redoutable — le Redoutable Duc, un personnage tout droit sorti d'un roman gothique. Bref, tout à fait le genre d'hommes capable d'entraîner une femme dans des chemins de traverse.

L'un de ses sourcils s'était arqué, et Lily prit alors conscience qu'elle le dévisageait depuis un bon moment. N'était-il pas coutumier de ce fait ? Peut-être pas dans le sanctuaire de sa propre demeure. A moins qu'il n'y ait une pièce dédiée aux regards insistants, et que ce ne soit pas celle dans laquelle ils se trouvaient.

— La préceptrice, répéta-t-il lentement.

A l'entendre, on aurait dit qu'il n'était pas certain qu'elle le soit. D'ailleurs, elle n'était pas loin de penser la même chose. Certes, elle connaissait les enfants, car elle s'était occupée de sa sœur —

mais elle n'avait aucune expérience avec les plus de cinq ans. Cette pensée éveilla une douleur familière, liée aux circonstances qui l'avaient menée ici. *C'est un risque qui vaut la peine d'être couru*, murmura une voix dans sa tête. *Sois forte.*

— Vos références, demanda-t-il en tendant la main.

— Références ? répéta-t-elle, consciente de la rougeur qui lui montait aux joues.

Si c'était la pièce dédiée aux rougissements, cela ne concernait qu'elle. L'homme planté devant elle semblait parfaitement sûr de lui, et son sourcil restait levé, comme s'il avait remarqué qu'elle piquait un fard, mais que le duc lui-même ne s'en était pas aperçu.

Le silence s'installa tandis qu'ils continuaient à se dévisager, dans un duel où seul leur visage avait un rôle à jouer.

Le second sourcil rejoignit son compagnon.

— Je suppose qu'une préceptrice honorable, recommandée par une agence illustre — mon majordome connaissait sa réputation —, doit avoir apporté des références ?

Levant la tête, il croisa les bras sur son torse avant de poursuivre :

— Etes-vous en train de me dire que mon majordome est mal informé ? Que j'ai fait un mauvais choix ?

Elle décela de l'incrédulité dans sa voix.

Pourtant, elle continua de se taire. Elle savait ce qu'elle devait dire — elle avait fait la leçon à suffisamment de femmes déchues pour pouvoir débiter son discours dans son sommeil — mais, à cet instant précis, elle en était incapable. Pas avec lui, pas devant ces sourcils inquisiteurs et toute cette... *virilité.*

A vrai dire, elle se sentait loin d'être honorable.

Les lèvres du duc, dont elle était justement en train d'admirer la sensualité, se pincèrent.

— J'ai besoin d'une préceptrice, dit-il. Pas pour moi, bien entendu.

A ces mots, sa bouche esquissa un sourire en coin — comme si un duc pouvait avoir le sens de l'humour — puis il reprit :

— C'est pour... ma protégée. Une jeune demoiselle d'environ quatre ans. Plus ou moins. Je ne suis pas très sûr...

L'avenir de l'agence était en jeu, ce n'était pas le moment de flancher. Ni d'ouvrir et de refermer la bouche comme un poisson hors de l'eau.

— Oui, bien sûr, Votre Altesse, répondit-elle enfin.

Lily esquissa une révérence, comme elle l'avait enseigné à ses recrues. Il convenait de souligner l'importance du client et de l'amener à oublier qu'il avait besoin de...

— Références. Je regrette de vous dire que, dans ma hâte de satisfaire l'urgence de votre demande, je les ai oubliées.

Elle était en effet trop occupée à manifester bruyamment sa joie pour se rappeler qu'on risquait de les lui réclamer.

— Je vais y remédier sans faute mais, pour l'heure, sachez que je suis formée à l'éducation des jeunes filles et, si vous me permettez de rencontrer la demoiselle en question, vous pourrez juger par vous-même de mon expérience.

Les sourcils du duc s'abaissèrent tandis qu'il semblait peser ses paroles.

— Juger de votre expérience ? Vous attendez-vous à passer ici un examen de préceptrice ?

Sans réfléchir, elle répliqua :

— Pour éduquer une jeune fille, il faut s'adapter à chaque personnalité, il n'y a pas de méthode toute faite. Elles ont chacune des aptitudes différentes. Je vous assure que je suis tout à fait

compétente.

Lily, quelle idiote tu fais ! N'existait-il pas une règle incontournable qui dictait de ne jamais contredire un duc ? Surtout quand ledit duc tenait votre sort entre ses mains ? Sans compter celui de l'agence qu'elle et ses associées avaient eu tant de difficultés à mettre en place ?

Elle se mordit la langue avant qu'une nouvelle bêtise ne lui échappe.

Pourtant, il ne l'avait pas encore jetée dehors, alors peut-être... Elle retint son souffle, remarquant que le coin de sa bouche s'était retroussé en une ébauche de sourire et qu'un de ses sourcils s'était de nouveau arqué — décidément, il avait les sourcils particulièrement agiles.

Quand il hocha la tête, elle respira.

— Vous ferez l'affaire, déclara-t-il.

En entendant ces mots, elle éprouva une admiration grandissante pour les malheureuses qui se présentaient à l'agence.

Sans rien ajouter, il se pencha au-dessus de l'écritoire et souleva une minuscule cloche posée au coin du plateau. Il considéra l'objet d'un air dégoûté — qui aurait pu l'en blâmer ? — avant de l'agiter.

Comme il fallait s'y attendre, la clochette émit un tintement suraigu, à peine audible, et Lily se demanda s'il était possible que quelqu'un l'entende en dehors de la pièce. Pourtant, un instant plus tard, le majordome ouvrit la porte.

— Veuillez faire venir Miss Rose immédiatement.

Pas de « s'il vous plaît » ni aucune douceur dans sa voix — mais Lily eut l'impression qu'un ange venait de surgir du ciel en lui promettant des monceaux de gâteaux à la crème nappés de chocolat.

Ce qui lui rappela qu'elle n'avait pas mangé depuis un bon moment. Qu'allait-elle faire si son ventre se manifestait ? Les gargouillements d'estomac étaient-ils un motif de renvoi ? Elle espéra ne jamais connaître la réponse.

Bien entendu, le duc ne lui proposa pas de s'asseoir ; elle était une domestique que l'on recevait pour un entretien d'embauche, pas une invitée venue prendre le thé. Après avoir envoyé le majordome chercher Rose, il se détourna d'elle. Lily, en revanche, ne pouvait s'empêcher de l'observer. Il était vraiment injuste que cet homme soit duc, qu'il vive dans la Demeure aux Mille Pièces et qu'il soit doté d'un tel physique.

Il examina les documents sur l'affreuse écritoire, et ses doigts longs et élégants, mais pourtant virils, feuilletaient les pages tandis que, de son autre main, il fourrageait dans ses cheveux, les ébouriffant, ce qui le rendait encore plus dangereusement séduisant.

Son nez — franchement, avait-elle jamais accordé d'attention au nez de quiconque jusqu'alors ? — était droit, acéré, presque trop grand. Là encore, pourtant, sa beauté était incontestable.

Enfin, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle et, en se retournant, elle découvrit une fillette mince, de petite taille, vêtue d'une robe miteuse, qui serrait entre ses mains les restes d'une pâtisserie dont elle semait des miettes par terre.

Elle semblait aussi angoissée et farouche que Lily elle-même et, devant son expression, Lily ressentit un élan de tendresse pour cette petite fille qui ne savait sans doute même pas compter aussi loin que le nombre de pièces de cette immense demeure. Cela ferait peut-être l'objet de leur première leçon. Si du moins elle obtenait cet emploi.

— Rose, cette dame est venue pour discuter de la possibilité de devenir ta préceptrice.

Il s'était adressé à elle d'une voix douce, comme s'il savait combien il devait paraître impressionnant aux yeux de cette frêle gamine raffolant des pâtisseries. Et à ceux des femmes de tout

âge, dut admettre Lily en son for intérieur. Peu importait qu'elle ait elle aussi envie d'une petite douceur. Il avait compris qu'il devait s'adresser avec délicatesse à la fillette, et cela l'étonna. Elle avait l'habitude que les gentlemen soient autoritaires, un point c'est tout. Et notamment, se rappela-t-elle, dans la place qu'elle avait occupée juste avant.

Une place dont le duc ne devrait jamais rien savoir. Pas si elle voulait garder celle-ci.

Toujours sur le même ton bienveillant, il poursuivit :

— Elle s'appelle... Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il, cette fois avec impatience.

— Lily Russell, Votre Altesse, répondit Lily, la gorge serrée. Mais appelez-moi simplement Miss Lily.

— Rose, je te présente Miss Lily, déclara le duc avec un petit rire surprenant. On devrait peut-être m'appeler le Duc des Jardins au lieu du duc de Rutherford¹.

Cette plaisanterie était encore plus inattendue que le rire étouffé qui la suivit, mais Lily n'avait pas le temps de s'attarder sur le fait qu'un duc plein d'esprit pouvait se révéler encore plus redoutable.

— Bonjour, Miss Rose, dit-elle, empruntant spontanément le même ton que le duc.

D'emblée, elle avait compris qu'elle devait s'adresser avec douceur à cette fillette aux grands yeux effrayés. Elle éprouvait une immense compassion — elle-même avait peur, peur de n'être pas à la hauteur des attentes du duc, peur de finir comme tant de ces malheureuses femmes que l'agence n'avait pu accueillir.

Peur de ne pouvoir aider cette petite fille comme elle avait souhaité qu'on puisse l'aider.

— Je suis enchantée de faire ta connaissance, continua-t-elle en s'agenouillant devant la gamine, une main tendue. J'aimerais rester ici et être ton professeur. Cela te plairait-il ?

Rose regarda Lily puis hocha la tête. Avançant de quelques pas, elle tendit à son tour le bras et posa sa petite main dans celle de Lily.

— Oui, murmura-t-elle.

Lily entendit le duc soupirer derrière elle.

— Elle vient à peine d'arriver, révéla-t-il, et elle n'avait pas encore prononcé le moindre mot.

Ce n'était plus le duc autoritaire qui avait réclamé ses références. Il semblait presque... anxieux.

— Pas un seul, reprit-il, même pas quand nous avons pris le thé. Je craignais qu'elle ne soit muette.

Intéressant. Ainsi, il venait tout juste de rencontrer sa protégée ? Certes, cela ne la regardait pas, rappela le côté rationnel de Lily à celui qui avait tendance à se manifester bruyamment et à fourrer son nez partout.

— Dois-je en déduire que le poste est à moi ? demanda-t-elle.

Il tourna vivement les yeux vers elle, et son regard brûlant sembla la percer à jour, déceler en elle l'usurpatrice — elle n'avait jamais été préceptrice, elle n'était qu'une jeune femme qui avait une petite sœur. Son estomac se noua sous les effets conjugués de la faim et de l'angoisse.

— Oui, dit-il enfin.

Puis il aboya un ordre, faisant sursauter à la fois Lily et Rose.

— Thompson, conduisez Miss Rose et Miss Lily dans l'une des chambres d'amis, peu importe laquelle. Elle leur servira de salle de classe.

La main de la fillette tremblait, et Lily aurait aimé pouvoir la réconforter, lui expliquer qu'il était tout à fait normal d'être effrayée quand on était confrontée à une pièce aussi rose et à un duc aussi arrogant. Pourtant, elle se retint, songeant que la fillette n'avait pas besoin de savoir que sa

gouvernante se perdait facilement dans de longues réflexions sur les nez, les bégonias blafards et le nombre de pièces d'une maison plutôt que de se préoccuper de ses bonnes manières.

Tout cela, elle en ferait l'objet d'une leçon, plus tard — un jour où le thème serait : « Les choses stupides auxquelles pense ta préceptrice, et celles qu'elle fait quand elle panique. »

S'il arrive à un duc de commettre un acte qui transgresse ce que les gens de la haute société considèrent comme les bonnes manières, il incombe au duc de se comporter comme si le fait de ne pas commettre cet acte était scandaleux. Les gens de la haute société en déduiront que son attitude est la plus décente qui soit.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

¹. En anglais, « Lily » signifie « lys ».

Chapitre 3

La porte se referma derrière eux, et Marcus resta seul. Au nom du ciel, qu'avait-il fait ? C'était une question à laquelle il ne pouvait répondre, bien évidemment. Il venait de recueillir sa fille illégitime après la mort de sa mère, lui avait fait comprendre que cette demeure était la sienne — pour le moment, du moins — et avait même engagé pour elle une gouvernante.

Ce n'était sans doute pas des choses dont la plupart des hommes de son rang étaient coutumiers. Surtout quand ils avaient passé la majeure partie de la nuit à boire avec leurs nouveaux compagnons de fortune.

D'abord, quand ils avaient une fille, elle était généralement légitime, ce qui impliquait qu'elle avait une mère, et que c'était elle qui devait se charger d'embaucher une préceptrice.

Les enfants illégitimes n'avaient pas besoin de reconnaissance, et encore moins d'une gouvernante.

La préceptrice. A présent, il se réjouissait plus que jamais de ne pas s'être encombré d'une épouse. Il y avait quelque chose chez cette Miss Lily qui le troublait profondément, presque autant que quand il avait vu Rose pour la première fois.

A moins que ce ne soit simplement la fatigue.

Vingt-quatre heures plus tôt, sa seule préoccupation avait été de savoir lequel, de Collins ou Smithfield, serait consacré meilleur ami du duc. Il n'avait toujours pas pris de décision à ce sujet, mais il penchait pour Smithfield, car Collins avait englouti le dernier morceau de rôti de bœuf et avait eu l'audace de poser une question à un duc.

Smithfield, lui, s'était contenté de ronfler.

Et voilà qu'il avait hérité d'une enfant. Une enfant dont il était responsable. Alors qu'il n'était pas du tout certain d'être responsable tout court.

Pourtant, il ne laisserait pas ce fait le détourner du droit chemin. Pour le moment, et pour une fois. Jusqu'à présent, son nouveau titre ne lui avait rien inspiré, excepté du ressentiment. Et si, en étant duc, il pouvait changer la vie de cette fillette de la meilleure façon qui soit ? Cependant, il était parfaitement conscient qu'il ne pourrait mener seul une pareille tâche.

Aussi lui avait-il trouvé une préceptrice, qui plus est, une préceptrice capable de repartie. Or, personne n'avait jamais osé lui tenir tête et cela, avant même qu'il ne devienne duc.

Une préceptrice qui s'était pétrifiée quand il lui avait demandé ses références, et qui avait rougi quand il s'était adressé à elle. Une préceptrice qui portait une robe dont on ne pouvait rien dire de bien obligeant, sinon qu'elle était faite en tissu.

Une préceptrice qui l'avait intrigué d'emblée. Elle lui avait fait oublier les références qu'il

avait exigées, passer outre à ses joues rouges de confusion et à la robe usée qu'elle portait. En fait, il avait eu envie de voir quelle couleur prendraient ses joues s'il l'embrassait et découvrait les courbes que masquaient ses vêtements. Ce qu'elle dirait s'il parvenait à la faire parler librement en toutes circonstances.

Il était clair qu'elle ne souhaitait pas se mettre en valeur mais, comme un archéologue en quête d'un trésor perdu sous un amas de poussière, il était capable de discerner la beauté cachée. Ce qu'il trouvait tout aussi étrange. Elle avait une chevelure magnifique, d'une délicieuse nuance de brun, qu'elle retenait dans un chignon sévère, mais dont quelques mèches qui s'étaient échappées la rendaient encore plus séduisante. Ses yeux d'une délicate couleur noisette variaient selon ses émotions. Quand elle avait rougi, par exemple, ses prunelles s'étaient assombries et, lorsqu'elle avait aperçu la fillette, il aurait juré qu'elles étaient devenues presque dorées.

Quant à sa silhouette... Elle avait la taille mince et ses seins...

Non, arrête. Qu'est-ce qui lui prenait de s'exalter ainsi au sujet de sa nouvelle employée ? Elle était ici pour éduquer sa protégée. Sa *fillette*.

Il était déterminé à s'engager sur la voie de la respectabilité — du moins, jusqu'à ce qu'il décide quoi faire de la fillette. Elle méritait au moins qu'on s'occupe un peu d'elle.

Sans compter que l'attitude de cette gouvernante était loin d'être celle d'une séductrice, nonobstant sa chevelure quelque peu désordonnée ou sa silhouette tout en courbes. Elle lui évoquait plutôt celle de ses tantes guindées à l'époque où elles tentaient de juguler ses frasques.

Manifestement, songea-t-il en se remémorant la nuit dernière, leurs efforts avaient été vains.

Maintenant qu'il allait essayer de se conduire, même temporairement, en parent responsable — mais aussi en employeur responsable, qui ne remarquait pas que les yeux de la préceptrice semblaient de la même couleur que la mousse où les fées des bois devaient dormir —, il pourrait peut-être s'occuper aussi de sa demeure. Jusque-là, il ne s'y était guère intéressé. Tant qu'il y avait de la place pour lui et ses camarades, un peu de chaleur, quelques meubles, cela lui suffisait amplement. Pour le reste, il s'en fichait. Il s'en préoccuperait une fois qu'il serait installé. S'il s'installait vraiment.

Car il continuait d'espérer pouvoir revenir à ses habitudes d'errance, sans devoir se soucier de l'opinion d'autrui ni des obligations qui lui incombaient.

Pour l'heure, il était terrifié à l'idée que l'arrivée de Rose signifiait qu'il risquait de devoir renoncer pour toujours à ses vagabondages.

Et qu'allait-il devenir s'il se bornait à n'être que le duc de Rutherford ?

Au moins, ses débordements — qui allaient à l'encontre des responsabilités parentales — se limitaient à boire et à jouer ; il avait nettement réduit le nombre de ses conquêtes. Il lui arrivait encore de batifoler mais, en général, il s'apercevait bien vite que les efforts nécessaires pour gagner les faveurs des demoiselles dépassaient la satisfaction qu'il en tirait. Deux minutes, et c'était fini. Ensuite, il fallait faire la conversation. Cela n'en valait pas la peine.

Il s'était parfois dit que, si cela ne durait que deux minutes, c'était peut-être parce qu'il s'y prenait mal, mais il n'avait jamais été suffisamment attiré par une femme pour pousser plus avant cette hypothèse. En outre, quelle importance s'il s'y prenait mal ? Quand il serait marié — si jamais il se mariait — il serait trop tard pour que sa femme s'en plaigne. Sans compter qu'elle non plus n'y connaîtrait rien, supposait-il.

Cela dit, s'il pouvait s'entraîner, peut-être avec quelqu'un dont il venait de faire la connaissance...

Non. Pas question. Boire et jouer, cela lui suffisait.

Sur cette pensée, il se dirigea à grands pas vers le chariot où était rangé le brandy. Pas de verres, pourtant il se rappelait vaguement être venu en chercher ici cette nuit pour lui et ses invités. Haussant les épaules, il porta la bouteille à sa bouche.

Au même instant, la porte s'ouvrit en grand, et sa nouvelle et très correcte préceptrice entra, tout en retenue.

Ainsi, elle n'était pas venue l'aider à parfaire ses activités amoureuses. Quel dommage.

— Votre Altesse..., commença-t-elle en joignant les mains devant elle.

Soudain, sa mine austère fit place à une expression exaspérée.

— Je venais juste... Oh ! pour l'amour du ciel, buvez !

En effet, il s'était arrêté au beau milieu d'une gorgée, la bouteille encore inclinée, mais la bouche fermée sur le goulot pour éviter que le liquide ne continue de lui couler dans la gorge.

A ces mots, il ouvrit la bouche, et la brûlure bienvenue de l'alcool — contrairement à celle, inopportune, du ton de sa nouvelle employée — descendit le long de son œsophage pour se répandre agréablement dans son estomac.

Il songea trop tard que boire du brandy directement à la bouteille n'entraîne sans doute pas dans les habitudes d'un gentleman — et père — respectable. Mais, dans la mesure où il n'était l'un et l'autre que depuis quelques heures, il pensa qu'il s'en sortait plutôt bien. En dehors du fait qu'il buvait au goulot.

Reposant la bouteille vide, il examina plus attentivement son interlocutrice.

Cette coiffure sévère, cette moue réprobatrice, cette robe usée à la couleur indéfinissable... Pas étonnant qu'elle paraisse aussi morose.

Il se demanda comment il pourrait la faire rire. Ou même seulement sourire. Une enfant avait besoin de rire, n'est-ce pas ? Il allait devoir lui ordonner de se détendre quelque peu.

Ce serait sans doute aussi efficace que lorsque ses tantes avaient tenté de l'empêcher de boire.

— Miss...

Bon sang, il avait oublié son nom !

— Lily, dit-elle.

Lily, bien sûr, l'une des fleurs de son nouveau jardin de filles. Sauf que celle-ci, corrigea-t-il intérieurement, était de toute évidence une femme.

— Lily, répéta-t-il. Que désirez-vous ?

Sans le vouloir, il s'était adressé à elle de sa voix la plus arrogante. Pour être honnête, il devait admettre que c'était en adoptant ce ton qu'il obtenait les résultats les plus rapides. S'il voulait quelque chose, il lui suffisait de le réclamer avec cette autorité mêlée d'impudence et, en général, il l'obtenait dans la minute. Il l'avait vérifié avant même de devenir duc. En outre, ce titre impliquait de s'exprimer de la sorte.

Jusque-là, en tout cas.

— Je suis ici, Votre Altesse, révéla-t-elle d'un air pincé, pour discuter avec vous de l'enfant. De Rose.

Quand elle prononça le nom de la fillette, sa voix s'adoucit. Non seulement sa voix, d'ailleurs, mais son attitude tout entière. Il se serait volontiers attardé sur ce fait, sur la façon dont elle semblait s'illuminer de l'intérieur rien qu'en prononçant ce nom, mais il fut distrait par... par elle.

Quand elle abandonnait son air revêché, elle était absolument renversante. Et sa silhouette était vraiment parfaite — bien tournée, mais sans excès. Comme si cette robe terne recelait des courbes cachées, une peau douce et des territoires inconnus à explorer.

Mais il n'était pas question qu'il explore la préceptrice de sa fille.

— Que se passe-t-il avec Rose ? N'hésitez pas à me dire s'il y a un problème avec la... avec ma fille.

A ces mots, il sentit sa poitrine se serrer. *Ma fille*. Il venait de la rencontrer, avait passé moins d'une heure avec elle, mais il savait déjà ce que l'on ressentait lorsque l'on n'était pas désiré, et il ne voulait en aucun cas qu'elle éprouve comme lui ce sentiment de rejet.

Miss Lily secoua la tête et esquissa un sourire.

— Non, il n'y a aucun problème avec elle, comme vous dites. C'est une fillette adorable. Je souhaitais juste discuter avec vous des méthodes que vous souhaitez me voir employer.

Elle s'interrompit avant de reprendre, d'un ton moins assuré :

— Vous avez dit qu'elle venait juste d'arriver ?

Ils se tenaient toujours debout. S'ils devaient s'engager dans une longue conversation, pas question qu'il en soit ainsi. Surtout face à une domestique.

Cela dit, d'après ce qu'il savait des gouvernantes, elles constituaient une espèce à part dans une maisonnée, occupant une sorte d'espace à l'écart — trop modestes pour faire partie de la famille, mais pas assez pour se sentir à l'aise avec le reste du personnel.

Bien. Pas étonnant que Thompson se soit montré encore plus raide que d'ordinaire : il voulait s'assurer que la nouvelle préceptrice reste à sa place. Thompson était sans doute irrité que son employeur ne semble pas savoir — ou se fiche de savoir — où était sa place, qu'il s'agisse des appartements qu'il occupait ou de son rang.

Un de ces jours, il allait vraiment devoir repenser la décoration des lieux.

— Veuillez vous asseoir, dit-il en désignant une chaise.

Il en attrapa une qui était tombée sur le côté et la redressa, puis, la retournant, s'y assit à califourchon, les bras posés sur le dossier. Il s'était aperçu que c'était la position la moins inconfortable, les chaises étant aussi inconfortables qu'elles étaient laides.

Bien entendu, la jeune femme ne pouvait guère se livrer à ce genre de fantaisie, aussi prit-elle place sobrement sur le siège qu'il lui indiquait, lissant ses jupes et croisant les mains sur ses cuisses. Enfin, quand elle parut satisfaite de sa tenue, elle leva les yeux vers lui.

Elle avait une façon très directe de le regarder, comme si elle savait des choses à son sujet, des choses que lui-même ignorait. Cela lui procurait la même sensation désagréable que s'il portait une chemise trop rêche, ou que s'il se trouvait dans une église où il n'avait rien à faire.

Dans un cas comme dans l'autre, cela ne lui était pas arrivé depuis des années, mais il se souvenait encore de l'effet que cela produisait.

Il y eut un long silence, jusqu'à ce qu'il prenne conscience que c'était à lui de parler. En effet, aucun domestique digne de ce nom n'aurait pris la parole sans y avoir été invité, à moins de vouloir risquer le courroux de son maître. Ou d'être congédié.

— Avez-vous pu établir une liste de ce qui lui serait nécessaire ?

Il avait parlé sur un ton aussi assuré que possible, bien qu'il ne soit pas habitué à ne pas avoir réponse à tout. Ou même à poser des questions. Cet événement, l'arrivée d'un enfant dont la tête ne dépassait même pas le haut de cette exécration écrite, allait le changer irrévocablement. Pour le meilleur ou pour le pire — cela restait à voir.

— Je suppose, Votre Altesse, qu'il s'agit du premier enfant que vous accueillez ici. Je ne me trompe pas ? demanda-t-elle.

A la légère grimace qu'elle esquissa en prononçant ces mots, il devina qu'elle se demandait s'il avait pour habitude de collectionner les gamins errants.

— Quant à ce qui lui sera nécessaire, poursuivit-elle en inclinant la tête d'un air pensif, je pense

que la réponse est : tout. Il faudra du papier, des crayons, des craies et...

— Très bien, très bien, l'interrompit Marcus. Tout ce que vous jugerez utile. Je n'ai pas besoin de connaître les détails. Contentez-vous de faire envoyer les factures ici.

— Vous souhaitez avoir connaissance de ses progrès, bien sûr.

Ce n'était pas une question et, soudain, il fut sur la défensive. Parce que, bien entendu, il ne lui était pas venu à l'esprit de suivre le progrès des études de sa fille. Pour être honnête, il n'avait pas du tout réfléchi à l'avenir en dehors du fait qu'il voulait qu'elle reste ici pour le moment. Jusqu'à ce qu'il ait décidé de son sort, elle serait en sécurité dans cette maison. Et avec lui.

Mais garder l'enfant en sécurité n'était pas la même chose que s'en occuper convenablement, lui rappela une voix dans sa tête. Ses propres parents avaient assuré sa sécurité, mais nullement son bien-être.

Lily continuait de le regarder fixement, et il réalisa qu'elle attendait toujours une réponse.

— Un rapport hebdomadaire me semble parfait, dit-il.

— Et c'est à vous que je ferai ce rapport, non à votre épouse ?

Cette fois, il s'agissait bel et bien d'une question, à laquelle, heureusement, il était en mesure de répondre.

— Je ne suis pas marié.

— Ah.

Était-ce un effet de son imagination, ou le visage de la préceptrice s'était-il imperceptiblement détendu ? Pensait-elle qu'il pourrait... Non, bien sûr que non. Les ducs n'épousaient pas leurs gouvernantes, et inversement. En tout cas, pas cette préceptrice, et pas ce duc.

Cependant, cela ne lui aurait pas déplu de faire comme s'ils avaient été mariés. Pendant deux minutes, du moins.

Mais Miss Lily ne le regardait pas du tout comme une épouse imaginaire aurait pu le faire, ni même de cette façon à laquelle il avait fini par s'habituer — comme s'il était une plante rare, ou un insecte bizarre et fascinant. Ces regards-là, il les comprenait. Après tout, les ducs se faisaient rares, et la plupart d'entre eux étaient des hommes grisonnants affligés d'une femme et de goutte.

Elle le regardait, voilà tout. C'était rafraîchissant, mais également déconcertant. Marcus eut le sentiment qu'il devrait expliquer comment un homme tel que lui avait trouvé le moyen de rester célibataire. Il aurait voulu lui dire ce qu'il éprouvait à voir Rose arriver dans cette maison, cette impression qu'il avait de se reconnaître dans ses traits. Lui parler de cette sensation de rejet qu'il connaissait si bien.

Mais cette femme était sa nouvelle gouvernante, et non quelqu'un qu'il aurait pu impressionner ou à qui il pouvait se confier. La seule relation possible entre eux était celle d'un employeur vis-à-vis de son employé : il la payait et attendait en retour qu'elle fasse son travail.

Il se défendit en s'adressant à elle de sa voix la plus cassante :

— Comme vous avez négligé de m'apporter vos références, Miss Lily, peut-être pourriez-vous me parler de votre dernier emploi ?

Si, quelques instants plus tôt, il avait perçu un certain relâchement dans son attitude, il disparut aussitôt. Son visage parut brusquement remonté comme une horloge — ses traits lui évoquaient un ressort prêt à jaillir d'un coup.

Même pour lui, qui ne prêtait généralement guère attention à son entourage, la tension qu'il décelait sur son visage était manifeste. Son corps tout entier s'était crispé, d'ailleurs. Ses mains étaient serrées l'une contre l'autre, et il avait l'impression qu'elle allait bondir de sa chaise d'un instant à l'autre.

Pourtant, elle n'en fit rien, se bornant à respirer profondément avant de soutenir son regard.

— J'étais employée par la famille d'un vicaire à Littlestone — les Turnstone.

Son regard se fit distant, comme si un souvenir refaisait surface, puis elle reprit :

— C'est un petit village, mais la femme du vicaire souhaitait que ses enfants soient capables de mener une vie convenable à Londres. Je crois qu'ils ont une parenté lointaine avec un baron, et ils espéraient arriver en ville pour la Saison.

Elle souligna ces mots d'un hochement de tête.

Et maintenant, qu'allait-il faire de cette information ? C'était la première fois qu'il engageait du personnel ; jusqu'à présent, il avait délégué cette corvée aux autres, avant d'hériter du titre de duc. Cette fois, pourtant, il tenait à se charger personnellement de cette tâche.

— Mmh...

Cela lui semblait la réponse la plus appropriée.

— Je pourrais aller chercher mes lettres de référence lors de mon après-midi de congé.

Un après-midi de congé ? Elle en parlait comme s'ils savaient tous deux de quoi il s'agissait. Comment avait-il pu vivre aussi longtemps, tout bon à rien qu'il était, sans savoir quel jour les serviteurs avaient congé ?

— Oui, bien sûr.

Cette conversation — cette femme, surtout — le troublait de plus en plus. Il y avait certainement une bonne raison au fait qu'il ait toujours laissé les autres se charger de l'embauche de ses gens.

— Quand préférez-vous que je prenne mon après-midi ? demanda-t-elle après quelques instants.

Ah ! Ainsi, cela n'allait pas de soi ! Il se sentait beaucoup mieux.

— Le mardi, affirma-t-il sur un ton qui sous-entendait que c'était la meilleure solution.

Au fond de lui, il espéra qu'il n'existait pas de mystérieuse convention ancillaire stipulant qu'on ne prenait jamais ses mardis après-midi.

— Très bien, je vous remercie.

Manifestement, il n'en était rien. Il aurait aimé proclamer sa fierté d'avoir résolu cet épineux problème mais, s'il avait avoué son ignorance, ce triomphe aurait perdu tout son sens.

— Et si vous voulez bien me pardonner, Votre Altesse, continua-t-elle en se mordant la lèvre, qu'avez-vous dit au sujet de Miss Rose ?

— Ce que j'ai dit à son sujet ?

Il ne pensait pas avoir dit grand-chose la concernant, en dehors du fait qu'on ne devait pas la renvoyer, et qu'il fallait l'accompagner dans l'une des chambres du haut. Avait-il déjà commis un impair ?

— Au sujet de sa présence ici, expliqua-t-elle. Avec vous. Tellement... inattendue.

Elle hocha la tête et lui décocha un regard entendu.

Tiens donc. Ils allaient donc avoir sur-le-champ cette petite discussion à propos des enfants illégitimes. Il espéra que Miss Lily ne songeait pas déjà à démissionner alors qu'elle n'avait pas encore commencé.

— C'est ma fille, déclara-t-il.

Miss Lily leva les yeux au ciel et poussa un soupir. Comme ses tantes.

— J'en suis bien consciente, Votre Altesse, mais qu'allez-vous *dire* à son sujet ?

— Que c'est ma petite fille ?

Ce n'était pas de la mauvaise volonté de sa part, mais il ne voyait pas en quoi tout cela regardait la société.

— Peut-être, si je puis me permettre ce conseil, pourriez-vous dire qu'elle est la fille de l'une

de vos cousines. Une cousine qui serait décédée en Inde, ou dans une autre contrée lointaine. Ainsi, votre... Ainsi, Miss Rose n'aurait pas à souffrir des quolibets.

— Ah. Je vois.

Le simple fait de devoir envisager qu'on puisse se moquer de Rose le rendait furieux et lui donnait envie d'admonester la jeune femme, mais ce n'était pas sa faute si le monde autour d'eux avait l'esprit si étroit.

— Dans ce cas, c'est parfait, conclut-elle avant de froncer les sourcils, l'air pensif. Certes, les gens n'ont pas à juger de quelque chose qui ne les regarde pas, mais on ne peut pas les empêcher de parler.

Devant son expression, il se demanda ce que les gens avaient pu dire d'elle.

— Merci.

Au moins ne lui avait-elle pas remis sa démission — du moins pas encore. Et elle semblait éprouver une certaine compassion pour la situation de Rose.

— Très bien, déclara-t-il.

Il se frotta les mains comme il avait vu son père le faire quand il était petit pour signifier la fin d'une conversation, ou la conclusion d'une confrontation — un geste qui lui épargnait d'avoir à lui dire « dehors ! » Cependant, ni son père ni son frère Joseph ne s'étaient privés de lui ordonner de sortir. Mais il devait leur reconnaître une certaine inventivité dans la manière d'exprimer leur rudesse.

— M'autorisez-vous à retourner auprès de Miss Rose, Votre Altesse ? demanda Lily en se levant de sa chaise.

C'était une façon polie de dire qu'elle désirait se retirer. Il faudrait qu'il se rappelle ces mots la prochaine fois qu'il souhaiterait se montrer bien élevé.

Marcus inclina la tête. Ce faisant, il avait l'impression de lui accorder une faveur, comme s'ils venaient de débattre d'un problème crucial dont il détenait la clé.

Elle hocha également la tête et esquissa une révérence, puis elle et son visage guindé disparurent hors de sa vue.

Il leva les yeux vers le plafond — où s'ébattaient d'adorables angelots peints — et réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre : le mardi était un jour acceptable pour l'après-midi de congé des domestiques, sa nouvelle préceptrice était indubitablement une femme superbe, et il avait arrêté son choix de meilleur ami.

Sans compter qu'il était à présent pourvu d'une enfant dont il était prétendument responsable.

Lorsqu'il est confronté à une connaissance susceptible de devenir un ami, un duc doit toujours se demander : cette personne pourrait-elle un jour mettre en danger la réputation du duc ? (Le duc doit toujours parler de lui à la troisième personne.) Si la réponse est oui, le duc devra alors décider si la personne vaut la peine de prendre ce risque. La plupart du temps, la réponse est non.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 4

Tandis qu'elle montait l'escalier — presque aussi impressionnant que l'entrée de la demeure — Lily songeait que le duc n'avait aucune idée de ce qu'il faisait. Peut-être calquait-il sa vie sur *Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs* mais, de toute évidence, il n'avait pas la fibre parentale. Ce qui n'était pas étonnant dans la mesure où il n'était devenu père que quelques heures plus tôt.

N'ayant elle-même jamais été préceptrice auparavant, il lui semblait qu'ils avaient beaucoup de choses en commun. Pas forcément de *bonnes* choses, mais c'était déjà ça.

Bien entendu, elle ne comptait pas partager cette information avec lui — ni maintenant ni plus tard. Ni jamais, à vrai dire.

Dieu merci, il y avait eu un vicaire sur la propriété de son père, et elle avait pu s'appuyer sur ses propres souvenirs pour évoquer la famille de son mythique employeur. Elle aurait aimé souligner ce fait au duc pour lui signifier à quel point elle était maligne, mais cela n'aurait évidemment pas joué en sa faveur.

Cela aurait été sans doute même pire que d'arriver sans références.

Elle ébaucha un sourire, puis s'aperçut qu'elle gravissait toujours l'escalier. Vraiment ? Elle avait eu le temps de réfléchir à tout cela, et elle n'était toujours pas arrivée en haut ? Le duc aurait peut-être dû embaucher un navigateur au lieu d'une préceptrice. Aurait-elle dû emporter un pique-nique pour le voyage ? Il fallait vraiment qu'elle mange quelque chose ; quand elle avait faim, elle avait tendance à se montrer un peu... hargneuse.

La Préceptrice Hargneuse et le Redoutable Duc. Elle étouffa un gloussement en arrivant devant la porte de la chambre. Quand elle l'ouvrit, son rire s'arrêta net : Rose était en train de sangloter sur le tapis, comme si le monde venait de s'écrouler autour d'elle.

* * *

— Votre Altesse, l'un des gentlemen de tout à l'heure est revenu. Dois-je lui dire que vous êtes chez vous ?

Thompson acheva sa phrase par un reniflement hautain.

Marcus entendait souvent ce reniflement, et il soupçonnait que le majordome n'appréciait guère les moments où son maître ne se conduisait pas en duc respectable. C'est-à-dire la plupart du temps, pour être honnête. Mais, comme Thompson était son serviteur, il s'en fichait. Un peu.

— Certainement, faites-le entrer, dit-il en agitant la main.

Qui serait-ce, Smithfield ou Collins ? se demanda-t-il.

Peu après, la réponse à sa question arriva sous les traits amusés de Smithfield.

— Ton majordome ne semblait pas ravi de me voir, je crois. Il me semblait pourtant avoir noué avec lui une véritable complicité — je crois lui avoir donné une pièce quand il est revenu avec une nouvelle cargaison de brandy.

Le ton de Smithfield avait quelque chose de méprisant qui n'était pas sans rappeler celui de Marcus.

Au moins, il avait bien choisi ses nouveaux amis. Quoique...

— Je n'ai pas de place pour le brandy, aujourd'hui. Et puis, n'es-tu pas fatigué ? Moi, je suis épuisé et pourtant j'ai dormi quelques heures. J'allais retourner me reposer quand l'enfant est arrivée.

Ignorant les sous-entendus de Marcus, Smithfield s'assit sur le siège que la jeune gouvernante avait déserté quelques instants plus tôt. Mais, au lieu de s'y installer bien droit, il s'y étala et bascula en arrière, en équilibre sur deux des minces pieds de la chaise. Tiens donc. Il faudrait qu'il s'essaie à cette position, un de ces jours. Elle paraissait plutôt confortable.

— Elle est toujours ici ? s'étonna Smithfield.

— Oui.

Il marqua une pause en se rappelant les conseils de Miss Lily.

— Elle vient d'arriver, c'est la fille de ma cousine qui vient de mourir.

Smithfield savait très bien qu'il s'agissait d'un mensonge, mais il fallait bien que Marcus commence à se faire la main.

— Que voulais-tu que je fasse d'elle ? ajouta-t-il.

Au lieu de répondre, Smithfield se borna à lui adresser un regard entendu qui résumait leur pensée — à savoir que les aristocrates n'accueillaient généralement pas leurs bâtards sous leur toit. Ils avaient plutôt tendance à les renvoyer dans la rue en niant leur paternité. Que prenait-il à Marcus d'agir soudain de façon aussi mature, lui qui n'avait jamais fait preuve d'une once de responsabilité dans sa vie, sauf peut-être lorsqu'il s'agissait de son propre confort ? Le fait que ce confort soit le même que celui de son personnel était une pure coïncidence.

Mais peut-être, réfléchit Marcus, qu'il était le seul à penser cela.

— J'étais loin d'imaginer que tu envisagerais un jour de devenir... *cousin*, repris Smithfield. Du moins, si j'en crois ton discours d'hier.

A sa façon de parler, Marcus comprit qu'il n'était pas dupe. Et que, si la haute société venait à apprendre la vérité, elle comprendrait parfaitement qu'il rejette Rose.

Pourquoi cela ne le rassurait-il pas ?

— Je ne trouvais pas cela convenable de la laisser à la rue, répondit-il en haussant les épaules, vu que sa mère était morte et tout ça.

En s'entendant parler de façon aussi dure, il frémit intérieurement.

Etrangement, il ne se rappelait même pas le visage de Fiona, bien qu'il soit resté avec elle durant au moins deux mois. En revanche, il se souvenait qu'elle avait une bouche fort habile. Et, quand ils avaient parlé du bébé, elle s'était montrée tout à fait raisonnable. Elle n'avait même pas discuté le montant de la rente que le banquier de Marcus avait jugé judicieux de lui verser pour l'éducation de l'enfant.

Cela dit, il ne partagerait aucun de ces souvenirs avec Rose.

— Que vas-tu faire d'elle ? demanda Smithfield légèrement, comme si Rose était une vieille chaise à remiser ou un manteau démodé.

En fait, il était tout simplement en train de remettre en question les agissements d'un duc.

Manifestement, le principe selon lequel on ne devait jamais contredire un homme de son rang était beaucoup moins connu que Marcus ne l'avait supposé. Il faudrait qu'il ait une petite discussion avec l'auteur des principes en question.

— J'ai engagé une gouvernante.

Une très belle femme. Une femme qui semblait vouloir lui tenir tête. Et elle paraissait également parfaitement capable de se charger d'une jeune enfant à en juger par la manière dont Rose avait réagi à sa présence. En la voyant, le visage de la fillette s'était visiblement détendu. Engager cette préceptrice était-il le premier geste altruiste qu'il faisait, ou bien n'était-ce qu'une impression ?

En outre, en présence de la jeune femme, il éprouvait une sorte de picotement, les prémices de ce qu'il ressentait en conversant avec quelqu'un qu'il n'intimidait pas. Et qui, d'ailleurs, ne l'appréciait sans doute guère.

Combien de temps lui faudrait-il pour qu'elle en vienne à l'aimer ?

Plus de deux minutes, supposait-il.

— Alors tu as l'intention de la garder ? insista Smithfield, l'air stupéfait.

L'entendre énoncer les choses aussi clairement irrita Marcus, et il dut se retenir d'affirmer qu'il n'allait certainement pas la garder.

C'était sans compter l'expression qu'il avait vue sur le visage de Rose. Il ne pouvait pas lui faire ça, pas maintenant ; pas tant qu'elle ne se serait pas un peu remise de la mort de sa mère. Ensuite, il déciderait.

— Puis-je t'aider en quoi que ce soit ? s'enquit Smithfield.

Cette fois, il semblait réellement préoccupé. Il avait même changé de position, de sorte que sa chaise reposait à présent correctement sur quatre pieds au lieu de deux.

— Mes sœurs sont mariées, elles vivent en ville et ont toutes les deux des enfants, je crois. Si tu as besoin de conseils ou d'autre chose, je peux leur demander.

Peut-être avait-il finalement fait le bon choix en termes de meilleur ami. Certes, il ne comptait pas aller trop loin dans les confidences dans la mesure où ils venaient de se rencontrer, mais, tout de même, il était touché.

— Merci, je garderai cela en tête. Pour le moment, je veux juste qu'elle s'habitue à la maison. D'après ce que je sais, sa mère vient juste de mourir, et tout ce qu'elle a connu jusqu'alors a disparu.

Elle était comme lui, sauf que ses parents, à l'époque, n'étaient pas morts. Ils lui avaient juste prêté si peu d'attention qu'il avait eu l'impression de ne pas avoir de famille.

— Bien sûr.

Il y eut un instant de silence, puis Smithfield reprit la parole :

— Tu n'aurais pas vu ma boîte à priser, par hasard ? En fait, c'est pour cela que je suis passé te voir, pas pour te questionner au sujet de ta nouvelle orpheline.

— Si, bien sûr. Accompagne-moi dans la salle de bal.

Marcus ouvrit les portes, et ils entrèrent dans la vaste pièce. Malheureusement pour Smithfield, celle-ci était restée dans le même état négligé que la veille. Avec l'arrivée de Rose et le recrutement de la préceptrice, il n'avait pas pensé à envoyer les domestiques la remettre en ordre et la nettoyer.

Le spectacle en était presque stupéfiant. Il traînait partout des bouteilles de brandy, des assiettes de nourriture entamée et autres reliefs de leur soirée. Son regard se porta sur la grande table constellée des traces de pattes des chats.

— Je suis certain que le personnel la retrouvera une fois qu'ils l'auront remise en état, dit Marcus.

Il s'interrompit puis, presque sans réfléchir, demanda :

— D’ici là, et puisque tu en parlais, voudrais-tu venir dîner un soir, cette semaine, avec tes sœurs et leurs maris ? Je serais enchanté d’avoir l’avis d’une mère sur ma protégée et sa préceptrice. Bien entendu, étant donné les circonstances, il s’agira d’une réception très simple.

— Ce sera parfait, merci, dit Smithfield.

Puis, d’un air chagrin, il ajouta :

— Accepte par avance mes excuses si mes sœurs se transforment en statues de sel en ta présence. Elles n’ont jamais approché un duc de près, sans parler de dîner avec.

— Mercredi, dans ce cas ? 20 heures ? J’espère que d’ici là nous aurons retrouvé ta boîte à priser.

— Très bien, merci.

Smithfield tendit la main à Marcus.

— J’admire ce que tu fais pour cette enfant. Dans ta position, rares sont les hommes qui auraient endossé cette responsabilité.

Il semblait sincèrement impressionné.

— Mmh, oui, approuva Marcus, embarrassé.

Quand l’avait-on, pour la dernière fois, félicité pour autre chose que sa capacité à tenir l’alcool ou à jouer aux cartes ?

Jamais était le seul mot qui lui venait à l’esprit.

Avait-il réellement envie que cela change ?

Il est impossible pour un duc de savoir tout ce que l’on peut exiger d’un duc ; il est par définition l’incarnation de son titre. Mais, si un duc se retrouve confronté à une situation où il a le sentiment de ne pas tout savoir, alors il ne doit jamais laisser soupçonner qu’il n’est pas absolument compétent. En endossant le manteau de la connaissance, il devient la connaissance. Il est la connaissance.

Guide de savoir-vivre à l’usage des ducs

Chapitre 5

— Que se passe-t-il ? demanda Lily en s'agenouillant vivement près de Rose pour la serrer dans ses bras.

La fillette se raidit contre elle, et Lily résista à l'envie de la serrer encore plus fort, pour ne pas l'effrayer. Elle sentait les larmes chaudes de Rose couler sur la dentelle fanée de sa robe.

— Il est parti, gémit la petite fille avant de se laisser aller et d'étreindre Lily comme si sa vie en dépendait.

— Qui cela ? s'enquit Lily en essayant de se dégager avec douceur.

Une préceptrice asphyxiée compromettrait fortement l'avenir de l'agence. Sans parler du sien.

— Msmmh mmhmch, répondit la fillette en sanglotant de plus belle contre l'épaule de Lily.

Celle-ci s'écarta pour regarder Rose, qui la considéra à son tour, une lueur angoissée dans les yeux.

— Qui cela, ma chérie ? Je n'ai pas bien entendu. Et je veux t'aider.

— M. Moustache, déclara Rose, comme si Lily était censée savoir de qui il s'agissait.

— Et qui est M. Moustache ?

L'angoisse disparut du visage de Rose, laissant place à une expression exaspérée.

— Le petit chat ! Il était là, j'étais en train de le caresser, et ensuite il est parti. Vilain petit chat. Faites-le revenir.

Un chat. Dieu merci, il ne s'agissait que d'un chat.

— Et à quoi ressemble M. Moustache ?

— Il ressemble à un chat, rétorqua Rose sur un ton qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'à son avis sa nouvelle gouvernante devait être complètement idiote de ne pas savoir qu'un chat ressemble à un chat.

Et c'est vrai que, si Lily l'avait effectivement ignoré, Rose aurait eu raison de la trouver stupide.

Elle sortit son mouchoir de sa manche et essuya le visage de Rose.

— De quelle couleur est sa fourrure ?

— Toute noire. Avec des taches blanches.

Pas toute noire, donc, mais Lily n'allait pas souligner ce détail à la malheureuse enfant. Elle aurait bien le temps de lui faire plus tard un cours magistral sur la race féline.

— Et si nous allions demander au duc ?

Le visage de Rose s'éclaira.

— Oui, ce doit être son chat. S'il a un gentil chat, il doit être gentil, lui aussi.

Ce n'était pas non plus le moment de préciser à la fillette que juger les gens à l'aune de leurs animaux de compagnie n'était pas forcément la meilleure manière d'évaluer leur personnalité.

— Veux-tu venir avec moi ?

A ces mots, Rose eut un mouvement de recul. Elle croisa les bras et secoua la tête.

— Allez-y, vous. Je veux rester ici au cas où M. Moustache reviendrait.

Lily se redressa, les genoux douloureux.

— Tu es sûre ? Ça ne te dérange pas de rester toute seule ici ?

Il y avait tant d'autres questions qu'elle aurait voulu lui poser — comment elle était arrivée, que savait-elle de sa mère, où vivait-elle avant, pourquoi ne rencontrait-elle son père qu'aujourd'hui —, mais Lily savait que s'en tenir à la description du chat, qu'elle soit juste ou non, constituait une bonne façon de distraire Rose, de sa nouvelle situation. Pas question de perdre cet avantage.

Rose lui décocha un regard dédaigneux.

— Bien sûr que non. Je suis tout le temps toute seule.

Encore un sujet à explorer plus tard. Si Rose avait été négligée par le passé, cela expliquait certainement l'expression qu'elle arborait en arrivant. Mais, entre-temps, il fallait qu'elle retrouve M. Moustache. Et un duc susceptible de savoir où se cachait le chat.

Si elle était intimidée par le nombre de pièces de sa demeure, elle osait à peine imaginer combien elle allait se sentir idiote en s'enquérant d'un chat disparu. Mais, si cela pouvait reconforter la petite fille, elle le ferait, même si, pour cela, elle devait adresser la parole au Redoutable Duc.

Cette pensée à l'esprit, elle descendit l'escalier — toujours aussi immense, toujours en marbre, toujours intimidant.

Le duc n'était pas sa maison. Même si l'idée qu'il était encore plus impressionnant que cette immense bâtisse ne l'aidait en rien à chasser son appréhension. Cet homme était assurément le plus viril, le plus séduisant et le plus ducal qu'elle ait jamais rencontré, et cela non plus n'était pas fait pour la rassurer.

A force de se tourmenter, elle ne serait plus qu'une boule de nerfs en arrivant en bas de l'escalier. Qu'était-il advenu de son côté protocolaire, précis et méthodique ?

Ah oui, bien sûr. Elle l'avait balancé aux orties sur une impulsion.

— Calme-toi, Lilou, murmura-t-elle en utilisant le sobriquet que lui attribuait sa mère. Ce n'est qu'un homme (un homme beau, riche et influent) qui sait peut-être où se trouve un chat. Rien de plus.

Un homme qui, s'il avait vent de son passé trouble, n'hésiterait pas à la renvoyer sur-le-champ. Il fallait absolument qu'elle s'applique à suivre ses trois principes : demeurer protocolaire, précise et méthodique.

Elle aurait bien aimé qu'il existe un mot commençant par *p* qui soit synonyme de méthodique. L'ensemble aurait alors semblé beaucoup plus harmonieux.

Après avoir inspiré profondément, elle entra de nouveau dans l'affreux salon rose ; comme elle s'y attendait, il était là. Mais il n'était pas en train de se prélasser avec élégance sur un canapé en dégustant du brandy dans un petit verre. Il n'était pas non plus en train de mordiller la nuque d'une jeune femme en lui murmurant des mots sensuels de sa voix grave et sonore. Il n'était pas non plus en compagnie d'un chat.

Il semblait plutôt être occupé à boutonner un tablier sur une poupée, une poupée brune chaussée de petits souliers noirs. Une poupée qui, à moins qu'elle ne se trompe du tout au tout sur le duc, ne lui appartenait certainement pas.

Quand elle entra, il sursauta, surpris. Puis il afficha une expression consternée qui se mua rapidement en colère.

— Qu'est-ce qui vous prend d'entrer ici sans vous annoncer ? J'aurais pu être en train de... de...

Il s'interrompt et Lily, incapable de tenir sa langue, proposa :

— De batifoler ?

Il lui décocha un regard furieux, adressa le même à la poupée, puis répondit d'un ton sec :

— De batifoler, absolument, Miss Lily.

— Avez-vous l'intention de vous conduire de la sorte alors qu'il y a une enfant sous votre toit, Votre Altesse ? demanda-t-elle d'une voix aussi égale que possible.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait batifoler dans ce milieu, mais elle soupçonnait qu'il n'était pas convenable d'exposer une enfant à ce genre d'activités. Peut-être le duc disposait-il de pièces spéciales pour s'y livrer, et il faudrait qu'elle tienne Rose — et elle-même — à l'écart de ces lieux.

Surtout, Lily n'avait aucune envie de voir le duc batifoler. N'est-ce pas ?

Elle songea brièvement que, malheureusement, si. Et qu'il serait regrettable que ce soit avec elle.

Pas d'égarement ! s'avertit-elle.

— Nous n'avons pas à discuter de ma conduite, Miss Lily, dit-il en reposant la poupée (avec douceur, nota Lily) sur l'abominable écritoire. Entriez-vous souvent sans vous annoncer, chez vos précédents employeurs ?

— Mes précédents... ?

Oui, bien sûr, le vicaire ambitieux.

— Votre Altesse, veuillez accepter mes excuses. A l'avenir, je ne manquerai pas de frapper avant d'entrer, afin de ne point vous déranger.

Elle s'était exprimée de manière aussi guindée que son majordome. Le duc ne pourrait en aucun cas être attiré par quelqu'un d'aussi austère qu'elle. *Beau travail, Lilou*, se félicita-t-elle.

— Je suis venue vous dire que Miss Rose pleure — enfin, pleurait — et qu'elle voudrait savoir si vous avez une idée d'où l'on pourrait trouver votre chat.

— Lequel ?

Ainsi, le Redoutable Duc semblait posséder une ribambelle de chats. Voilà qui était tout à fait... inattendu.

— Elle a dit qu'il s'agissait de M. Moustache.

— Autant que je sache, aucun des chats ne porte de nom, répondit-il.

Merveilleux. Non seulement le duc avait une multitude de félins, mais il ne prenait même pas la peine de les baptiser. Heureusement que sa fille avait déjà un nom, sinon il l'aurait sans doute appelée « Gamine » pendant le restant de ses jours.

— Ce chat-ci est tout noir. Avec des taches blanches.

— Il n'est donc pas tout noir, rétorqua-t-il avec un sourire moqueur.

Lily dut se retenir de lui retourner son sourire. Sourire au duc, c'était risquer le batifolage, le badinage, et bien d'autres choses qu'une préceptrice n'était pas censée imaginer — et encore moins faire.

Bien. Revenons au chat.

— Savez-vous où il pourrait se trouver ?

— Non. Mais je peux demander à Thompson.

Elle se représenta le majordome empesé obligé de partir en quête d'un chat pour la nouvelle fille du duc, tout cela parce que la préceptrice — plus nouvelle encore — l'avait exigé.

— Non, je vais m'en charger moi-même, répondit-elle vivement.

Elle ne pouvait pas se permettre de se faire des ennemis dès son premier jour dans cette maison. Plus tard, quand elle serait acceptée de tous, elle pourrait alors se faire autant d'ennemis qu'elle le désirerait. Elle tenta de sourire, ce qui se révéla difficile dans la mesure où elle s'efforçait en même temps de rester distante, comme il se doit pour une gouvernante qui se respecte. Elle se sentait légèrement nauséuse. C'était sans doute à cause de cette horrible salle rose. Ou de la faim qui la tenaillait. D'ailleurs, quand allait-elle avoir l'occasion de manger ?

— Le chat va certainement revenir. Rose est sans doute en train de jouer avec à l'heure où nous parlons.

Puis, comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit, il se pinça le nez.

— Miss Lily, puis-je vous confier quelque chose ?

Mon Dieu. Allait-il lui révéler une habitude honteuse, ou bien lui avouer qu'il rêvait depuis toujours qu'on l'appelle le Duc des Moustaches ?

— Bien entendu, Votre Altesse.

— Je n'ai jamais fréquenté d'enfants jusqu'à aujourd'hui.

— Vraiment ? demanda-t-elle, nullement surprise.

— Je vais donc vous demander de m'aider à m'occuper convenablement de Miss Rose.

Le fait qu'il admette son ignorance alors que les ducs avaient coutume de tout savoir — ou du moins qu'on leur affirme qu'ils étaient omniscients — la charma.

Quant à l'expression de ses yeux sombres quand il parlait de Rose, eh bien, cela la charma encore plus.

— Je vous promets de vous garder pendant au moins trois mois, reprit-il d'un ton distant, ou jusqu'à ce que Rose soit envoyée... quelque part.

Bien. Il requérait donc son aide de façon temporaire. Juste assez longtemps pour qu'elle prenne ses marques, ensuite elle reviendrait à l'agence avec la bénédiction d'un duc. La situation idéale, pour elle comme pour l'agence.

Idéale, oui, se répéta-t-elle comme pour s'en convaincre.

* * *

— Tenez.

Marcus ramassa la poupée et la lui tendit avec brusquerie.

— Prenez ceci. Pour Rose, précisa-t-il comme si elle risquait de croire qu'il la lui offrait.

Elle attrapa la poupée, et leurs doigts se frôlèrent un instant. Ce bref contact déclencha une avalanche d'images dans l'esprit du duc — il avait envie de caresser le dos de sa main, de faire remonter ses doigts le long de sa manche, jusqu'à la naissance de son cou. D'effleurer la peau douce de sa nuque avant de plaquer la jeune femme contre lui et de prendre sa bouche...

— C'est très aimable de votre part. Comment avez-vous trouvé une poupée aussi rapidement ? demanda-t-elle, une lueur dorée dans ses yeux noisette.

Dieu merci, elle ne lisait pas dans les pensées.

— J'ai demandé à Thompson s'il y avait des jouets qui traînaient, répondit-il en haussant les épaules, soudain déconcerté. Ce n'est pas grand-chose, et je me suis dit que cela lui ferait plaisir.

Lily sourit, révélant une fossette au creux de sa joue, et éveillant du même coup chez Marcus une brusque envie d'embrasser cette fossette.

D'où lui venaient tous ces brusques élans ?

A vrai dire, il savait bien d'où ils venaient, songea-t-il en se retenant de baisser les yeux pour vérifier sa braguette. La véritable question était : *pourquoi ?*

Il allait devoir attendre d'être seul pour tenter d'y répondre.

— Cela lui fera effectivement très plaisir, Votre Altesse, déclara Lily. A présent, si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'essaie de trouver M. Moustache.

Monsieur... Ah, oui : le chat.

— Bien sûr.

Il la regarda faire demi-tour et se diriger vers la porte.

— Un instant !

Elle se retourna, la poupée serrée contre sa poitrine.

— Oui, Votre Altesse ?

— J'aimerais me joindre à vos recherches, si vous me le permettez.

Il ne put s'empêcher de remarquer le sourire satisfait qui faisait frémir ses lèvres. Comme si elle se retenait de rire.

— Je suis conscient qu'il est inhabituel pour un homme de mon rang de partir à la chasse au félin, dit-il, répondant à sa question muette, mais cela fera plaisir à la fillette.

— Rose, corrigea-t-elle en pinçant les lèvres.

— Oui, Rose, répéta-t-il en haussant volontairement la voix. Si cela fait plaisir à Rose, je vous aiderai bien volontiers.

— C'est vous qui décidez, bien entendu.

Le ton qu'elle avait employé ne laissait planer aucun doute quant à la capacité du duc à trouver son propre nez, et encore moins un chat disparu — sans doute parti chasser les souris dans les recoins les plus éloignés de la cave.

Il était parfaitement capable de trouver son nez, il en était certain. Pourtant, juste par précaution, il leva la main pour le toucher. La jeune femme parut surprise.

Par sa capacité à trouver son nez ?

— Nous devrions peut-être aller voir ce que fait Rose et la mettre au courant de nos recherches ? suggéra-t-il alors.

Il pensait que c'était la meilleure conduite à adopter et, à en juger par le sourire qui s'épanouit sur ses lèvres, elle était du même avis que lui.

— Oui, c'est une excellente idée.

— Je suis ravi que vous l'approuviez, rétorqua-t-il sèchement.

— Approuver est un bien grand mot, Votre Altesse, lâcha-t-elle d'un ton qu'elle voulait réprobateur.

Mais, au lieu de l'acidité du citron, il goûta dans sa voix la douceur d'une crème anglaise. Délicieuse, épaisse, riche, et avec une pointe d'amertume qui incitait à en reprendre.

Elle se retourna et il la suivit, s'efforçant de ne pas remarquer sa taille mince au-dessus de ses hanches voluptueuses, ni la façon dont sa robe se balançait, révélant des chevilles malheureusement masquées par des bas épais. Il ne voulait pas non plus s'attarder sur sa nuque, ni sur l'emplacement doux et tendre où il aurait aimé poser ses lèvres.

Non, il ne regardait rien de tout cela, et il s'en félicita. Certes, il devait bien admettre que cela requérait de sa part persévérance et retenue, deux qualités dont il n'avait jamais été obligé de faire montre jusqu'alors. Il allait devoir apprendre. Peut-être aurait-il dû engager sa propre préceptrice pour lui enseigner tout cela.

Même si, songea-t-il tandis qu'il s'efforçait de ne rien observer, cela risquait d'être encore pire.

Lily progressait devant lui dans l'imposant escalier menant à la chambre où elle avait laissé Rose. Elle sentait très nettement sa présence derrière elle — sa taille, son beau visage, sa capacité à bouleverser son existence d'un simple claquement de doigts — et elle regretta que le premier duc à mander les services de l'agence soit aussi viril. Même si cela ne devait durer que quelques mois, elle allait avoir le plus grand mal à rester de glace. Elle avait l'impression de rougir en permanence, même sans aller dans la pièce réservée à cet état, et elle n'avait que trop conscience que cet homme était séduisant, fortuné, puissant et de haut rang. C'était un homme qui obtenait toujours ce qu'il voulait, elle l'avait compris avant même de le rencontrer. Un homme qui, elle le savait, n'hésiterait pas à réclamer ce qu'il voulait. Ou *qui* il voulait.

Il ne fallait pas qu'elle pense à cela, pas maintenant. Elle devait se concentrer et retrouver M. Moustache.

Lily ouvrit la porte de la chambre sans faire de bruit, pour ne pas effrayer Rose. La pièce était telle qu'elle l'avait laissée — Rose était assise sur le tapis, un chat dans les bras. Un chat tout noir, avec des taches blanches.

Pas vraiment tout noir, donc.

— M. Moustache, je présume ? lança la voix sonore du duc derrière elle.

Rose leva la tête. Des larmes brillaient encore sur ses joues, mais elle avait un grand sourire aux lèvres.

— Il est revenu juste après votre départ, je pense que vous lui avez fait peur, dit-elle à l'adresse de Lily.

Celle-ci ouvrit la bouche pour protester : le chat avait disparu bien avant qu'elle n'arrive. Pourtant, elle se tut en sentant la main du duc sur son bras. Un geste complice qui l'avertissait de ne pas discuter.

Ce contact lui parut très intime, comme s'ils partageaient quelque chose, des valeurs communes. Comme s'ils échangeaient des paroles muettes, comme s'ils avaient tous les deux le même objectif et unissaient leurs forces pour l'atteindre. Sans le moindre doute, c'était encore plus effrayant que lorsqu'elle avait admiré son nez,

Elle prit une profonde respiration puis se tourna pour le regarder bien en face. Des yeux d'un brun très sombre, presque noirs, surmontés de sourcils expressifs.

— Merci, Votre Altesse. Je crois que nous allons pouvoir nous débrouiller seules à présent.

En réalisant qu'elle venait de le congédier, elle sentit sa gorge se serrer. Et, à voir son expression, il n'avait pas l'habitude qu'on le traite de la sorte.

Si seulement il était aussi simple de le chasser de son esprit.

— Si vous voulez bien m'excuser, mesdemoiselles, rétorqua-t-il d'une voix sèche. J'ai des affaires qui m'attendent.

Il inclina la tête et fit demi-tour pour sortir. Tout, dans son attitude, montrait qu'il était agacé. Ou peut-être même furieux.

— Duc ? demanda Rose d'une voix tremblante.

Il se retourna, un sourire chaleureux aux lèvres.

Seigneur, songea Lily, ne me regardez jamais comme cela, ou je risque de me liquéfier sur place. Et les tapis seront trempés.

— Oui, Rose ?

— Merci de m'avoir recueillie après la mort de maman.

Elle s'était exprimée naturellement, comme si se retrouver dans la Demeure aux Mille Pièces faisait partie de sa routine quotidienne. Sur ces mots, elle se remit à caresser le chat, laissant les deux adultes présents dans la pièce bouche bée.

Un duc choisit ses loisirs selon son goût, dans la limite où les loisirs en question ne nuisent pas à sa réputation, à sa fortune, ni à la société en général. Ainsi, ces loisirs doivent se borner à la lecture d'ouvrages prétentieux et aux batifolages conversations en mauvaise bonne compagnie. Un duc peut aussi posséder et entretenir un animal respectable.
Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 6

Le duc n'ajouta rien, se contentant d'adresser à Lily un dernier regard de ses yeux sombres avant, enfin, de la laisser seule avec Rose.

Et M. Moustache.

Lily s'agenouilla à côté d'eux sur le tapis, résistant à l'envie de caresser les cheveux de la fillette, comme celle-ci le faisait avec la fourrure du chat.

— Oh ! j'allais oublier ! s'écria Lily en lui tendant la poupée que le duc lui avait confiée. Le duc souhaite t'offrir ceci.

Les yeux de Rose s'écarquillèrent, et elle cessa de cajoler M. Moustache pour prendre la poupée dans ses bras et la bercer comme un bébé.

Cette fois, Lily céda à la tentation et caressa les cheveux de Rose.

— Il va falloir que tu lui donnes un nom.

Parce que le ciel sait que ce n'est pas ton père qui s'en chargera.

Le visage de Rose se plissa dans un effort de concentration, puis la petite fille acquiesça.

— Maggie, déclara-t-elle.

— Excellent choix.

Elle hésita un instant. Il fallait pourtant que Rose sache qu'elle avait une alliée dans cette demeure. Une alliée sans fourrure et sans boutons à la place des yeux, mais néanmoins une amie.

— Je sais que nous venons de faire connaissance, mais je tiens à ce que tu saches que je m'occuperai bien de toi. Tout comme ton père, ajouta-t-elle en faisant une promesse qui ne lui appartenait pas, mais qu'elle ferait en sorte de voir respectée.

— Mmh-mmh.

Pour le moment, cela ne signifiait peut-être rien pour la fillette, mais c'était important pour Lily.

Repensant à son propre passé, elle songea qu'elle aurait bien aimé qu'une seule personne lui demande : *Comment te sens-tu ?*

— Rose, poursuivit-elle alors, je sais que tu es arrivée ce matin. Es-tu venue en calèche ? Je ne suis jamais venue dans cette partie de Londres jusque-là (sauf pour la traverser et jalouser ses habitants), et cette maison est si grande... M'aideras-tu si je me perds dans les couloirs ?

Rose hocha solennellement la tête. Lily ouvrit la bouche pour poursuivre, ajouter quelque chose pour mettre à l'aise la petite fille, en dehors d'un chat et d'une poupée, mais Rose la prit de vitesse :

— Maman est morte ce matin, et son amie a dit qu'il fallait que mon papa s'occupe de moi ; elle m'a mise dans une voiture avec deux chevaux, un marron et un noir, et puis je me suis retrouvée ici.

Elle lissa un instant les cheveux de la poupée avant de reprendre :

— Maman me manque, mais le duc a dit qu'il prendrait soin de moi.

Cette fois, c'était Lily qui avait du mal à parler. Les mots restaient bloqués dans sa gorge. Si seulement il y avait eu quelqu'un pour prendre soin de la jeune Lily, elle n'aurait pas eu à accepter le premier travail qui se présentait. Mais, après la mort de son père, sa mère s'était simplement... étiolée avant de décéder à son tour, et elle n'avait plus eu personne au monde. Lily refusait de se laisser aller ainsi. Elle voulait avoir un but dans la vie, et mener son existence dans la joie.

Et l'estomac plein, si possible. Rose était absorbée par les présentations entre Maggie et M. Moustache, et vice versa. Peut-être pouvait-elle s'échapper un instant pour aller chercher de quoi manger.

— Je peux te laisser seule un moment, ça ira ?

Elle espérait, avec un peu de chance, trouver la cuisine derrière l'une des dix portes du bas.

— Ensuite, je reviendrai, et nous discuterons de ce que nous allons faire dans les jours à venir.

— Je ne serai pas seule : Maggie et M. Moustache sont là, expliqua Rose comme si c'était une évidence.

Et en effet ils étaient là ; M. Moustache était en train de mâchonner une mèche des cheveux de Maggie. Manifestement, les présentations s'étaient bien passées.

— Bien sûr. Je reviens tout de suite.

En ouvrant la porte, elle aperçut une bonne occupée à épousseter l'un des nombreux tableaux de l'immense entrée, et elle lui demanda de tenir compagnie à Rose. Celle-ci accepta la domestique, prénommée Etta, avec le même stoïcisme que quand elle avait accepté d'être transportée dans sa nouvelle demeure.

Soulagée d'avoir résolu ce problème, Lily se mit en quête de quelque chose pour apaiser son estomac affamé. Elle n'eut même pas à ouvrir dix portes pour trouver la cuisine. Elle se présenta à la cuisinière puis lui soutira une tasse de thé et un scone.

La femme s'appelait Mme Partridge et, Dieu soit loué, elle était loin d'être aussi guindée que le majordome ou le valet qui lui avait apporté le message à l'agence. Mme Partridge lui confirma que Rose venait juste d'arriver et qu'elle était la fille du duc, « par une de ces femmes déchues ». La cuisinière pinça la bouche en signe de désapprobation, et Lily songea une fois de plus à ce qui arriverait si quelqu'un découvrait son propre passé.

Non qu'elle ait *travaillé* dans une maison close mais, si quelqu'un entendait dire qu'elle avait « servi dans ce genre d'établissements », il imaginerait le pire. Qui, en effet, serait capable d'aller au-delà des apparences et de comprendre qu'elle s'était bornée à tenir les comptes, tout comme elle le faisait à présent pour l'agence ?

Il fallait qu'elle gagne sa vie par elle-même, car son père avait eu la malchance de perdre tout ce qu'il possédait. Cet imbécile avait pris trop de risques. Il ne lui avait pas appris à voir à long terme, à envisager l'avenir. Il n'avait rien fait pour elle, à part incarner le genre de personnes qu'elle ne voulait pas épouser, et encore moins devenir. Quelqu'un qui ne pensait qu'à réaliser ses propres souhaits, sans jamais se préoccuper de ses proches.

Il fallait qu'elle garde à l'esprit ses objectifs et les enjeux qui allaient avec. Non seulement pour elle, mais aussi pour ses associées, pour toutes les femmes qu'elles avaient aidées au cours des derniers mois, ainsi que celles qu'elles espéraient soutenir à l'avenir. Des personnes qui avaient sans doute été abandonnées par ceux qui auraient dû prendre soin d'elles, mais ne l'avaient pas fait.

Des gens qui n'avaient pas un duc pour père, et Lily pour préceptrice.

Elle s'apprêtait à rejoindre Rose quand elle se rappela qu'elle était censée dormir ici ce soir, et qu'elle n'avait apporté aucun effet personnel. Voilà qui était risqué, non ?

— Où est le duc ? demanda-t-elle à un valet qui transportait des verres sales et ce qui ressemblait étrangement à un corset de femme.

Mieux valait ne pas poser de questions à ce sujet.

Le valet auquel elle s'était adressée désigna d'un geste l'une des autres portes.

— Dans son bureau. Mais...

Lily ne le laissa pas finir sa phrase. Elle frappa deux fois à la porte, histoire de ne pas le surprendre en plein batifolage, puis ouvrit, entra et referma le battant derrière elle.

Il n'était pas en train de batifoler. En fait, il était assis dans un énorme fauteuil, ses longues jambes allongées devant lui, un énorme chat roux sur les genoux. Il le caressait.

Une tasse de thé reposait sur la petite table à côté de lui et, s'agissant de toute autre personne, Lily aurait trouvé la scène touchante dans la familiarité qu'elle reflétait.

D'autant plus qu'il était en train de fredonner une chanson dans un langage secret connu seulement des chats — rien à voir avec le duc arrogant qui aboyait ses ordres.

Pourtant, c'était bien lui, avec son beau nez et ses traits ciselés ; l'homme qui savait se montrer tour à tour gentil et autoritaire, et qui l'avait profondément troublée — même s'il n'en était probablement pas conscient. Et, elle ne pouvait le nier, elle avait très souvent rougi devant lui.

— Votre Altesse.

Elle avala sa salive, et elle aurait juré qu'il suivait des yeux le frémissement de sa gorge.

— Je suppose que Rose va bien, dit-il, et que vous êtes venue me poser une question à laquelle personne d'autre, ici, n'est capable de répondre ?

Son ton n'était pas tout à fait ironique — aux trois quarts, seulement, estima Lily. Elle n'avait pas envie de savoir de quoi était constitué le quart restant.

Elle sentit ses joues s'enflammer. Et dire qu'elle n'était même pas dans la pièce où l'on rougissait.

— Oui. Vous voyez, je pense qu'il est de ma responsabilité de rester ici à présent que vous m'avez confié Rose, mais je viens de m'apercevoir que j'avais laissé chez moi tous mes effets personnels. Je souhaitais vous demander l'autorisation d'aller les chercher.

Il fronça les sourcils. Le chat, qui n'avait certainement pas de nom, sembla sentir son mécontentement, car il bondit de ses genoux dans un éclair orangé.

— Maintenant ? Mais la nuit commence à tomber, vous ne pouvez pas y aller seule.

— Peut-être pourriez-vous charger un valet de m'accompagner ?

Pourvu qu'il ne lui adjoigne pas le valet grincheux. Mais peut-être l'étaient-ils tous. Ainsi, le domestique verrait qu'elle habitait un quartier qui était loin d'être respectable, et il le répéterait à tous ses collègues ; alors, sa mauvaise réputation en ces lieux serait faite. Merveilleux.

— A moins que...

Seigneur. Elle allait vraiment lui demander cela ?

Le duc leva un sourcil interrogateur.

— A moins que vous n'ayez une idée de ce que je pourrais porter ce soir ? Au lit ? Ensuite, demain matin, je pourrai aller chercher mes affaires à la première heure, après le petit déjeuner.

— Donc, pas du tout à la première heure, répliqua-t-il d'un ton moqueur.

Elle ne devait pas se laisser distraire par le fait que c'était la deuxième fois, en l'espace de quelques heures, que le duc plaisantait avec elle. Même si l'idée de rire en sa compagnie éveillait une chaleur au creux de son ventre.

— Je veux dire, si l'une des femmes qui travaillent pour vous pouvait...

— Il n'y a pas de femmes qui travaillent pour moi.

— Mais si, l'une de vos bonnes est en train de surveiller Rose. Si vous m'autorisiez à lui demander de me prêter...

— Non.

Une autorité typiquement ducal était revenue dans sa voix — même si c'était le premier duc qu'elle rencontrait, c'était flagrant. Elle était convaincue qu'il était impossible à quiconque n'ayant ni son rang, ni son pouvoir, ni sa fortune — sans parler de son physique — de s'exprimer de façon aussi ferme et catégorique, comme s'il ne doutait pas un instant d'être obéi. Alors, au moment où elle allait le prier de lui dire ce qu'elle devait faire, il le lui expliqua :

— J'ai plus de chemises de nuit qu'il n'en faut, je vous prêterai donc l'une des miennes.

Tout en parlant, il se leva, et sa grande taille, alliée à sa présence et aux paroles inconvenantes qu'il venait de prononcer, lui coupa proprement le souffle.

Pourtant, il lui semblait qu'elle respirait plus vite, alors peut-être se trompait-elle. Et voilà qu'elle l'imaginait en chemise de nuit. Certes, elle ignorait à quoi ressemblait une chemise de nuit d'homme, surtout celle d'un duc — peut-être était-elle brodée d'or ou cousue d'ailes de papillons. En tout cas, elle imaginait très bien à quoi il ressemblerait une fois débarrassé d'une bonne partie de ses vêtements, et c'était bien assez périlleux.

— Je ne peux pas, protesta Lily, s'efforçant d'adopter un ton calme, plein d'assurance et légèrement désapprobateur.

En réalité, elle savait qu'elle semblait abasourdie, essoufflée et peut-être un peu trop préoccupée par l'apparence que pouvait avoir un duc en chemise de nuit.

— C'est tout à fait indécent, ajouta-t-elle.

— Plus indécent que de songer à emprunter les vêtements d'une bonne ? Ne pensez-vous pas qu'elles vont jaser ? Se demander s'il est bien convenable qu'une jeune femme vienne habiter ici, et pourquoi cette nouvelle préceptrice a surgi de nulle part sans aucun bagage ?

Quand il posa cette question, ses sourcils s'arquèrent, et elle se sentit embarrassée de n'avoir pas pensé à tout cela. Mais l'idée de porter sa chemise de nuit lui semblait inconcevable.

— J'ai des vêtements, c'est simplement qu'ils ne sont pas ici !

Il haussa les épaules, comme si cela lui était égal. Et, bien entendu, c'était le cas.

— Vous pouvez m'emprunter une chemise de nuit, ou pas. La tenue dans laquelle vous dormez vous regarde mais à présent que la fillette... Rose, prononça-t-il avec une certaine emphase, habite ici, je ne tolérerai aucune rumeur concernant ce qui se passe dans cette demeure.

Pendant un instant, il sembla se perdre dans ses pensées.

— Il est temps que chacun se conduise correctement, conclut-il.

D'accord. Pour s'assurer que son personnel ne propageait pas de ragots à son sujet, il lui demandait donc de faire la chose la plus osée qu'elle puisse imaginer (bien que, si on l'y poussait, elle soit sans doute capable d'imaginer bien pire) : porter sa propre chemise de nuit au lit. A même la peau.

Toute autre femme qu'elle, dans sa position, aurait démissionné sur-le-champ, car, s'il lui tenait ce genre de propos lors de son premier jour de travail, qu'allait-il dire — ou même faire — après quinze jours, ou quarante-sept ?

Mais elle n'était pas n'importe quelle femme, et ce travail n'était pas comme les autres — elle s'y était déjà investie bien davantage qu'il n'aurait pu le concevoir. Aussi décida-t-elle de capituler et d'accepter le duc et ses ordres.

Le fait que cela lui permette de pouvoir profiter de son physique et de sa présence n'était que la cerise sur le gâteau. Un peu comme découvrir la seule pomme non gâtée dans un panier. Et non, elle

n'avait pas envie de le goûter comme une pomme. Ou alors, une toute petite bouchée.

— Très bien. Je prendrai votre chemise de nuit. Et, demain, j'irai chercher mes propres vêtements, concéda-t-elle d'une voix qu'elle rendit aussi froide qu'elle le put sans paraître insolente.

Il agita la main.

— Pourquoi prendre cette peine ? Si le reste de votre garde-robe est à l'image de ce que vous portez aujourd'hui, nous la renouvellerons entièrement lorsque nous irons acheter celle de Rose. Ses vêtements sont de la même qualité que les vôtres, on pourrait presque croire que vous vous fournissez à la même enseigne. Chez Maussade & Cie, quelque chose comme ça.

— Ce serait tout à fait inconvenant, Votre Altesse.

Il esquissa un sourire entendu.

— Plus inconvenant que de porter mes vêtements au lit, Miss Lily ? Cela m'étonnerait. Nous irons donc faire les boutiques demain, et nous vous choisirons quelque chose qui sied à votre rang de préceptrice. Si vous êtes mal habillée, les gens vont jaser. Et je viens de dire que je souhaitais éviter cela. Dans la mesure où j'ai les moyens de faire cette dépense, je la ferai.

Impossible de discuter avec cet homme.

De toute façon, la vérité était qu'elle n'avait pas beaucoup de vêtements. Elle rangeait ses robes en deux catégories : vaguement portables, et bonnes à jeter.

— Excellente idée, répondit-elle donc, les dents serrées.

Le fait qu'il veuille lui offrir de nouvelles robes n'aurait pas dû l'irriter ainsi, surtout étant donné l'état de ses tenues. Pourtant, elle avait l'impression que c'était aussi *elle* qu'il achetait, d'une certaine manière. Et, comme elle était parfaitement au courant de ce qui arrivait aux femmes qui s'étaient fait acheter, il fallait qu'elle reste sur ses gardes.

Pourtant, une partie d'elle-même — celle qui avait tendance à glousser bêtement — était absolument enchantée à l'idée d'avoir de nouvelles toilettes.

Et de porter la chemise de nuit du duc pour dormir.

S'il est dans le pouvoir d'un duc d'acheter des vêtements à sa préceptrice, d'améliorer son environnement, et qu'il en ait les moyens, alors il doit le faire, quelle que soit l'opinion de sa préceptrice et des autres sur le sujet.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 7

Faire sortir sa nouvelle employée de ses gonds se révélait déjà plus amusant que jouer aux cartes. Aux tables de jeu, il gagnait toujours, et cela n'avait plus aucun piment. Mais avec elle le défi était de taille, c'était certain. Elle comprenait ses plaisanteries quand tant d'autres se bornaient à le dévisager, le regard vide, comme s'il était impossible qu'un duc ait le sens de l'humour. Elle avait osé souligner — ou du moins avait sous-entendu — qu'il était incapable de trouver son nez alors qu'il était clairement en mesure de le faire. Quelques minutes à peine après avoir rencontré Rose, elle avait réussi à faire parler la fillette alors que, pour sa part, il n'avait jusqu'alors eu droit qu'à des signes de tête.

A présent, il se divertissait à l'idée de ce qu'elle lui avait demandé, et de ce qu'il lui avait répondu. C'était terriblement provocateur de sa part, il en était conscient.

De toute évidence, la préceptrice brûlait de le rabrouer pour avoir osé lui proposer sa chemise de nuit, et pourtant elle ne l'avait pas fait. Elle s'était bornée à rester plantée devant lui, le dos bien droit, ses lèvres généreuses pincées en un mince sourire.

Il n'avait pas vu quelqu'un lui tenir tête depuis... disons, depuis qu'un de ses camarades d'école avait exigé qu'il tienne une cuillère en équilibre sur son nez pendant deux minutes.

Des années durant, il avait espéré que son père et son frère s'intéresseraient suffisamment à lui pour lui soumettre un quelconque défi. Tenir une cuillère sur son nez, monter un cheval fougueux, jouer à un jeu — n'importe quoi. Mais tout ce qu'ils lui avaient demandé, c'était de cesser d'errer tout seul pendant des heures, parce que ce n'était pas convenable pour un gentleman.

Ignorer un petit garçon, en revanche, semblait tout à fait convenable ; et, quand ils ne l'ignoraient pas, ils le dénigraient. Alors, quand le défi de la cuillère s'était présenté, il l'avait relevé pendant non pas deux minutes, mais trois.

Si seulement il parvenait à faire durer d'autres choses aussi longtemps. Mais il ne fallait pas penser à cela, sinon, il risquait de s'attirer des ennuis. Malheureusement, il avait du mal à penser à autre chose.

Elle était bien davantage qu'une cuillère en équilibre sur un nez.

— Venez, alors, lui dit-il.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit, s'effaçant devant elle pour la laisser sortir. Les jupes de la jeune femme effleurèrent ses jambes, et il eut un aperçu fugitif de son odeur, un parfum chaud et délicat, quelque chose qui lui rappelait les belles journées d'été à Londres — non, ce n'était pas cela, Londres sentait affreusement mauvais en cette saison. A la campagne, alors. Il chassa cette pensée de son esprit et s'appliqua, une fois de plus, à ne pas l'observer tandis qu'elle montait

l'escalier.

Arrivée sur le palier, elle s'arrêta et leva vers lui son visage, affichant sa mine la plus revêche.

— Où allons-nous, Votre Altesse ?

— Dans ma chambre, bien sûr, répondit Marcus, saisi d'un frisson malicieux en prononçant ces mots.

Dans sa chambre.

Son sourire pincé laissa place à une grimace choquée — mais pas dégoûtée, constata-t-il avec soulagement.

— Vous savez fort bien que je ne peux entrer avec vous dans votre chambre.

— Manifestement, comme je viens de vous dire que c'est là que nous allons, non, je ne le sais pas. Par ici.

Il la précéda, sans lui laisser le temps de protester davantage. Elle pouvait bien dormir nue si cela lui chantait — Seigneur, cette image allait le hanter tout le reste de la soirée — mais elle allait venir avec lui.

Il s'engagea dans le couloir sans s'arrêter pour voir si elle le suivait. Sa chambre se trouvait au fond, juste après la rangée de portraits renfrognés des précédents ducs de Rutherford, qui, de toute évidence, trouvaient inimaginable que l'actuel duc soit une fripouille pareille.

Il n'avait pas demandé à être duc, aurait-il aimé leur crier. Mais, maintenant qu'il l'était, il pouvait au moins profiter des privilèges de son rang, non ?

Marcus entra dans sa chambre, sentant la présence de Miss Lily dans son dos. Il glissa sa main derrière elle pour refermer le battant, puis se retourna face à sa garde-robe.

— Alors, où sont mes chemises de nuit ? dit-il en se tapotant la bouche de l'index.

Il connaissait leur emplacement approximatif, mais c'était généralement son valet qui les sortait pour lui. Il était trop tôt pour que Miller soit déjà à son poste, mais cela lui convenait très bien. D'une part parce que, ainsi, il se retrouvait seul avec Lily, et d'autre part parce que aucun serviteur n'aurait l'occasion de colporter des ragots au sujet du duc et de sa nouvelle employée.

— Ne vous inquiétez pas si vous n'arrivez pas à les trouver rapidement, déclara-t-elle d'une voix sèche.

Il se retourna et la contempla d'un air inquisiteur.

— Vous sous-entendez que je ne sais même pas où se trouvent mes propres affaires, Miss Lily ?

D'un geste brusque, il ouvrit le tiroir et farfouilla à l'intérieur, sans se soucier du fait que Miller allait devoir tout replier soigneusement. Il en sortit une chemise de nuit et la tendit d'un geste victorieux par-dessus son épaule sans regarder la jeune femme.

Pendant un instant, il ne se passa rien, puis il sentit qu'elle attrapait le vêtement et le tirait. Alors, seulement, il se retourna. La chemise de nuit était la seule barrière entre eux.

Si seulement cela avait pu arriver dans d'autres circonstances...

— Merci, Votre Altesse, dit-elle en évitant son regard. Je vous la rendrai demain.

De nouveau, elle tira sur le vêtement, mais il ne le lâcha pas complètement.

— Inutile, j'en ai beaucoup d'autres. Ce ne serait pas convenable, n'est-ce pas, que je la porte après qu'elle aurait été en contact avec votre peau ?

Avait-il rêvé, ou bien Miss Lily venait-elle de tressaillir à ces mots ?

— Merci. Et, si vous voulez bien m'excuser, je voudrais aller voir si Rose va bien.

Alors elle s'enfuit, le laissant seul pour penser aux deux femmes qui, par son intervention, venaient d'entrer dans son monde. Il soupçonnait — non, il *savait* — que sa vie ne serait plus jamais la même.

Lily détala dans le couloir, résistant à grand-peine à la tentation d'enfourer son visage dans la chemise de lin qu'elle serrait contre elle. Sa chambre était située juste après celle de Rose. Elle entra y poser le vêtement sur son lit, puis ressortit pour aller voir la fillette.

Celle-ci était étendue, les couvertures à demi rejetées, sa nouvelle poupée — Maggie — emprisonnée dans ses bras. M. Moustache, allongé au pied de son lit, se léchait consciencieusement le poil.

— Elle s'est endormie il y a à peu près un quart d'heure, la pauvre petite, lui apprit Etta. Elle est adorable.

— Merci d'être restée avec elle, répondit Lily.

Etta hocha la tête puis sortit discrètement de la pièce, comme la domestique respectueuse et modeste qu'elle était.

Lily s'assit au bord du lit, impressionnée par sa taille et sa qualité. Il était au moins deux fois plus grand que celui qu'elle avait chez elle, et moitié moins que celui qu'elle avait vu dans la chambre du duc. Oui, elle avait vu le lit du duc. Parce qu'elle était allée dans sa chambre.

C'était parfaitement déplacé, songea-t-elle avec un sentiment de malaise qui lui souleva l'estomac. A moins que ce ne soit le scone de Mme Partridge.

A ce moment, Rose leva la tête, les yeux encore embrumés de sommeil.

— Tu as fait une bonne sieste, Rose ? demanda Lily.

Rose acquiesça.

— Etta m'a raconté une histoire, M. Moustache a ronronné pour m'endormir, et Maggie dit qu'elle se plaît beaucoup ici.

— C'est merveilleux. Veux-tu te préparer pour le dîner ? Je ne sais pas à quelle heure on le sert, mais tu dois certainement avoir faim.

Rose fit la moue.

— Pas trop. J'ai pris le thé en arrivant ici. Avec le duc. Il y avait des scones.

Bien sûr. Elle avait pris le thé avec le Redoutable Duc.

— Demain, annonça Lily, nous irons acheter de nouveaux vêtements.

Cette fois, Rose fit franchement la grimace.

— Je n'aime pas aller dans les boutiques. Je ne pourrais pas rester ici avec M. Moustache ?

Et me laisser seule avec lui ?

— Peut-être, Rose, rétorqua Lily en lui donnant une pichenette affectueuse sur le nez. Nous verrons comment tu te sens demain. Cette dure journée a été... difficile.

Il n'y avait pas de mots pour décrire le drame qui avait présidé à l'arrivée de Rose en ces lieux, mais elle voulait que la fillette sache qu'elle pouvait en parler librement.

— C'est vrai, approuva Rose comme s'il s'agissait d'une évidence — ce qui était le cas.

— Oui.

Lors d'une prochaine joute verbale, peut-être pourrait-elle faire à Rose un cours sur les truismes et les tautologies et lui apprendre que non seulement les dures journées étaient difficiles, mais qu'un chat était un chat et que sa poupée elle-même était — incroyable — une poupée.

Elle s'autorisa un sourire en pensant que le duc apprécierait certainement ce trait d'esprit.

— Apportez-moi du thé, Thompson.

— Du thé, Votre Altesse ?

Le majordome semblait surpris — autant, du moins, que pouvait l'être une créature aussi compassée ; comme si, par exemple, le boulanger avait livré douze pains au lieu de treize à la douzaine. A ses yeux, cela constituait sans nul doute une hérésie.

Marcus leva les yeux de son journal.

— Du thé.

S'il devait être un père respectable, comme il en avait la ferme intention, il boirait du thé, et au diable le brandy.

Voilà pourquoi il était assis dans la bibliothèque au lieu de s'installer dans une pièce plus conviviale, pour lire le journal et attendre son thé. Alors qu'il aurait pu, par exemple, vider des bouteilles de brandy avec ses nouveaux compagnons de jeu.

Ou batifoler avec la préceptrice, lui souffla une voix dans sa tête.

Après tout, n'avait-il pas, à peine douze heures plus tôt, exprimé son mécontentement sur le cours que prenait sa vie ? Exprimé le vœu de trouver une occupation qu'une personne de son rang pouvait pratiquer sans réellement s'engager ?

Il avait le sentiment de n'avoir rien accompli dans son existence. Non, il *savait* qu'il n'avait rien accompli. Désormais, il avait l'occasion de faire le bien, pour quelqu'un d'autre. Ensuite, peut-être se permettrait-il de réaliser ses propres souhaits, même si ce n'était pas nécessairement quelque chose de bien.

Pourrait-il se regarder en face s'il n'avait pas au moins essayé de se comporter dignement avec sa fille ?

La porte, Dieu merci, s'ouvrit avant qu'il ne puisse répondre à cette question. Thompson en personne lui apportait son plateau. Il le déposa sur le bureau à côté duquel Marcus était assis.

— Dois-je vous servir, Votre Altesse ?

— Non, merci. Je m'en occuperai.

Il avait beau avoir l'intention de se comporter davantage comme un duc digne de ce nom, il n'était pas question qu'il se laisse dorloter comme un gamin ; et peu lui importait que les autres ducs aient subi ce traitement sans rechigner.

— Fort bien.

Comme Thompson faisait mine de se retirer, Marcus l'arrêta d'un geste de la main.

— Attendez. Je voulais vous dire que, si on vous pose la question, Rose est la fille de ma cousine. Cette cousine vient juste de mourir. Parce qu'on va vous la poser, cette question, sans nul doute.

Thompson acquiesça.

— Bien sûr, Votre Altesse. Si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez pas à sonner.

Marcus répondit par un grognement.

Thompson quitta la pièce en refermant la porte sans bruit derrière lui, le laissant seul avec son thé, son journal et, sans doute, un ou deux chats cachés quelque part.

La fillette avait appelé M. Moustache le chat tout noir. Avec des taches blanches. Le sourire ironique de Miss Lily ne lui avait pas échappé quand il avait souligné qu'un chat tout noir ne pouvait être tout noir s'il avait des taches blanches, et il se demanda depuis combien de temps il n'avait pas partagé une plaisanterie aussi simple avec qui que ce soit.

Ah, oui : la nuit dernière, avec Smithfield. Son nouveau meilleur ami. Qu'il avait d'ailleurs — mon Dieu, où avait-il la tête ? — invité à dîner la semaine suivante en compagnie de ses sœurs et de

leurs maris respectifs. Il fallait qu'il s'assure de faire envoyer des invitations écrites en bonne et due forme. Ce serait une grande première pour lui.

Si cela ne le faisait pas fuir en courant... en fait, si, il en avait très envie. Mais, dans l'intérêt de sa nouvelle protégée, il était prêt à se sacrifier.

* * *

Il fallait qu'elle cesse d'atermoyer. Elle s'était lavé le visage, brossé les cheveux, et avait rangé sa chambre — qui était déjà parfaitement en ordre.

Il était presque 23 heures. Elle devrait reprendre son travail dès le réveil de Rose, et il lui fallait être fraîche et dispose.

A présent, elle devait se déshabiller et enfiler la chemise de nuit.

Elle l'avait posée au milieu du lit — comme prévu, il était immense — et le vêtement gisait là, sans rien faire.

A part semer la confusion dans son esprit.

Ses précédentes expériences avec les hommes se limitaient aux relations commerciales qu'elle entretenait avec les fournisseurs de la maison close. Pour la plupart, ils étaient mariés, et elle travaillait toujours dans l'une des pièces du fond, loin de la clientèle. Dieu merci, elle n'était jamais tombée sur un de *ces hommes-là*.

— Ce n'est qu'un bout de tissu, dit-elle pour elle-même. Enfiler ce vêtement n'engage absolument à rien, et il serait encore plus indécent de dormir totalement nue.

Vu sous cet angle... Eh bien, cela restait malgré tout très choquant.

Elle plia les bras dans son dos pour défaire les boutons de sa robe. En général, c'était une tâche ardue, mais l'inconvenance de la situation ajoutait à la difficulté et, quand elle fut enfin parvenue à retirer les manches et à s'extirper de ses larges jupes, elle était en nage.

Elle jeta un nouveau coup d'œil en direction de la chemise de nuit — elle n'avait pas bougé — et commença à dégrafer son corset. Puis elle retira son corsage en se mordant les lèvres tandis que les événements de la journée défilaient dans sa tête.

Il y avait eu Rose, le duc, le succès futur de l'agence, la Demeure aux Mille Pièces, la chambre rose et, bon sang, cette chemise de nuit maintenant ?

A sa place, n'importe qui aurait été bouleversé — mais pas une personne aussi protocolaire, précise et méthodique qu'elle l'était. Ou tentait de l'être.

Elle saisit la chemise de nuit et l'enfila. Voilà. Elle l'avait fait. C'était aussi facile que d'endosser le rôle d'une préceptrice.

Ou d'une femme honorable.

S'il peut sembler déraisonnable d'attendre d'un gentleman qu'il soit en permanence superbement vêtu, il incombe néanmoins audit gentleman, s'il se trouve être duc, d'être impeccablement habillé. Si on le surprend dans une tenue qui n'est pas impeccable, il doit se comporter comme s'il était un uomo di mondo (même s'il est inconvenant de parler dans une langue étrangère, surtout l'italien).

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 8

— Je veux pas y aller, protesta Rose en levant vers Lily un visage fâché.

— Je *ne* veux pas y aller, la corrigea-t-elle.

Puis, surprenant le regard satisfait de la fillette, elle se reprit :

— Je ne veux pas dire que tu peux rester ici, mais la façon correcte d'exprimer ce que tu viens de dire est : « Je *ne* veux pas y aller. »

— Je ne veux pas y aller, répéta Rose en levant le menton avec un indéniable air de défi.

Lily se retint de rire en constatant à quel point son élève ressemblait à son père à ce moment précis.

— Je veux rester ici avec M. Moustache et Maggie. Nous organisons une réception pour le thé. Avec des scones ! ajouta-t-elle, comme si ce détail pouvait suffire à convaincre Lily de la sagesse de ses projets.

Cela semblait amusant, en effet. Et en tout cas beaucoup moins perturbant que de se lancer dans une expédition avec le duc pour acheter des vêtements aux deux nouvelles femmes de la maison. Et il y aurait davantage de scones.

Rose avait dû remarquer qu'elle était sur le point de céder, car elle afficha son plus doux sourire en battant des cils.

— S'il vous plaît ? dit-elle d'une voix suppliante.

— Nous allons consulter le duc.

— Il va dire oui, déclara Rose avec assurance.

Ce serait sans doute le cas, en effet. Il avait affirmé n'avoir aucune expérience des jeunes enfants, et même des parents expérimentés auraient tremblé à l'idée de traîner pendant des heures une enfant rebelle dans les boutiques de la ville.

— Nous verrons, se contenta de répondre Lily.

Quand Rose lui exposa le problème, le duc haussa les épaules.

— Si tu n'as pas envie de venir, tu n'y es pas obligée. Mais il va falloir nous faire confiance, à Miss Lily et à moi, pour choisir ce qu'il y a de mieux pour toi.

Evidemment qu'il avait dit oui. Parce que ainsi, bien entendu, Lily allait devoir passer du temps avec lui, seule.

Rose hocha distraitement la tête, très occupée à essayer de faire avaler du hareng fumé à Maggie. Les choses se présentaient mal.

Le duc dévisagea Lily, et elle décela une lueur d'amusement dans ses yeux. Comme s'il était parfaitement conscient de l'embarras qu'elle éprouvait à l'idée de ce tête-à-tête.

— Alors c'est décidé, déclara-t-il. Sommes-nous d'accord pour partir d'ici une demi-heure ?

— Bien sûr, Votre Altesse, répondit-elle avec une impassibilité feinte. Je vais juste demander à l'une des bonnes de tenir compagnie à Rose, si cela vous convient.

Il agita la main avec indifférence.

— Certainement. Faites pour le mieux.

Le mieux, aurait-elle voulu rétorquer, serait qu'il cesse de la provoquer sans cesse. Mais mieux valait qu'elle garde pour elle ce genre de considérations.

Après s'être assurée que Rose était bien installée avec Maggie, M. Moustache, Etta et le chat roux que Lily avait aperçu la veille sur les genoux du duc — et que Rose avait baptisé Orange —, la jeune femme descendit dans l'immense entrée où l'un des valets l'attendait avec son manteau. Dans ce contexte luxueux, il lui sembla plus miteux que jamais. Pas étonnant que le duc pense qu'elle s'habillait chez Maussade & Cie.

— Vous voici, dit le duc avec brusquerie. Venez.

Au lieu de s'effacer devant elle, il la précéda à grands pas vers la porte. Une chose était certaine : ce n'était pas le Duc de la Politesse.

Elle lui emboîta le pas de son mieux, incapable de suivre ses longues enjambées. Pourvu qu'il attende un peu avant de donner le signal du départ au cocher, sinon, il allait partir sans elle.

Elle dut pratiquement descendre l'escalier en courant pour rejoindre la calèche d'où sortait un bras impatient. Son bras, évidemment. Même son bras était autoritaire. Elle lui prit la main et monta dans la voiture. Là, elle s'assit en face de lui — à contresens de la marche.

Il faisait plus sombre qu'à l'extérieur, et il lui fallut un moment pour s'habituer à la semi-obscurité. En revanche, elle l'entendit très bien quand il ordonna, d'une voix où l'ennui le disputait à la fermeté :

— Venez vous asseoir à côté de moi.

— Pourquoi... Oh ! très bien, répondit Lily froidement avant de s'exécuter.

Pour toute réponse, il émit un petit rire.

— Première étape, le tailleur pour dames.

— Nous allons faire plusieurs étapes ? s'étonna-t-elle d'un ton suraigu qui la fit frémir intérieurement. C'est-à-dire, nous ferons ce que vous voulez, bien sûr, mais je n'avais pas prévu d'être absente aussi longtemps.

— Votre élève est entre de bonnes mains. J'apprécie votre sérieux, mais il me semble que Rose a besoin d'un peu de temps pour s'adapter à sa nouvelle situation, et elle semblait se réjouir à l'idée de rester en compagnie des chats et de sa poupée.

— Où allons-nous, alors ?

Il haussa les épaules.

— Vous avez dit que vous aviez besoin d'effets pour Rose, et je me disais que nous pourrions nous en charger maintenant. En outre, comme nous serons sortis un certain temps, je pensais que nous pourrions aller déjeuner.

— Déjeuner ? Ensemble ? C'est tout à fait...

— Inconvenant ? la coupa-t-il, la voix chargée d'une émotion qu'elle ne parvint pas à identifier. Ecoutez, je veux bien renoncer à un tas de choses au nom des règles de bienséance, mais je refuse qu'on m'interdise de déjeuner en public avec la préceptrice de ma fille.

Il s'interrompit un instant, puis, d'une voix plus calme, reprit :

— Je suis navré. Ma colère n'était pas dirigée contre vous.

— Je ne suis pas en position de vous juger, Votre Altesse.

Elle se mit à regarder par la fenêtre, comme si ce qui se passait à l'extérieur était beaucoup plus intéressant qu'à l'intérieur de la calèche. Ce qui n'était absolument pas le cas.

— Et voilà que vous me rappelez que vous n'êtes qu'une simple domestique, soupira-t-il. Pourrions-nous nous mettre d'accord sur le fait que nous avons au moins un point commun ? Nous souhaitons tous les deux que Rose reçoive la meilleure éducation possible, n'est-ce pas ?

— Certainement, Votre Altesse, dit-elle, sur la défensive.

— Et, pour l'amour du ciel, ne m'appelez pas « Votre Altesse » chaque fois que vous m'adressez la parole. C'est agaçant.

— Comment dois-je vous appeler, dans ce cas ? demanda-t-elle. M. Moustache est déjà pris, et je ne pense pas non plus que vous souhaitiez que je vous appelle « Orange ».

Pour toute réponse, il éclata de rire, et elle sentit les échos graves de sa voix résonner dans tout son corps. Il ne se conduisait pas du tout comme un lord — et encore moins comme un duc —, et c'était dangereux. Le Redoutable Duc dans toute sa splendeur, car il n'avait finalement rien d'un duc, sauf si l'on comptait le pouvoir, l'argent, le rang, l'attitude autoritaire et les Mille Pièces.

Heureusement, elle ne comptait pas.

— Laissez tomber le « Votre Altesse » toutes les deux ou trois phrases, continua-t-il d'un ton moqueur. Je suis tout à fait conscient que vous savez qui je suis, et j'espère n'être pas assez stupide pour ne pas me rendre compte que c'est à moi que vous vous adressez. Nous pouvons donc envoyer au diable toutes ces convenances.

A ces mots, elle sentit nettement une chaleur naître au creux de son ventre. Envoyer les convenances au diable lui semblait très... redoutable.

— Oui, Votre... Je veux dire, très bien.

— Parfait. Ravi que ce soit réglé... Cela dit, si vous voulez m'appeler « Orange », cela ne me dérange pas.

A présent, il était ouvertement en train de la taquiner. Et le pire était qu'elle mourait d'envie d'entrer dans son jeu.

Mais elle ne pouvait se permettre de mettre en danger des choses auxquelles elle tenait trop. Son cœur, son emploi et, bien sûr, son avenir tout entier.

* * *

Il ne croyait pas s'être jamais autant amusé, du moins dans un cadre convenable. La gouvernante était en effet aussi sérieuse qu'on puisse l'espérer ; c'était d'ailleurs pour cela qu'il prenait tant de plaisir à l'agacer.

Cela n'irait jamais plus loin mais... mais c'était délicieux. Avoir une enfant illégitime lui avait apporté une opportunité inattendue : celle d'engager une préceptrice pour sa fille, et la nécessité d'adopter une conduite respectable.

L'attelage s'arrêta devant l'atelier du tailleur, et la préceptrice en question vola littéralement hors de la voiture ; son maintien rigide trahissait son mécontentement — envers lui-même et la situation en général, supposait-il.

Cela lui donna de nouveau envie d'éclater de rire.

Son valet ouvrit la porte de l'atelier et ils entrèrent. Aussitôt, l'expression de la propriétaire, à l'intérieur de l'échoppe, changea du tout au tout, passant de la désapprobation — elle avait vu Miss Lily en premier — à la servilité quand Marcus entra à sa suite.

— En quoi puis-je vous être utile, monseigneur ?

C'était une femme d'âge moyen, relativement jolie. Elle portait une robe à la mode très seyante, bien loin de la façon dont était accoutrée Miss Lily.

— Nous avons besoin de vêtements pour cette dame que voilà, dit-il en désignant Lily.

Depuis quand, lorsqu'il pensait à elle, l'évoquait-il simplement sous le nom de Lily ? Sans doute entre le moment où il avait songé à ce que Miss Lily portait et celui où il avait présenté les deux femmes. Autrement dit, c'était tout récent.

Le visage de la couturière se figea, et elle pinça les lèvres.

— Je ne suis pas certaine, monseigneur, que mon établissement soit adapté à ce que vous recherchez.

— Je suis préceptrice au service du duc de Rutherford, et il exige que je sois correctement vêtue, intervint alors Lily d'une voix polie et pleine de retenue — l'exact opposé de la façon dont Marcus lui-même avait envie de s'adresser à la propriétaire de l'atelier.

Le visage de la femme s'éclaira.

— Mais certainement, Votre Altesse ! s'exclama-t-elle obséquieusement. J'ai exactement ce qu'il vous faut. L'une de mes clientes vient de changer d'avis sur sa garde-robe, et j'ai donc en ma possession quelques tenues qui, avec certaines retouches, siéront parfaitement à cette dame.

— Il lui faut des vêtements neufs, commença Marcus dans un grognement avant d'être interrompu par Lily.

Une fois de plus.

— Cela me convient tout à fait, lança-t-elle. Quel heureux hasard que vous ayez ces robes toutes prêtes !

La couturière les regarda alternativement, confuse. Marcus croisa les bras sur son torse.

— Elle a raison. Allez chercher ces vêtements.

— Oui, bien sûr, Votre Altesse.

Elle s'éloigna vers le fond de l'atelier, non sans jeter un regard furtif par-dessus son épaule.

Il détestait ces œillades admiratives que seul son rang inspirait. Il savait les reconnaître : il y a peu de temps encore, on lui avait adressé toutes sortes de regards bien différents de ceux-là.

Comme celui que la préceptrice portait en ce moment sur lui.

— Pourquoi ne souriez-vous pas ? demanda-t-il. Je vous ai laissée vous exprimer librement.

Elle émit un reniflement de mépris comme jamais il n'en avait entendu de la part d'une dame digne de ce nom. Cependant, il n'avait pas eu l'occasion d'en entendre beaucoup, pour être honnête — la plupart des dames de qualité ne reniflaient pas. Surtout en présence d'un duc.

Cela lui plaisait.

— Si j'étais vraiment tout à fait libre, vous ne seriez pas en train de m'acheter des robes. Ce n'est pas convenable, répliqua-t-elle.

Puis, semblant réaliser l'insolence de ses propos, elle ouvrit de grands yeux effrayés.

— Pas convenable, répéta-t-il en se rapprochant d'elle. Voilà une expression très large, Miss Lily. Voulez-vous que je vous fasse une liste exhaustive de tout ce qui n'est pas convenable ?

Il était tout près d'elle, à présent — délicieusement près. Pourtant, au lieu de battre en retraite comme il s'y attendait, elle campa sur ses positions.

Cela aussi lui plaisait.

— C'est inutile, Votre Altesse, riposta-t-elle, la mâchoire crispée.

Il continua d'avancer sur elle sans savoir ce qu'il allait faire, mais la propriétaire revint à ce moment précis, les bras chargés de divers vêtements.

— Voici les pièces en question, Votre Altesse. J'ai des bonnets, des gants, des châles, et tout le

nécessaire pour habiller convenablement une jeune dame.

— Convenablement, hein ? répéta Marcus juste pour le plaisir de voir Lily s'irriter de nouveau.

* * *

— Reconnaissez, dit-il lorsqu'ils en eurent fini avec la couturière, que ce n'était pas si terrible. Et, maintenant, vous avez une vraie garde-robe de préceptrice.

Lily lissa les plis de sa nouvelle robe. Mme Wilson était parvenue à faire les retouches nécessaires pendant qu'elle et le duc choisissaient des vêtements pour Rose. Ensuite, il avait insisté pour qu'elle se change immédiatement.

C'était la plus belle robe qu'elle ait jamais portée. Elle était verte et ornée d'une broderie très simple sur le devant. Les jupons n'étaient pas trop larges, et les manches ne ressemblaient pas à d'énormes ballons — elle détestait les manches ballon.

Tout à fait respectable, lui avait assuré Mme Wilson en jetant un regard nerveux au duc. Lily devait admettre que cette robe était très jolie sur elle.

Elle se sentait très jolie, elle aussi. Non, elle se sentait belle, ce qui était relativement nouveau pour elle. Certes, Lily était consciente de n'être pas affreuse à regarder mais, en se voyant dans le miroir chez Mme Wilson, elle avait eu le souffle coupé. La robe lui seyait merveilleusement ; elle mettait en valeur sa poitrine et sa taille et rehaussait la couleur de ses yeux, leur donnant une teinte presque émeraude.

— Et vous constituez pour Rose une compagne convenable, ajouta le duc, la sortant de sa rêverie. Il ne sera pas dit, en effet, que le duc de Rutherford n'emploie pas des personnes convenables.

Au ton de sa voix, elle devina qu'il la taquinait. Pourtant, ses paroles lui coupèrent de nouveau le souffle — mais pas de manière plaisante, cette fois.

Elle n'était pas convenable, décente, ni honorable, pas du tout. Elle avait travaillé dans une maison close et était propriétaire d'une petite entreprise qui tirait le diable par la queue en aidant d'autres femmes au passé trouble. Des femmes dont la vie serait irrémédiablement détruite si elle échouait.

Peut-être aurait-elle dû davantage se soucier de son propre comportement plutôt que de celui du duc. Il fallait qu'elle se tienne aussi convenablement que possible afin d'éviter les rumeurs.

Il lui tendit le bras.

— Je vous emmène déjeuner chez Verey. C'est un restaurant respectable. Tout à fait correct, même.

— Merci, *Votre Altesse*.

Comme il lui jetait un regard noir, elle se retint de lui tirer la langue. Ce serait très impoli, malgré l'envie qu'elle en avait.

— Vous avez dit une fois sur trois, et ça fait le compte. Je ne le redirai pas avant un moment.

Heureusement, il s'abstint de commenter.

— Nous irons acheter après le repas ce dont vous avez besoin pour donner ses cours à Rose. Pour ma part, je meurs de faim.

Le restaurant, en effet, était tout à fait respectable et, quand le propriétaire eut vent de l'identité de ses clients, ils furent servis avec tous les égards.

Depuis son arrivée à Londres, Lily n'avait déjeuné que dans des pubs. A la campagne, son père se targuait d'avoir la meilleure table à cinquante lieues à la ronde, mais cela ne voulait pas dire

grand-chose. A l'époque, elle était déjà tout à fait consciente que chacun de ces repas grevait sérieusement un budget déjà chancelant. Jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien.

C'était donc la première fois qu'elle savourait un bon repas sans se sentir coupable. Bien entendu, le duc commanda les plats à sa place, sans même daigner s'enquérir de ses goûts. Pourtant, elle apprécia chaque bouchée, du tendre poulet rôti aux pommes de terre nouvelles en passant par les plus minuscules petits pois qu'elle n'ait jamais vus.

— C'est délicieux. Merci.

Elle prit une gorgée de vin, une autre grande première pour elle — jusqu'alors, elle ne buvait que du thé au déjeuner. Ce faisant, elle songea que tout cela était totalement déplacé, et en même temps absolument parfait.

— Je vous en prie. Merci, dit-il en reculant sur sa chaise pour mieux la regarder. Je suis heureux de bénéficier de votre expérience dans mes relations avec Rose.

Il s'éclaircit la gorge puis fixa un point au-dessus de sa tête avant de reprendre :

— Ma propre éducation n'est pas un très bon exemple pour une jeune fille.

Il semblait presque triste. Comme si le fait d'être l'héritier d'un duché — si tant est qu'il ne soit pas déjà duc — était une épreuve.

— Quelle était votre activité favorite quand vous étiez enfant ? demanda-t-elle.

— A part terroriser les paysans ? rétorqua-t-il avec un sourire qu'elle ne put s'empêcher de lui rendre. J'ai grandi à la campagne, dans une propriété de taille moyenne.

Comme moi, songea Lily, étonnée.

— Quand êtes-vous arrivé à Londres ?

Elle-même ne s'y trouvait que depuis quelques années, et la campagne lui manquait vraiment. Mais, là-bas, elle aurait eu fort peu de possibilités de gagner sa vie. En outre, elle n'y avait plus personne — sa mère était décédée deux ans plus tôt et son père un peu avant elle, sans rien laisser à sa famille. Quant à sa sœur, eh bien... il y avait au moins quinze ans qu'elle était morte.

Elle préférerait être une orpheline bien nourrie qu'une orpheline affamée, avait-elle décidé dans les semaines qui avaient suivi le décès de sa mère.

— Je suis arrivé ici en héritant du titre, expliqua le duc, le visage crispé par de sombres réflexions. Cela doit faire près de six mois, je pense. Mais, avant cela, je n'ai pas vécu longtemps à la campagne. On m'a envoyé en pension, et j'y passais toutes mes vacances. Ensuite, j'ai voyagé en Europe pendant quelques années.

Elle s'apprêtait à lui demander pourquoi il passait ses vacances en pension s'il avait de la famille à la campagne, mais se ravisa au dernier moment : c'était un sujet beaucoup trop intime. En outre, il risquait de la soumettre à son tour à une série de questions, et elle ne voulait pas prendre ce risque.

— Je ne suis jamais allée en Europe, dit-elle à la place.

Alors que, la campagne, je connais.

— Que faisiez-vous là-bas ? ajouta-t-elle.

Il eut un petit rire.

— La même chose que quand j'étais enfant. Je marchais. J'aime écouter le silence, si vous voyez ce que je veux dire.

Il parlait presque à voix basse, comme s'il s'adressait exclusivement à elle.

— Je comprends, acquiesça-t-elle. Londres est parfois tellement bruyant que je rêve de m'en échapper et de me réfugier dans un endroit où personne ne parle.

Il esquissa un sourire malicieux.

— Si vous étiez duc, vous n’auriez qu’à ordonner aux gens de se taire.

Sans réfléchir, elle lui décocha une légère bourrade dans le bras.

— Taisez-vous... Vous savez bien que vous aboyez beaucoup, mais que vous ne mordez pas...

Enfin, pas tant que ça. Vous n’étiez pas loin d’épouvanter cette pauvre couturière.

Elle baissa la tête pour admirer sa robe. Non, elle n’en avait jamais eu d’aussi jolie.

— Et, d’ailleurs, merci pour votre générosité.

Il eut un sourire satisfait.

— Si vous devez attirer les calomnies, vous ou Rose, je tiens à être sûr que ce ne sera dû qu’à votre personnalité, déclara-t-il.

— Parce que, sans ces robes, nous sommes toutes deux si affreuses ? répliqua-t-elle, une note d’ironie dans la voix.

Il secoua la tête.

— Ce n’est pas du tout ce que je voulais dire. En fait, je veux que Rose se sente valorisée. Qu’elle ait l’impression qu’on s’occupe d’elle, et qu’elle ne vient pas après tout le reste. Même si...

Silence. Même si, compléta intérieurement Lily, Rose était effectivement venue après tout le reste, à en juger par ce qu’elle savait de l’histoire de la petite fille.

— Peu importe, reprit le duc en avalant une gorgée de vin. Je veux simplement agir correctement.

— Vous pourriez peut-être emmener Rose faire une longue promenade, un de ces jours ? Pour écouter le silence ?

Il soutint son regard, un sourire hésitant sur les lèvres.

— Vous croyez que cela lui plairait ?

Lily hocha la tête, la gorge nouée. Elle songeait à son propre père, qui n’avait jamais voulu l’emmener se promener pour écouter le silence. Pas une seule fois.

— J’en suis sûr.

Un duc ne doit jamais manifester d’émotion déplacée.

Je fais ce que je veux.

Guide de savoir-vivre à l’usage des ducs

Chapitre 9

— Je veux le faire.

Rose s'empara du crayon sur la table, une expression d'intense concentration sur le visage.

Elles se trouvaient dans la salle de classe, où Lily avait disposé, sur la table, les diverses fournitures qu'elle s'était procurées. Pour le moment, elle se contentait d'évaluer le niveau d'apprentissage de Rose. Il n'était pas aussi faible que Lily l'avait d'abord craint. La fillette avait beau avoir vécu dans un milieu modeste, elle avait reçu de l'amour.

Lily en était soulagée. Elle savait ce que c'était de ne pas être aimée ou, du moins, de ne pas être assez aimée. Sa mère avait beaucoup de tendresse pour elle mais, lorsqu'il s'était agi de prendre des décisions difficiles et de les appliquer, elle avait baissé les bras. En fait, c'était la fatigue qui l'avait tuée.

Cela n'avait fait que renforcer la détermination de Lily à travailler aussi dur qu'elle le pourrait.

— Commence tes lettres par le haut, elles seront plus faciles à former, dit-elle en posant le doigt sur le papier. Un A se ferme au sommet, puis il redescend comme un serpent le long d'un arbre de mai.

Le regard de Rose s'éclaira.

— Je connais les arbres de mai ! Nous sommes allées à la fête du village, l'année dernière. Maman était si jolie !

Elle devait en effet avoir été très jolie, pensa Lily en contemplant Rose. Maintenant que la fillette était propre, bien habillée, et qu'elle faisait de bonnes nuits, elle était devenue adorable. Ses yeux immenses et sombres semblaient lui venir de son père, alors qu'elle avait — Dieu merci — dû hériter du nez retroussé de sa mère.

— Que préférerais-tu faire, avec ta maman ?

Rose lui répondit sans lever les yeux de sa feuille. Le A qu'elle traçait requérait toute son attention.

— Elle me racontait des histoires. Comme vous. J'aime ces histoires.

— C'est très bien, Rose, déclara Lily en examinant la lettre à présent achevée. Et quelles étaient tes histoires préférées ?

Rose leva la tête.

— Des contes de fées. Avec des princes et des dragons. J'aime les dragons.

— Moi aussi, j'aime les princes et les dragons.

Puis, tapotant la feuille de papier du bout de l'index, elle demanda :

— Veux-tu essayer la prochaine lettre de l'alphabet ? D'ailleurs, je me demande bien laquelle

c'est ?

Elle inclina la tête, feignant de réfléchir.

— B ! s'écria Rose.

— Oui, approuva Lily en souriant. C'est bien le B. Tu te rappelles à quoi il ressemble ?

Rose parut sur le point de répondre par l'affirmative. Puis elle secoua la tête, comme si elle rechignait à admettre que, finalement, non, elle ne s'en souvenait plus.

Encore un trait qu'elle avait en commun avec son père.

Lily saisit un crayon et traça un B près du A.

— C'est comme ça : une ligne droite avec deux bosses sur le côté.

Rose prit son propre crayon et se mit à écrire juste au-dessous de la lettre de Lily, tirant la langue à force de concentration.

— Et quels mots commencent par la lettre B ? demanda Lily. Est-ce que « chat » commence par un B ?

— Bien sûr que non, riposta Rose, la mine dédaigneuse. « Chat » commence par... par...

— « Balai » commence-t-il par un B ?

— Oui ! Et aussi « bateau », et « bonnet », et « biscuit » !

— Très bien ! approuva Lily. Et ton B est parfait.

Le compliment fit sourire Rose.

Toutes deux se retournèrent en entendant un bruit de pas — de longs pas décidés — dans le couloir.

— Duc ! s'exclama Rose tandis que l'intéressé pénétrait dans la pièce. Nous travaillons sur les lettres. Vous saviez que Miss Lily pensait que « chat » commençait par un B ?

Le duc regarda Lily à la dérobée.

— C'est peut-être toi qui devrais lui faire la classe, alors ? proposa-t-il d'un ton plein d'humour et les yeux pétillants.

— Elle trace mieux ses lettres que moi, avoua Rose. Alors peut-être que non.

— Ah, je vois, dit le duc en examinant la feuille de papier. Je venais te demander si tu aimerais passer quelques heures avec moi, Rose. Miss Lily a congé, cet après-midi, et je n'ai rien de prévu.

C'était une véritable question, non un ordre, et la bienveillance qu'elle perçut dans son ton fit littéralement fondre le cœur de Lily. Et encore, c'était avant de voir l'expression du visage de Rose — la fillette semblait sur le point d'exploser de joie.

— D'accord ! On peut manger quelque chose, avant ?

— Bien sûr, répondit le duc en tendant la main à Rose. Si vous voulez bien nous excuser, Miss Lily, moi et Mlle Rose avons un après-midi chargé.

— Certainement, Votre Altesse, répondit Lily en s'efforçant de masquer son plaisir devant le tableau qu'ils offraient.

* * *

— Lily, quel bonheur de te voir ! s'écria Annabelle en voyant son amie entrer dans l'agence.

Elle fondit sur elle, le regard bleu pétillant de gaieté, comme à son habitude.

— Caroline et moi avons eu ton message, et nous mourions d'envie de tout savoir. Alors, comment est ton employeur ? Et ton élève ? C'est un garçon ou une fille ? Et que...

— Si tu me laisses parler, je te raconterai tout, l'interrompit Lily en riant.

Elles se dirigèrent vers le bureau situé à l'arrière. D'un geste, Lily indiqua à Annabelle de

s'asseoir. Elle prit place sur l'autre chaise, celles sur laquelle s'installaient en général les femmes déchues durant leurs entrevues avec l'agence.

Pourvu que cela ne lui porte pas malheur...

Elle parla plusieurs minutes sans autre interruption qu'un « *combien* de pièces ? » stupéfait de la part d'Annabelle, lui expliquant tout ce qu'elle voulait savoir. Elle n'hésita qu'au moment de lui décrire le duc.

Les seuls mots qui lui rendaient justice étaient en effet « incroyablement beau » ou « sublimement agaçant », mais cela n'aurait pas été convenable. Et elle ne voulait pas révéler à Annabelle — ou à elle-même — combien ces mots étaient pourtant justes.

Quand Annabelle fut enfin à court de questions, elle se mit avec enthousiasme à rédiger une fausse lettre de référence du vicaire de Littlestone à la demande de Lily. Tout en tapotant le coin de sa bouche de son crayon, elle demanda à sa jeune amie :

— Serait-il excessif de dire que tu es parfaitement capable de t'occuper d'enfants de tout âge, des nouveau-nés aux jeunes gens ?

— Tu crois vraiment que le duc va sortir d'autres enfants de sa manche ? demanda-t-elle sèchement.

— Excessif, donc, approuva Annabelle en barrant quelques mots sur sa feuille. Maintenant, il faut que je recopie tout cela.

Elle prit une nouvelle feuille sur le bureau qu'elles se partageaient mais, au moment où elle allait se remettre à écrire, elle suspendit son geste.

— Oh ! Mais tu ne m'as rien dit de ton employeur.

Que sa curiosité soit maudite.

— Non, c'est vrai.

— Est-il gentil ? demanda Annabelle en commençant à recopier la lettre. Lui as-tu parlé en personne, ou bien est-ce sa femme qui t'a engagée ?

— Il n'est pas marié.

— Tiens donc, lâcha Annabelle en posant son crayon, avant de considérer Lily d'un air malicieux.

Lily la fusilla du regard.

— Comme si j'avais une chance qu'il m'épouse ! Au cas où cela t'aurait échappé, il est duc. Et... pas moi.

Annabelle leva les mains en l'air.

— Bien sûr, ma chérie. Si tu étais duc, il te serait difficile d'en épouser un, dit-elle avec un petit rire. Toi, un duc !

Lily se souvint trop tard que son amie avait tendance à tout prendre au pied de la lettre.

— Même si je ne suis pas duc, reprit-elle, un peu étourdie par le tour que prenait cette conversation, je n'en épouserai pas un pour autant.

Le sujet était clos.

— Est-il bel homme ?

Pas tout à fait clos.

— Je suppose, admit-elle.

De la même façon qu'elle supposait que le ciel était bleu, sauf à Londres en hiver. Tout comme elle supposait, aussi, que, si elle devait continuer à répondre à ce genre de questions, elle allait finir par exploser et révéler la vérité au grand jour. A savoir : pourquoi fallait-il que cet homme soit à la fois aussi duc et aussi beau ? Son titre de noblesse ne lui suffisait-il pas ? Pourquoi n'était-il pas petit

et gros, et affublé de une ou deux belles verrues, tant qu'à faire ? Cela lui aurait grandement facilité le travail.

— Tu ne me dis rien, lui lança Annabelle, l'air boudeur.

Exactement.

Heureusement, Annabelle était aussi changeante que terre à terre. En général, il suffisait d'attendre qu'une nouvelle idée lui traverse l'esprit.

— C'est une nouvelle robe ? s'enquit-elle tout en recopiant son brouillon.

D'elle deux, Annabelle avait toujours été la mieux habillée — sa propre chute s'étant produite alors qu'elle travaillait chez une modiste — et elle parvenait à rester correctement vêtue malgré ses ressources très limitées.

— Oui, le duc...

Lily hésita, sachant qu'Annabelle allait fondre comme un aigle sur la moindre parcelle d'information qu'elle lui fournirait.

— Le duc, reprit-elle, me l'a achetée parce que j'accompagnerai Miss Rose dans ses sorties et qu'il ne souhaitait pas que ma tenue vestimentaire fasse l'objet de commentaires désobligeants. Parce que Rose n'est pas... Eh bien, parce que c'est une enfant illégitime. Pour éviter les ragots, bien sûr, il affirme qu'elle est la fille de sa cousine, mais en réalité c'est son enfant.

Annabelle plissa les yeux et pointa son crayon sur Lily.

— Il faut que tu fasses attention. Si c'est le genre d'hommes à... à...

— A batifoler ? proposa Lily.

Annabelle hocha la tête avec véhémence.

— A batifoler, oui. C'est bien beau de savoir que tu n'es pas duc, mais tu es une jeune femme séduisante, et tu ne peux pas te permettre de t'attirer le moindre ennui.

Elles étaient bien placées pour savoir quel genre d'ennuis pouvait arriver à une jeune femme sans ressources. Heureusement, elles étaient parvenues à éviter le pire de tous, mais cela les confortait dans l'idée que Lily devait exceller dans son travail afin d'assurer l'avenir de l'agence.

Elle entrevoyait toutefois une foule de problèmes dès lors qu'elle s'autorisait à se demander pourquoi le duc évoquait son enfance avec tristesse, à se rappeler qu'ils avaient tous deux le sens de l'humour, ou à sentir cette douce chaleur lui traverser le corps lorsqu'il parlait de sa fille.

* * *

Quand elle revint à la demeure du duc — qui était aussi sa maison, pour le moment —, toutes ses inquiétudes ne s'étaient pas évanouies. Tout en marchant, elle avait cependant réfléchi à ce qu'elle devait faire, bien enveloppée dans son nouveau et solide manteau pour se protéger du vent.

Il fallait qu'elle agisse de même pour se protéger des dangers que pouvait représenter le duc, songea-t-elle, et qu'elle garde le manteau de ses émotions bien serré autour d'elle.

Alors qu'elle soulevait le marteau de l'entrée, elle se dit qu'elle avait à peine remarqué combien la porte était impressionnante. Soupirant à sa propre bêtise, elle se composa un visage de circonstance : protocolaire, précis, méthodique — celui de la préceptrice la plus convenable qui soit.

Thompson ouvrit la porte, un sourcil arqué dans une pâle imitation de l'expression de son maître. Puis, semblant presque sur le point de sourire, il lui fit signe d'entrer.

— Votre manteau, mademoiselle ? dit-il en indiquant à un valet de venir le lui prendre. Comment s'est passé votre après-midi ?

Très bien. J'ai récupéré de fausses références, expliqué à mon amie fantasque que je ne suis

pas un duc, et passé beaucoup trop de temps à essayer de ne pas penser à un certain gentleman de ma connaissance.

— Très bien, se borna-t-elle pourtant à répondre. Où est Miss Rose ?

— Avec le duc dans les cuisines, déclara-t-il avec un petit reniflement réprobateur. Je crois que Miss Rose a indiqué qu'elle avait faim.

— Dans ce cas, je vais aller les rejoindre.

— Miss Lily ! lança Rose, qui venait de faire irruption dans l'entrée en compagnie du duc. Vous êtes revenue ! On nous a servi du pudding. J'en ai mangé tellement que mon ventre est énorme !

Avec un sourire, elle se plaqua les mains sur l'estomac.

Lily fut heureuse de constater que celui du duc n'avait pas gonflé de la même façon.

— Avez-vous passé un bon après-midi ? demanda-t-il à son tour.

— Tout à fait, je vous remercie, Votre Altesse.

Elle regarda Rose puis, s'adressant de nouveau au duc :

— Je me demandais si vous aviez des serres, ici ? Je pensais que Rose et moi pourrions commencer à étudier les fleurs, et il nous serait très utile d'avoir de véritables spécimens sous la main. Bien sûr, nous pourrions nous rendre dans un jardin botanique, mais je me disais que...

— Eh bien, Thompson ? Avons-nous des serres ?

Dieu merci, le duc l'avait interrompue avant qu'elle ne se lance dans ce qui menaçait de devenir un verbiage sans intérêt.

Thompson se redressa de toute sa hauteur.

— Nous en avons, Votre Altesse, mais si vous vous rappelez bien, le jour où vous avez pris possession de la maison...

Cette fois, ce fut le majordome que le duc coupa dans son élan. Était-ce cela, son activité désignée de l'après-midi : interrompre les gens ?

— Je ne m'en souviens pas, sinon, je ne vous poserais pas la question. Avons-nous des serres ?

Thompson pinça les lèvres.

— Oui, Votre Altesse, mais elles n'ont pas été correctement entretenues. A l'époque, vous avez affirmé que l'étude des fleurs était une entreprise sans intérêt, et que cet espace pouvait être utilisé à de meilleures fins. Il me semble que vous avez évoqué la possibilité d'y mettre les chats, s'ils acceptaient d'y rester ?

Rose leva des yeux accusateurs sur le duc, qui croisa les bras en lui retournant son regard.

— Mais je ne l'ai pas fait, n'est-ce pas ?

Elle sembla réfléchir, puis acquiesça.

— M. Moustache aime bien être dans la maison.

Il s'inclina.

— Je suis content que nous soyons d'accord.

Lily commença à sentir que la conversation lui avait échappé.

— Et au sujet des serres, s'enquit-elle, pourriez-vous me dire où elles se trouvent ? Rose et moi pourrions ainsi commencer notre étude.

Thompson allait répondre, mais le duc, bien entendu, lui faucha l'herbe sous le pied :

— Indiquez-moi où elles sont, Thompson, et j'y accompagnerai ces dames.

— Certainement, Votre Altesse.

Il sembla hésiter avant de reprendre :

— Mais elles ne sont pas dans l'état où je souhaiterais que vous les voyiez.

— N'avez-vous toujours pas compris que ce genre de choses m'importe peu ? rétorqua le duc

avec impatience. Où sont-elles ?

Thompson s'inclina avec raideur.

— Prenez cette porte tout au fond, puis tournez à gauche, et ensuite à droite.

— Merci, Thompson, murmura Lily.

Le duc prit Rose par la main et se mit en route sans attendre dans la direction indiquée par Thompson.

Lily leur emboîta le pas en priant pour ne pas s'être définitivement attiré les foudres du majordome.

— Ce doit être ici, dit le duc en tournant la poignée de la porte dans la troisième pièce qu'ils venaient de traverser.

L'ouvrant en grand, il s'écarta pour que Rose et Lily puissent découvrir l'intérieur.

C'était un spectacle désolant : un nombre incalculable de plantes semblaient à l'agonie, ou complètement mortes. Lily s'arrêta sur le seuil ; soudain, elle éprouvait de la sympathie pour Thompson. La pièce était dotée de grandes fenêtres, mais les vitres étaient poussiéreuses, pour ne pas dire crasseuses. Des outils de jardinage de toute sorte jonchaient le sol comme si on les avait jetés là, et des pots de différentes tailles remplis de terre étaient disposés sur de longues tables.

— Ma foi, je comprends les réticences de Thompson à présent, reconnut le duc en balayant la pièce d'un regard critique. Cependant, ce n'est guère sa faute : je lui ai dit que je ne voulais pas entendre parler de ces serres, et il m'a expliqué qu'il n'avait pas assez de personnel pour nettoyer cet endroit.

— Il y a quelque chose qui pousse ici, lança Rose en effleurant une variété de fleurs encore vivante.

La plante en question n'était pas au mieux de sa forme, mais au moins elle n'avait pas encore rendu l'âme.

— Il s'agit d'une rose — comme toi, dit le duc avec une courbette exagérée.

Rose ouvrit de grands yeux ravis, et elle considéra la fleur rachitique avec autant d'admiration que s'il s'était agi d'un magnifique bouquet.

— Elle est tellement jolie, s'extasia-t-elle en tendant la main pour toucher l'un des boutons. Et si douce.

Jamais Lily ne l'avait vue aussi heureuse. Elle manqua de sursauter quand le duc lui parla à l'oreille. Ses chats avaient dû lui apprendre à se déplacer en silence.

— Les serres sont peut-être un désastre, mais Rose n'a pas l'air d'en faire grand cas.

— Non.

Ils regardèrent la fillette faire glisser son doigt le long de la tige. Soudain, elle poussa un cri — elle s'était piquée.

— Aïe ! s'exclama-t-elle, indignée.

— Il est bon d'apprendre très tôt que les jolies choses peuvent être dangereuses, déclara le duc en tirant un mouchoir de sa poche.

Que voulait-il dire par là ? se demanda Lily. Avec douceur, il prit la main de Rose et appliqua le lin blanc à l'emplacement de la piqûre.

— Ça va mieux ? demanda-t-il à mi-voix.

— Mmh mmh, répondit Rose avec un hochement de tête.

Soudain, son visage s'éclaira, et elle désigna un coin à l'autre bout de la pièce.

— Oh ! je peux aller voir là-bas ?

Lily regarda dans la direction qu'elle indiquait et vit un cerceau appuyé contre le mur.

— Bien sûr, approuva-t-elle.

Rose se précipita puis, s'emparant du cerceau, tenta de le faire rouler dans les allées entre les tables — sans guère de succès.

Pendant ce temps, Lily parcourait elle aussi les allées et jetait un coup d'œil aux rares plantes et fleurs encore vivantes. De toute évidence, un jardinier enthousiaste avait autrefois œuvré ici — et il était tout aussi clair qu'il avait déserté les lieux depuis un bon moment.

— Nous avons trouvé une rose pour Rose ; y a-t-il des lys pour vous, Miss Lily ? demanda le duc.

Il était posté de l'autre côté de la table, juste en face d'elle, les poings sur les hanches comme s'il surveillait son domaine. Ou plutôt, songea Lily, comme un lion à la recherche d'une proie à dévorer — du moins, si tant est qu'un lion puisse être vêtu d'un costume et que sa proie puisse être de nature végétale.

— Je déteste les lys, avoua Lily.

Sa sœur, en revanche, les adorait et, bien entendu, il y en avait eu de pleines brassées à ses obsèques.

— Je déteste ces fleurs — leur parfum, leur aspect, tout. Mais surtout leur parfum, fit-elle en frissonnant. Il est trop sucré, trop entêtant. Et bien sûr, quand les gens m'offrent des cadeaux, ils trouvent parfaitement approprié de m'en offrir.

Elle acheva sa phrase sur un ton faussement outragé. Parce que, si elle n'en plaisantait pas, elle risquait de se mettre à pleurer.

Le duc la considéra, une lueur amusée dans le regard.

— Comme c'est dommage. Croyez-vous que vous détestez ces malheureuses fleurs uniquement à cause de votre prénom, ou s'agit-il purement d'un hasard ? Que se serait-il passé si on vous avait baptisée Scone ou Crème Anglaise ? Je n'arrive même pas à imaginer quelle épreuve cela aurait été pour vous.

Lily éclata de rire. Puis, se reprenant, elle porta vivement la main à sa bouche, mais n'en continua pas moins de glousser derrière sa paume. Elle vit les yeux du duc se plisser tandis qu'il riait avec elle, et elle sentit la chaleur de leur échange — une chaleur dangereuse — se propager en elle.

— Ou bien Pudding ? proposa-t-elle quand elle se fut calmée.

Avant de se maudire tandis qu'un nouveau fou rire l'emportait.

La tête rejetée en arrière, le duc riait à gorge déployée, et Lily songea qu'elle n'était pas très douée pour garder fermé le manteau de ses émotions.

Un duc doit toujours garder à l'esprit que chacun, à l'exception des membres de la famille royale, est son inférieur, et donc susceptible d'être intimidé par sa présence. Il incombe au duc de s'assurer que chacun, en sa compagnie, soit non pas détendu, mais raisonnablement à l'aise.

Cependant, il n'est pas conseillé d'entreprendre des actions inconsidérées pour atteindre cet objectif.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 10

— Vous m’avez fait demander, Votre Altesse ?

Lily s’arrêta sur le seuil, le cœur battant plus vite que de raison. Après tout, elle ne faisait que répondre à la requête de son employeur qui avait demandé à la voir quand elle aurait couché Rose. Rien de plus. Ce n’était pas comme si elle avait vraiment eu envie de le voir.

— Si je vous ai fait demander, en effet, ce n’est pas pour que vous restiez plantée devant cette porte. Entrez.

Il n’avait même pas pris la peine de lever la tête pour la regarder, se bornant à lui donner cet ordre de sa voix grave et profonde.

— Bien sûr, Votre Altesse.

A ces mots, en revanche, il la considéra, sourcils froncés.

Zut. Elle avait attisé la colère des sourcils — les deux à la fois.

Elle entra dans la pièce et referma sans bruit la porte derrière elle. Il ne prononça pas un mot, se contentant de l’examiner avec attention. Cet examen approfondi était extrêmement embarrassant.

Embarrassant, certes, mais également flatteur, elle devait bien le reconnaître.

— Asseyez-vous.

Étaient-ils dans la pièce où l’on donnait des ordres ? Sauf qu’en y réfléchissant bien toutes les pièces de la demeure avaient cette caractéristique. Du moins, quand il s’y trouvait.

Elle n’était dans cette maison que depuis trois jours, mais elle avait l’impression d’y avoir déjà passé trois semaines. Et bien entendu, chaque fois qu’elle se trouvait en sa présence, elle se sentait terriblement troublée. Dieu merci, ce n’était pas réciproque : en effet, après s’être assuré qu’elle portait une tenue adaptée à sa position de préceptrice, il avait semblé ne plus lui accorder d’attention.

Le reste de ses robes était arrivé le lendemain de leur équipée dans les boutiques, et elle portait la plus belle de toutes — elle était en soie bleue et émettait un agréable bruissement quand elle se déplaçait. Le coton ne bruissait pas aussi joliment. En fait, il ne bruissait pas du tout.

Mais l’heure n’était pas à la vanité. Son devoir était de lui faire un rapport, comme ils en étaient convenus. Balayant la pièce du regard, elle remarqua qu’elle était très différente du salon rose. Pour commencer, il n’y avait pas la moindre trace de rose.

Elle était aussi radicalement masculine que son occupant, meublée d’imposants fauteuils et de chariots où reposaient des verres et de fascinantes bouteilles.

Mais elle ne pouvait s’absorber dans l’étude du décor alors qu’il était là. Bien entendu, il était assis dans le plus vaste des fauteuils, ses longues jambes étendues devant lui. Son habituelle barbe naissante semblait encore plus sombre que d’habitude. Il avait retiré sa cravate, et Lily se sentit

rougir en apercevant son cou puissant et, presque invisible mais tout aussi troublante, la naissance de son torse.

Oh ! Seigneur.

Vivement, elle prit place dans le fauteuil le plus proche, s'enfonçant dans le creux que quelqu'un de beaucoup plus corpulent qu'elle y avait creusé.

— En quoi puis-je vous être utile, Votre Altesse ? demanda-t-elle en s'efforçant de se redresser.

Oh ! mes références sont dans ma chambre. Si vous souhaitez les voir, je peux aller les chercher.

Annabelle avait fait un excellent travail de faussaire.

— Pas maintenant, non. Nous sommes convenus que vous me tiendriez au courant des progrès de Rose, expliqua-t-il avant de lever une main péremptoire. Faites votre rapport.

Elle prit une profonde inspiration.

— Rose est une enfant charmante, elle connaît déjà presque tout son alphabet et peut compter correctement jusqu'à dix la plupart du temps.

Silence.

— C'est tout ? Je le savais déjà, Rose me l'a dit. Vous n'avez rien d'autre à m'apprendre ?

— Que pourrais-je ajouter ? demanda Lily, décontenancée.

Avait-il connaissance d'autres sujets desquels les préceptrices étaient censées s'entretenir à propos de leur élève ? Non, impossible : en la matière, il était aussi novice qu'elle.

Le duc haussa les épaules.

— Que racontiez-vous au vicaire, en général ?

— Au vicaire ?

Ah, oui, bien sûr : la famille où elle avait prétendument travaillé auparavant. Celle qui lui avait fourni de magnifiques références écrites de la main d'Annabelle.

— Le vicaire ! Bien sûr. Eh bien, j'avais affaire à son épouse, et nous discussions de l'avancée des enfants dans leurs études et du programme de la semaine à venir. Les filles étaient plus âgées que Rose et étaient donc soumises à davantage d'activités.

— Ce sont donc les épouses qui s'occupent de cela...

Il avait parlé d'une voix songeuse, aussi fut-elle prise de court par la question qu'il lui posa ensuite :

— Pensez-vous que, moi, j'aie besoin d'une épouse ?

— Pardon ?

— Une épouse, répéta-t-il avec impatience. Serait-il bon pour Rose que je lui trouve une mère ?

— Vous seriez prêt à vous marier uniquement pour cette raison ? Et pourquoi me demandez-vous mon avis, d'ailleurs ? Je suis votre employée, pas votre conseillère matrimoniale !

Elle se tut brusquement — on ne s'adressait pas ainsi à un duc ! Pourtant, celui-ci souriait.

— J'ai pourtant le sentiment que vous devez avoir une opinion à ce sujet, Miss Lily.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce à longues enjambées.

— Voyez-vous, je n'ai jamais éprouvé le besoin de me marier. J'ignore quelle est votre expérience en termes d'engagements romantiques...

Il s'interrompit pour croiser son regard et lui adresser un petit sourire entendu, comme s'il savait qu'elle n'avait aucune expérience en la matière, puis il reprit :

— Pour moi, se marier par amour est un acte irréfléchi. Les gens se lassent l'un de l'autre, ils changent, et le résultat se révèle souvent un désastre. Epouser une femme au fait de mes sentiments — ou de mon absence de sentiments — serait beaucoup plus réaliste que feindre une émotion que je ne ressens pas, non ?

Sur ces mots, il cessa de faire les cent pas et s'arrêta juste devant elle. Lily fut obligée de détourner les yeux pour ne plus le voir, avec sa virilité, son physique renversant et ses raisons très pragmatiques de vouloir se marier.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ?

Cette fois, son ton était péremptoire, et elle n'eut d'autre choix que de le regarder. Il était si beau, si grand, si spirituel — si duc. Et tout cela était gâché parce qu'il venait clairement de lui expliquer que, tout ce qu'il voulait, c'était une femme qui puisse servir de mère à son enfant.

Elle se sentait désolée d'avance pour cette femme inconnue.

— Je pense, Votre Altesse, que votre opinion est déjà établie.

— C'est possible, répondit-il en se tapotant le bras d'un air pensif. Mais j'aurai sans doute besoin d'assistance dans ce projet.

Alors, il posa son regard sombre sur elle, et seulement elle. A cet instant, elle eut la sensation qu'ils étaient seuls au monde.

* * *

— Et donc, reprit-il en réprimant à grand-peine un sourire, vous êtes exactement la personne qu'il me faut.

Le regard noisette de Lily s'assombrit, sans qu'il sache si c'était de colère ou de consternation. Il tenta de se convaincre que la nature de ses émotions lui importait peu, mais c'était un mensonge.

— Vous m'avez engagée, Votre Altesse, dit-elle en appuyant sur ces derniers mots, pour servir de préceptrice à votre fille. Pas pour vous aider à trouver une épouse.

C'était donc de la colère.

— J'espère être capable de choisir moi-même mon épouse, rétorqua-t-il avec un reniflement de mépris.

En réalité, se trouver une femme n'entraînait pas dans ses projets immédiats, mais elle n'avait pas besoin de le savoir.

— Non, j'ai besoin d'aide dans un autre domaine, un domaine où je ne pourrai pratiquer qu'avec l'aide d'une dame de bonne éducation.

Il savait qu'elle ne pouvait ignorer les ordres de son employeur. En outre, il n'était pas assez fier pour ne pas reconnaître qu'il aurait réellement besoin de ses services. Même du haut de sa superbe, il devait l'admettre.

— Pratiquer quoi ?

Elle s'était penchée en avant, les épaules raides, la bouche pincée — tout son corps n'était plus que colère.

Pourtant, cette attitude déclenchait chez lui une étrange réaction. Était-ce mal de sa part d'espérer qu'elle lui décoche l'une de ces réparties cinglantes caractéristiques de son esprit, de son intelligence et de son refus d'accepter le despotisme de son interlocuteur ? Cette femme était un véritable défi, cela ne faisait aucun doute.

Jusqu'à-là, il avait fait de son mieux pour ignorer à quel point Lily le faisait réagir. Malheureusement, toute retenue semblait disparaître chez lui quand il se confrontait à elle.

— J'ai besoin de pratiquer la conversation avec une jeune femme, dit-il sans ajouter qu'il y avait bien d'autres choses qu'il aurait aimé pratiquer avec elle. Ainsi que la danse et l'art de manger debout proprement lors d'une réception.

Il s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

— Vous pourriez m'aider, me semble-t-il. Si vous êtes d'accord. Par ailleurs, ajouta-t-il en décroisant les bras pour les écarter largement, qu'avons-nous d'autre à faire, ici, le soir ? Vous ne pouvez pas me parler des progrès de Rose tous les jours ?

— N'avez-vous aucune responsabilité en dehors de votre demeure ?

— N'avez-vous pas remarqué, objecta-t-il en levant un sourcil, que j'en ai à peine *dans* ma demeure ?

Elle émit un grognement étouffé mais, en voyant le coin de sa bouche frémir, il comprit qu'elle réprimait un sourire.

— Si, riposta-t-elle. Je l'ai remarqué.

— Et je vais faire en sorte que ça change, déclara-t-il avec une sincérité qui le surprit lui-même. Je veux devenir le genre de père que mérite Rose, mais pour cela je vais avoir besoin de votre soutien. Vous êtes la seule à qui je puisse demander cela, Miss Lily. Vous êtes ici, vos soirées sont libres, et vous êtes une dame.

Elle ouvrit la bouche comme pour protester, puis la referma aussitôt.

— Si je n'ai pas le choix, répondit-elle.

Il sourit, feignant de ne pas avoir remarqué sa réticence.

— Parfait. Et, comme mon ami M. Smithfield, ses sœurs et leurs maris viennent dîner demain, il nous faut commencer sans attendre. Maintenant.

— Maintenant ? s'exclama-t-elle d'une voix aiguë en se levant enfin.

Elle était assez près de lui pour qu'il puisse la toucher, et il croisa de nouveau les bras sur son torse afin de ne pas céder à une impulsion malheureuse.

— Oui, maintenant.

En prononçant ces mots, il eut le sentiment d'être traversé par un courant électrique.

Ou un élan de désir charnel.

Les bras croisés, elle imita sa pose. Mais cela ne faisait que mettre ses seins en valeur. Il les regarda du coin de l'œil, aussi discrètement que possible.

Il était enchanté de l'avoir traînée chez cette couturière. La robe qu'elle portait ce soir lui seyait mieux que les oripeaux dont elle était affublée la veille. Elle rehaussait sa silhouette qui, comme il l'avait soupçonné dès leur première rencontre, était parfaite.

Et elle avait des seins magnifiques.

— Vous avez dit que votre ami venait dîner avec ses sœurs et leurs maris ?

— Oui, et je tiens à ce que vous soyez présente vous aussi. Rose pourra nous rejoindre plus tard dans la soirée.

Elle ne tenta pas de protester — parfait, elle commençait à le connaître — mais poursuivit néanmoins :

— Mais, si ses sœurs sont mariées, vous ne les considérez pas comme des épouses potentielles, n'est-ce pas ?

Comme pour la rassurer, il posa sa main sur son bras. En réalité, il voulait juste la toucher à un endroit à peu près décent. Ou complètement indécent, pour être honnête.

— Je ne suis pas un cheikh cherchant à remplir son harem, si c'est le sens de votre question.

Elle secoua la tête.

— Vous dites n'importe quoi. Cela n'aurait de sens que si elles étaient encore débutantes et que vous vouliez toutes les épouser.

Il haussa les épaules et se retint de sourire — elle venait de lui clouer le bec.

— Peu importe, je n'ai aucune intention concernant les sœurs de M. Smithfield. En revanche, je

compte converser poliment avec mes invités.

— Là, vous allez avoir besoin d'aide, en effet, marmonna-t-elle.

Il sourit, et elle fit de même. Sans aucun doute, voir ce sourire était infiniment plus plaisant que tenir une cuillère en équilibre sur son nez. Il aurait aimé rire à gorge déployée, de la manière la plus déplacée qui soit, et peut-être même lui étreindre le bras tandis qu'ils s'esclafferaient ensemble. En l'espace de quelques jours seulement, elle avait éveillé sa curiosité et des sentiments qu'il n'avait jamais éprouvés jusqu'alors.

En constatant que personne n'avait jamais eu cet effet sur lui, il aurait pu se sentir profondément déprimé — mais heureusement elle était là, et les émotions affluaient en lui. Il avait envie d'en savoir davantage sur elle, de découvrir quelles fleurs elle aimait et ce qui l'avait incitée à devenir préceptrice.

— Alors, ajouta-t-il en prenant son bras pour la faire rasseoir dans le fauteuil, quels sont les secrets d'une conversation réussie ?

Sur ces mots, il retourna dans son propre fauteuil, les mains sur les genoux.

* * *

Rien que nous n'ayons évoqué ce soir, pensa Lily en réponse à la question du duc. Il l'observait attentivement, et elle enviait la femme qui ferait l'objet d'un tel examen le jour où il se chercherait une épouse. Sans compter la femme qui aurait la chance de voir le torse que laissait tout juste entrevoir le col entrouvert de sa chemise.

La femme qu'il courtiserait — mais n'aimerait jamais — en lui faisant poliment la conversation. Très bien, elle pouvait tenir ce rôle.

— Vous ne devez pas évoquer les quantités de nourriture ou de boisson qu'une dame vient d'avalier, Votre Altesse, commença-t-elle après s'être éclairci la voix. Vous ne devez pas non plus prononcer des paroles susceptibles d'être mal interprétées (comme affirmer qu'il y avait des choses qu'il ne pouvait pratiquer qu'avec une dame), ou sujettes à controverse ou contradiction.

— Mais alors, de quoi puis-je parler ? demanda-t-il, l'air amusé.

Elle lui sourit.

— De pas grand-chose, pour être honnête. Du temps. De vos activités de la journée, dans la mesure où elles étaient convenables bien sûr. Du caractère agréable de la soirée, de la cuisine et de la danse. S'il est prévu de danser, en tout cas.

— Et comment une dame saura-t-elle que je m'intéresse particulièrement à elle ?

Nous y voilà.

— Eh bien, répondit Lily en sentant ses joues s'enflammer traîtreusement, tout est dans la nuance.

— La nuance ?

Seigneur, cette voix ! Il avait prononcé ces mots avec un timbre encore plus grave qu'à son habitude, et elle avait l'impression de le sentir vibrer dans tout son corps. Elle fut incapable de réprimer un frisson. Elle respira un grand coup et reprit :

— Les dames sont en général plus sensibles à la nuance que les hommes. Prenons l'exemple d'un gentleman qui voudrait annoncer à une dame qu'il éprouve une certaine attirance pour elle. Bien entendu, cela n'entre pas dans le cadre d'une conversation polie. En revanche, il peut, à travers ses gestes, lui indiquer ses sentiments, ce qui demeure parfaitement correct.

Il fit la moue et sembla réfléchir un instant.

— Donc, si je souhaite montrer mon intérêt pour une femme, je peux...

Il lui tendit la main.

— Cela nécessite un peu de pratique, conclut-il.

La bouche sèche, elle posa sa main sur la sienne et le laissa la relever de son fauteuil.

Ils étaient face à face, aussi proches l'un de l'autre que s'ils dansaient. C'était une proximité convenable et pourtant... pourtant... Elle se sentait tout sauf convenable, ou réservée, comme toute préceptrice qui se respecte.

Elle eut soudain envie d'enfouir ses doigts dans ses épais cheveux bruns, de passer la main sur sa joue rugueuse, de sentir sa barbe naissante sous sa peau. Elle avait envie de s'appuyer contre lui, de s'abandonner à une émotion qui n'était liée ni au sens du devoir ni à l'amour.

Du désir, voilà ce que c'était. Elle le désirait, et elle éprouvait un besoin presque désespéré d'apprendre les mystères d'une conversation impertinente, du badinage et de tout ce qu'elle imaginait dans le regard sombre et expressif qu'il posait sur elle.

— Miss Lily ?

Dieu merci, sa voix mit fin à ses rêveries éveillées. Qu'aurait-il dit s'il avait pu lire dans les pensées de la gouvernante à qui il avait enjoint de lui enseigner l'art de la conversation ?

Elle sentit sa respiration s'accélérer en pensant à ce qu'il aurait pu dire. Ou, plus exactement, faire.

Et à ce que, de son côté, elle aurait pu dire. Ou faire.

Les événements semblaient se précipiter. Et ne relevaient pas vraiment de la conduite d'une préceptrice protocolaire, précise ou méthodique.

Seulement d'une préceptrice effrontée.

Tout gentleman, qu'il s'agisse d'un duc ou d'un roturier bien élevé, doit garder à l'esprit que les femmes sont différentes des hommes. En premier lieu, elles n'ont pas les mêmes désirs ni les mêmes exigences. Elles n'ont pas non plus la capacité de se défendre de passions importunes. Elles représentent le sexe faible, et il est donc impératif qu'un gentleman surveille constamment le comportement des dames afin de s'assurer de sa convenance.

A moins que la dame elle-même ne manifeste expressément son désir, auquel cas le gentleman n'a d'autre choix que d'y accéder.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 11

— Certainement, Votre Altesse, j'étais... (en train de penser à toutes les choses indécentes que nous pourrions faire ensemble) dans la lune. La plupart des dames de qualité ne se permettront pas de laisser leurs pensées vagabonder de cette façon, pas en votre présence.

Son sourire — celui qui laissait penser qu'ils partageaient un délicieux secret — s'élargit.

— Vous pensez donc que ma présence en impose ?

Voilà qu'il cherchait les compliments. Comme s'il n'en recevait pas déjà suffisamment.

— Vous êtes duc, répliqua-t-elle avec un certain dédain. Ce serait la même chose si vous étiez chauve et couvert de verrues. N'importe quelle jeune dame serait intimidée en votre présence.

— Mais pas vous.

Il lui tenait toujours la main. Elle aurait dû la retirer et s'essuyer les paumes sur ses jupes, mais elle n'en fit rien. Elle se délectait de sa chaleur, de la sensation de sa peau nue — bien entendu, il ne portait pas de gants, et elle non plus —, de ses traits fins et ciselés, de son nez autoritaire, de ses sourcils expressifs.

Et de sa voix grave qui vibrait jusque dans son propre corps.

— Je suppose que je serais intimidée, Votre Altesse, si j'y réfléchissais. Après tout, ajouta-t-elle en trouvant enfin la force de retirer sa main, vous avez le pouvoir de me renvoyer si je ne vous donne pas entière satisfaction.

Ou si vous apprenez quelles pensées indécentes j'entretiens à votre égard.

— Vous avez beaucoup de pouvoir sur ceux que l'on considère comme vos inférieurs, poursuivit-elle, et, à l'exception de la famille royale, tout le monde vous est inférieur.

A ces mots, il fit la grimace.

— Je n'abuserai jamais de mon pouvoir de cette façon. Vous avez ma parole.

Lily se radoucit.

— Je sais, dit-elle à mi-voix.

Elle était sincère.

Un silence s'installa tandis qu'ils restaient là, debout, tout près, sans se toucher.

— Vous vouliez me montrer comment reconnaître qu'une dame s'intéresse à moi, je crois ? En dehors du hasard qui a fait de moi un duc ?

Il parlait d'un ton léger, comme s'il avait lui aussi senti cette étrange tension entre eux et souhaitait s'en affranchir.

Encore heureux que l'un d'entre eux, au moins, se montre raisonnable. Et elle n'aurait jamais imaginé que ce serait lui — le Redoutable Duc semblait s'être transformé en Duc Timoré.

Ce qui faisait d'elle une Préceptrice Indécente, et elle ne pouvait pas se conduire de cette façon, pas si elle voulait éviter le scandale.

— Faisons semblant de converser, Votre Altesse, commença-t-elle.

— Inutile de faire semblant. Nous sommes en train de converser.

— Certes, rétorqua-t-elle en levant les yeux au ciel, mais faisons comme si, lors d'une réception, nous étions attirés l'un par l'autre.

Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait levé les sourcils, comme pour confirmer qu'ils étaient effectivement attirés l'un par l'autre. Elle se hâta d'achever avant qu'il ne puisse ajouter quelque chose qui lui ferait de nouveau monter le rouge aux joues.

— Je suis une jeune dame très respectable (c'était complètement faux) et nous nous sommes découvert des intérêts communs. Au fait, quels sont vos intérêts dans la vie ?

— Je n'y ai guère pensé, je l'avoue, répondit-il avec un haussement d'épaules. J'imagine que je pourrais dire le brandy, et les cartes, et... Eh bien, disons le brandy et les cartes.

— Une jeune dame n'est guère susceptible d'apprécier le brandy et les cartes.

— Voilà pourquoi je n'ai jamais envisagé de me marier jusqu'à présent, répliqua-t-il en se dirigeant vers l'un des chariots à liqueurs. Ni de converser poliment avec une dame de qualité. Jusqu'à présent...

Il s'interrompit et lui jeta un regard par-dessus son épaule, un sourire malicieux aux lèvres.

— Cela ne me semblait pas valoir la peine.

Otant le bouchon d'une bouteille, il remplit généreusement son verre. Puis, arborant de nouveau son sourire espiègle, il versa une dose plus modeste dans un autre verre, et le lui tendit.

— Ce n'est pas du tout convenable, Votre Altesse, bredouilla Lily en sentant les vapeurs du brandy lui chatouiller les narines.

Il émit un petit rire et... Oui, elle aurait juré qu'il lui adressait un clin d'œil.

— A la réflexion, il me semble que le mieux est encore de passer en revue tous mes comportements inappropriés en les pratiquant avec vous de telle sorte que, lorsque je rencontrerai une femme que je pourrai envisager d'épouser, ma conduite soit irréprochable.

Levant son verre vers elle, il ajouta :

— Puisse-nous ne jamais manquer d'alcool et d'esprit !

Il but, et Lily l'imita. La liqueur lui brûla la gorge, et elle se mit à tousser. Et à essayer de ne pas penser à ce qu'il venait de dire. Le brandy lui réchauffait le corps.

— Une fois le premier choc passé, c'est plutôt bon, déclara-t-elle.

— On peut dire cela de bien des choses, murmura-t-il alors d'une voix grave qui ne rafraîchit en rien sa peau brûlante.

Sentant ses joues se colorer, elle posa son verre et esquissa une révérence.

— Il faut que j'aie vu si Rose va bien, Votre Altesse, dit-elle sans oser le regarder en face.

Elle ne voulait pas voir son expression, se laisser tenter par son cou dénudé, par ses joues ombrées de barbe.

Elle s'enfuit de la pièce, consciente de son regard sur elle. Qu'il soit timoré ou redoutable, elle savait qu'il mettait en danger la paix de son esprit.

* * *

— Pour le petit déjeuner, je veux de la tarte, déclara Rose en plissant dédaigneusement le nez tandis que Lily posait un toast sur son assiette.

— Non, Rose, tu ne peux pas avoir de tarte pour le petit déjeuner.

Sur ce point, au moins, elle restait ferme. Les incartades ducales n'avaient pas de conséquences sur la composition du petit déjeuner de son élève.

— Alors je ne mangerai rien, rétorqua Rose en croisant les bras.

Lily entendit le valet — celui qui se tenait dans le coin de la pièce — étouffer un rire. Dieu merci, il n'était pas aussi hautain que l'autre. Pour toute réponse, elle haussa les épaules ; depuis qu'elle était entrée au service du duc, elle avait appris au moins une chose.

— Les jeunes dames ne mangent pas de tarte au petit déjeuner. Ce n'est pas vrai, John ? demanda-t-elle en se tournant vers le valet.

Celui-ci sembla étonné qu'elle s'adresse à lui. Le duc se comportait sans doute comme s'il était toujours seul dans la pièce.

— En général, non, mademoiselle, répondit-il. Et les jeunes dames ont besoin d'énergie pour... pour faire ce qu'elles ont à faire.

Manifestement, il ignorait en quoi pouvait consister la journée d'une jeune dame.

— Exactement, renchérit Lily. Veux-tu du beurre ou de la confiture ?

— Les deux, répliqua Rose d'une voix maussade.

Cela, elle pouvait le tolérer.

Rose et elle finissaient de manger lorsque le duc entra, une lettre à la main. Aussitôt, l'attention de Lily se focalisa sur lui, et elle sentit ces fourmillements désormais familiers prendre possession de son corps pour venir se loger au creux de son ventre. Ce jour-là, il était vêtu de façon tout à fait correcte, et elle eut un instant de tristesse en constatant qu'elle ne pouvait voir ni son cou ni la naissance de son torse.

Il s'avança vers Rose et l'embrassa sur la joue avant de prendre place à table. John remplit sa tasse de café, et il en but une bonne gorgée avant de s'adresser à sa fille :

— J'ai reçu une lettre de mon ami Smithfield. Lui et ses sœurs dîneront avec nous ce soir. Miss Lily viendra te chercher après le repas.

Rose lui décocha son sourire le plus éclatant avant de finir sa dernière bouchée de toast.

— Le mari de l'une des sœurs a d'autres engagements, cependant, et Smithfield propose, si cela ne nous ennuie pas, de venir avec une autre jeune dame qui habite également avec sa sœur. Cela ne nous ennuie pas, n'est-ce pas ?

Rose secoua la tête, et Lily sentit les fourmillements se transformer en un sentiment d'appréhension. Une jeune dame, disponible pour dîner à la table d'un duc. Comme par hasard. Cela signifiait qu'elle allait définitivement devoir réprimer les... sentiments qu'il éveillait chez elle. Il fallait qu'il épouse une jeune femme respectable, et elle n'était pas cette femme-là.

— Miss Lily ? lança le duc.

— Je n'ai pas à dire si cela me contrarie ou pas, Votre Altesse, je ne suis que la préceptrice, après tout, dit Lily avec réserve.

Bien fait.

Sourcils froncés, il la dévisagea un instant, sans pour autant faire de commentaire sur sa réponse servile.

— Dans ce cas, je vais répondre à Smithfield que nous sommes d'accord.

Lily n'ajouta rien et s'abstint de le regarder. Cependant, elle sentait son regard sur elle, ses yeux sombres qui se demandaient ce qu'elle pensait ou ressentait. Avait-il lui aussi passé une nuit blanche à songer au genre de personnes qu'il pourrait courtiser ? A passer en revue les qualités qu'il exigerait de la femme à laquelle il proposerait de partager son nom, son rang, son enfant — mais pas

son cœur ?

Ou bien avait-il pensé à leur proximité de la veille, à la sensation de sa main dans la sienne, à leur conversation, à la fois polie et troublante ? Avait-il hâte de pratiquer de nouveau cet art avec elle, ou était-il trop désabusé pour n'avoir pensé à rien de tout cela ?

Et comment faisaient les gens pour trouver la force d'agir tout en se posant tant de questions ?

Quand un duc — digne de ce nom, s'entend — reçoit, il doit s'assurer que tout son personnel ait une attitude irréprochable. Toute manifestation de gaieté spontanée est prohibée, que ce soit en haut, dans la salle à manger, ou en bas, parmi les serviteurs, car cette gaieté pourrait être considérée comme une marque d'indécence. Il devra proposer à ses convives des plats sophistiqués, c'est-à-dire riches en sauce et difficiles à manger sans en répandre partout sur ses vêtements. En outre, les sujets de conversation seront limités au temps, aux réceptions données prochainement et à la personne du duc lui-même.
Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 12

— Merci pour cette invitation, Votre Altesse.

Smithfield passa devant Thompson qui tenait ouverte la porte du salon pour lui et le reste des invités. Marcus songea qu'il n'avait jamais vu son majordome afficher une expression aussi proche de l'approbation. En effet, celui-ci avait presque souri quand il lui avait annoncé que des gens respectables venaient dîner et qu'il lui avait demandé de procéder aux préparatifs de la réception.

Son majordome lui avait également indiqué ce qu'il fallait servir pour le repas, car Marcus n'avait pas pris la peine d'engager une nouvelle intendante depuis que la dernière avait démissionné pour trouver une place où, affirmait-elle, « elle serait mieux considérée ».

Marcus ne pensait pas qu'il soit possible de la considérer davantage — à moins d'apprécier les femmes désagréables — mais il ne lui en avait rien dit, se bornant à lui payer ses gages et à la reconduire à la porte.

Il fit un signe de tête à Smithfield, puis reporta son attention sur le reste de ses invités. Les deux sœurs ressemblaient à Smithfield par la taille et le teint, et la troisième jeune femme — celle qui remplaçait le mari absent — était, remarqua-t-il, blonde et menue, dotée d'une silhouette tout en courbes et d'une charmante fossette qu'elle ne dédaignait pas de mettre en valeur aussi souvent que possible.

— Votre Altesse, puis-je vous présenter ma sœur et mon beau-frère, M. et Mme Porter, ma sœur Mme Haughton, ainsi que notre amie, Miss Lavinia Blake ?

Les présentations furent ainsi faites, et des exclamations fusèrent sur la beauté de sa demeure, y compris l'entrée à laquelle il n'avait jamais prêté grande attention.

Miss Lily était en tout cas un excellent professeur en termes de conversation mondaine. Ils partagèrent un verre avant le dîner tout en parlant du temps, de la dernière apparition de la reine, et d'autres sujets qui ne l'intéressaient pas le moins du monde.

Pour finir, il les conduisit dans la salle à manger où, inévitablement, ils passèrent dix minutes à discourir sur le faste de la pièce.

S'il voulait devenir un homme respectable, devait-il se mettre à avoir un avis tranché sur la décoration d'intérieur ? S'il n'y avait eu Rose, il aurait eu envie de commettre quelque impertinence, ne serait-ce que pour animer un peu la soirée.

* * *

L'une des choses que n'avait pas décidées Thompson — et dont il ne pouvait décider, à vrai

dire — était le plan de table. Marcus s'amusa des machinations complexes qui avaient abouti à placer Miss Blake à sa gauche et Mme Haughton à sa droite. Smithfield était à la droite de Miss Haughton, suivi de Lily. Il n'était pas tout à fait convenable d'inviter la préceptrice à sa table, il en était conscient, mais, sans très bien savoir pourquoi, il tenait à ce qu'elle soit présente. M. et Mme Porter étaient de l'autre côté, à gauche de Miss Blake.

Bien qu'il ne connaisse personne à part Lily et Smithfield, il se sentait très à l'aise. Il n'avait jamais connu ce genre de dîners intimes : ses parents y avaient toujours convié Joseph, car il était l'aîné. En outre, comme l'affirmait son père, Marcus était beaucoup trop « diabolique » pour qu'on le laisse se mêler aux invités. Généralement, on l'envoyait manger seul ou en compagnie de son précepteur, jusqu'à ce qu'il soit envoyé en pension.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait repensé à cette époque de sa vie, qu'il avait d'ailleurs délibérément chassée de son esprit. Aujourd'hui, pourtant, il laissait ces souvenirs affluer, espérant pouvoir trouver une famille à Rose, afin qu'elle n'ait pas à endurer ces moments de solitude. Il y tenait : aucun enfant, à son avis, ne devait subir le même sort que lui.

Depuis quand était-il devenu aussi sentimental, au fait ?

Il secoua la tête et avala une grande gorgée de vin.

Il était conscient qu'une partie de son esprit était préoccupée par Miss Lily — où était-elle, avec qui parlait-elle, quelle était l'expression de son visage ? Si cela n'avait tenu qu'à lui — ce qui était le cas, à vrai dire, mais, en dépit de ce qu'elle pouvait penser, il n'était pas impoli à ce point —, il aurait annulé ce dîner et passé toute la soirée seul avec elle, comme la veille. Pour voir s'il pouvait de nouveau lui faire monter aux joues ce rose qui lui seyait si bien, et savourer ses reparties piquantes.

Mais cela ne contribuerait guère à convaincre la haute société qu'il souhaitait sincèrement rejoindre ses rangs.

Pour être honnête, il n'en avait nulle envie. Mais par égard pour Rose, et pour se donner une chance d'envisager son propre bonheur, il allait essayer. Bon sang, non : il allait réussir.

Autant dire qu'il valait mieux qu'il garde ses « Bon sang » pour lui.

— Etes-vous de cet avis, Votre Altesse ?

Miss Blake s'adressait à lui de cette voix légère et cristalline qui lui évoquait une clochette, ou bien le son que ferait un nuage floconneux s'il pouvait parler.

Il n'aimait ni les clochettes ni les nuages.

— A quel sujet ?

Il sentit davantage qu'il ne vit Miss Lily froncer les sourcils. Elle désapprouvait le ton de sa voix. Il se sentit coupable, car elle avait raison.

— A quel sujet, Miss Blake ? répéta-t-il en s'efforçant cette fois de ne point paraître trop abrupt.

— Je me demandais si le temps était plus clément depuis le mariage de la reine, ou si ce n'était que mon imagination.

C'était la question la plus stupide — mais aussi la plus convenable, s'il en croyait les leçons de conversation que lui avait données Miss Lily — qu'il ait jamais entendue.

— Il m'est difficile de me prononcer à ce sujet, Miss Blake.

Elle lui adressa un sourire éclatant, comme s'il avait répondu à la question au lieu de l'éluder. Était-ce vraiment ainsi que conversaient les dames ? Il préférait de loin le franc-parler de Miss Lily. S'il se mariait avec une jeune femme de qualité, devrait-il supporter ce genre de propos tous les jours ?

Peut-être valait-il mieux qu'il renonce aux convenances, après tout. Sauf qu'à présent il devait s'occuper de Rose, et faire un peu honneur à son titre.

Il allait avoir besoin d'une femme, d'une *épouse*, pour apprendre à sa fille à évoquer le temps qu'il fait, l'art de la conversation, et toutes ces choses qui n'avaient pas fait partie de son éducation. Pas tout de suite, mais un jour.

Sur cette pensée, il se lança dans un nouvel assaut verbal :

— Dites-moi, Miss Blake, à quels événements mondains avez-vous participé depuis que vous êtes en ville ?

Selon Miss Lily, c'était un sujet qu'il pouvait aborder sans crainte.

Selon lui, c'était d'un ennui absolu.

— J'ai assisté à tellement de réceptions, minauda Miss Blake, et elles étaient toutes formidables. J'adore danser, même si j'aime également beaucoup parler. Je n'arrive pas à décider ce que je préfère.

Marcus approuva de la tête, comme si elle avait exprimé une quelconque opinion. Il vit Smithfield se pencher vers Lily pour lui dire quelque chose et, quand elle lui répondit d'un sourire, il eut envie de serrer les poings.

Mais il dut résister à cette impulsion, car il tenait une cuillère à soupe dans une main et un verre de vin dans l'autre. En outre, il aurait été grossier de défier son nouveau meilleur ami pour un combat si singulier, à cause d'un sourire.

— Votre Altesse, intervint M. Porter, le distrayant fort à propos de la soupe et des sourires, puis-je vous demander votre opinion au sujet de la loi sur les ramoneurs ?

Marcus allait répondre quand il vit Lily secouer discrètement la tête. Il ne devait pas parler de politique avec ses invités, sauf...

— Je pense qu'il est abominable d'obliger des enfants à travailler dans de telles conditions. Dans quelques conditions que ce soit, d'ailleurs.

Il vit les épaules de Lily s'affaisser. Mais, s'il ne pouvait donner son avis sur de tels sujets, alors il préférait ne pas être poli du tout. Et, comme elle semblait prendre plaisir à le lui rappeler, il était duc, aussi agaçant que cela soit ; dans la mesure où l'on considérait qu'un duc était toujours d'une correction irréprochable, il avait davantage de latitude que quiconque pour exprimer sa pensée.

C'était un oxymore dont il aurait aimé lui parler pour qu'ils en partagent toute l'ironie.

Ces considérations mises à part, le travail des enfants était de fait une pratique abominable, et voilà au moins un sujet dont il avait hâte de discuter avec ses pairs de la Chambre des lords au lieu de somnoler pendant les débats, comme il l'avait fait jusqu'alors.

Malheureusement, il ne pouvait discuter ni d'oxymores ni de pratiques abominables avec elle, parce que Smithfield l'avait de nouveau accaparée. Entre-temps, M. Porter était en train de lui répondre, et il devait lui accorder son attention au lieu de remarquer que les yeux noisette de Lily avaient des nuances dorées ou que la robe qu'il lui avait achetée accentuait ses rondeurs et qu'elle était suffisamment décolletée pour qu'il distingue le renflement de ses seins — ce qui signifiait que Smithfield le voyait lui aussi, et de beaucoup plus près que lui.

Bon sang. Il serrait de nouveau les poings. En jurant dans sa barbe.

— Votre Altesse, lança Mme Haughton avant qu'il ne puisse frapper quelqu'un, j'ai cru comprendre que votre nouvelle protégée est arrivée dans votre demeure ?

Marcus acquiesça.

— Oui, sa mère — ma cousine — est décédée, et elle m'en a laissé la charge.

Du coin de l'œil, il vit Lily hocher la tête d'un air approbateur.

— Et vous lui avez déjà trouvé une préceptrice. Magnifique.

Oui, elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui.

Que pouvait-il répondre d'autre à ce genre de commentaires ? Il faudrait qu'il le demande à Lily quand ils seraient seuls.

— Je suppose que vous l'enverrez en pension quand elle sera plus grande ?

Était-ce ce que faisaient les gens ?

— Peut-être.

Cette réponse équivoque valait largement celles de Miss Blake.

— Et, bien entendu, elle vous sera utile quand vous aurez vous-même des enfants.

Utile ? Qu'entendait-elle par là ?

— Peut-être, dit-il de nouveau avant de goûter un morceau de la tarte à l'oignon.

Elle n'était pas à son goût. Comme cette conversation, d'ailleurs.

Mais, s'il voulait se fondre dans la haute société, il allait devoir subir ce genre de conversations régulièrement. Surtout s'il décidait de trouver une épouse capable de tolérer l'enfant naturel de son mari.

Tolérer. C'était un faible mot. Il espérait que la jeune femme qu'il choisirait ferait bien davantage vis-à-vis de Rose. Il savait ce que c'était que d'être élevé par des parents qui vous traitaient avec indifférence, et il ne voulait pas qu'elle endure la même chose.

— Je ne peux que vous féliciter d'une telle décision, reprit Mme Haughton en finissant sa tarte à l'oignon. La plupart des hommes n'auraient pas daigné prendre la responsabilité d'une jeune enfant.

— Rose, dit Marcus entre ses dents. Elle s'appelle Rose.

Il vit Lily esquisser un sourire qu'elle masqua derrière son verre de vin.

— Rose, bien sûr. Quel prénom délicieux ! s'extasia Mme Haughton.

Sur ces entrefaites, les valets s'approchèrent pour emporter la tarte à l'oignon, laissant Marcus avec un mauvais goût dans la bouche. A cause de la tarte, mais aussi de la conversation.

Des heures plus tard — du moins, c'est ce qu'il lui sembla —, il avait l'estomac plein d'une nourriture qu'il n'avait pas appréciée et d'un vin qu'il avait bu en abondance. Il n'avait qu'une envie : que tout le monde parte pour qu'il soit enfin seul. Pas tout à fait, à vrai dire : il voulait que Lily reste avec lui, même s'il refusait de le reconnaître — ou alors, pas plus d'une minute.

Elle avait passé tout le dîner à discuter avec Smithfield, répondant à l'ensemble de la tablée quand on lui adressait directement la parole, ce qui était rare — il était inhabituel qu'une préceptrice assiste à ce genre de dîners et, quand c'était le cas, elle était censée se taire.

La prochaine fois qu'il recevrait, il fournirait un bâillon à tous ses convives pour que personne ne puisse parler. De cette façon, au moins, il n'aurait pas à supporter les pires banalités qu'il ait jamais entendues.

Ce serait très convenable.

Comment cette soirée se serait-elle passée si seules Rose et Lily avaient été présentes ? Elle aurait été beaucoup plus plaisante, il en était convaincu. En tout cas, il n'aurait pas été obligé d'avaler des horreurs comme de la terrine de lotte ou de la compote de pigeon.

— Miss Lily, voudriez-vous aller chercher Rose afin que je la présente à nos invités ?

— Certainement, Votre Altesse.

Lily se leva et sortit vivement de la pièce. Seulement quelques minutes plus tard, elle revenait en compagnie de Rose. La fillette avait les joues écarlates, visiblement surexcitée à l'idée de faire de nouvelles connaissances.

— Voici donc votre Miss Rose ! s'exclama Mme Haughton en tendant les bras.

Rose jeta un coup d'œil incertain à Lily, puis avança pour prendre les mains que lui offrait la femme.

— Tu es très jolie. Il y a vraiment un air de famille, déclara-t-elle en décochant un regard narquois à Marcus.

Celui-ci lui retourna un mince sourire.

— Miss Rose, je suis Miss Blake.

— Blake commence par un B ! lança Rose.

Le sourire de Marcus s'élargit.

— En effet ! Je crois que c'est ma lettre préférée... même si je n'en suis pas tout à fait certaine, répondit Miss Blake avec un grand sourire chaleureux.

Au moins, elle n'hésitait pas à se montrer amicale.

— Miss Rose, je suis M. Smithfield. Ta préceptrice m'a dit que tu étais très intelligente.

Tout en parlant, Smithfield regardait Lily, et Marcus envisagea alors, en plus des bâillons, de bander les yeux des prochains convives qu'il recevrait.

— Merci, monsieur Smithfield, dit Rose.

Le rythme de la conversation ralentit, puis il y eut un silence. Marcus prit alors conscience que c'était à lui de conduire la soirée. Il n'avait jamais été un bon hôte. En revanche — comme le savait Smithfield — il avait eu maintes occasions d'être un amphitryon détestable.

— Mesdames, si vous voulez bien nous excuser ?

Il sonna Thompson, qui déboula dans la pièce comme s'il se tenait juste derrière la porte.

— Thompson, veuillez accompagner ces dames au salon.

Les intéressées se levèrent dans des bruissements de soie et suivirent Thompson hors de la salle à manger.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à partager un porto avec Smithfield et M. Porter, après quoi tout le monde partirait, et il en aurait fini avec cette mascarade.

Jusqu'à la prochaine fois, susurra alors une voix dans sa tête. Il va falloir que tu continues à te chercher une femme.

Au moins, Smithfield était là, et il ne monopolisait plus l'attention de Lily.

— C'était fort agréable, déclara Smithfield en buvant son porto. Je sais que tu n'es pas très versé dans ce genre de réceptions, et je dois dire que je t'admire d'avoir organisé ce dîner.

Puis, s'assurant que M. Porter n'était pas à portée de voix, il ajouta d'un air embarrassé :

— Toutefois, l'identité de ta jeune protégée a fait l'objet de certaines conjectures. Je préférerais que tu le saches.

— Oui, c'est ce qu'il m'a semblé quand ta sœur s'est adressée à Rose.

Raison de plus pour trouver une femme respectable. S'il épousait quelqu'un de convenable, toutes ces rumeurs disparaîtraient.

Son comportement comme sa vie seraient exemplaires.

— Et comme tu es célibataire et duc, et que tu roules sur l'or..., commença Smithfield en lui décochant un regard entendu.

— Merci de me le rappeler, répliqua Marcus en vidant son verre.

Pour la deuxième fois de la soirée, il se sentait coupable — alors qu'il ne se souvenait pas avoir éprouvé ce sentiment depuis une éternité — d'avoir voué Smithfield aux gémonies uniquement parce que le hasard l'avait placé près de Miss Lily.

— Seras-tu présent au bal que donne le comte de Daymond, vendredi ? Il s'agit de ce parent

éloigné dont je t'ai parlé, nous avons tous reçu une invitation. Y compris Miss Blake.

Qui répondrait sans doute par « oui », songea Marcus, s'il lui demandait si elle préférait du sherry ou de la limonade.

— J'en ai certainement reçu une moi aussi, mais je ne suis pas sûr de vouloir y assister.

A ces mots, Smithfield se rapprocha de lui pour murmurer :

— Si tu viens et que tu te montres en société, cela contribuera grandement à faire taire les rumeurs au sujet de Miss Rose. Apparemment, depuis que tu as hérité de ton titre, tu vis beaucoup trop reclus, ce qui n'est pas du goût des gens qui affectionnent les ragots.

Et dire qu'avant qu'il ne devienne duc, songea Marcus, ces gens se fichaient de lui.

Smithfield parlait sans animosité, mais son message était clair : si Marcus souhaitait que la haute société le traite avec les égards dus à son rang et ferme les yeux sur l'identité des personnes vivant sous son toit, il allait devoir se présenter au bal sous son meilleur jour — celui d'un duc respectable susceptible d'épouser une dame respectable, et non d'un irresponsable qui passait moins de temps en honorable compagnie qu'avec ses chats.

Ou la préceptrice de sa fille.

Quand il cherche à obtenir la main d'une dame, un duc doit garder à l'esprit que, bien que les femmes aient acquis certaines libertés au cours des siècles, la volonté d'une demoiselle reste soumise au vœu de ses parents. De ce fait, il est impératif que le duc s'assure des bonnes dispositions de la dame en question avant de disposer de sa liberté en l'épousant.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 13

Lily était assise en compagnie des autres femmes dans le salon des dames — c'était ainsi que s'appelait en réalité l'affreux salon rose — et comptait les minutes qui la séparaient du moment où elle allait pouvoir prendre congé afin d'aller coucher Rose.

La fillette allait certainement protester, mais il était évident qu'elle était épuisée : elle peinait à mâcher ses biscuits, et ses paupières commençaient à se fermer toutes seules.

— Miss Lily, mes deux enfants sont à peine plus âgés que Miss Rose. Voudriez-vous venir nous rendre visite, l'un de ces jours prochains ? Je suis sûre que Sarah adorerait montrer ses poupées à Miss Rose.

Mme Porter semblait être une femme charmante, songea Lily. Quant à M. Smithfield, elle avait beaucoup apprécié sa compagnie.

— Oh ! oui, ce serait merveilleux ! renchérit Miss Blake avec des hochements de tête qui firent tressauter ses boucles blondes. Il n'y a rien que j'aime autant que voir des enfants jouer. Ou alors danser, aller au bal et manger de la glace. J'adore tout cela.

Merveilleux, pensa Lily en réprimant un sourire. Était-ce le genre de jeunes dames que le duc allait devoir épouser ? Parce que, dans ce cas, elle était très contente de ne pas être duc, quels que soient les avantages conférés à ce rang. Comment imaginer, en effet, de supporter ce genre de conversations futiles avec la personne que l'on avait choisie pour partager le reste de sa vie ?

— Je vous remercie pour cette invitation, madame Porter. Je demanderai au duc s'il souhaite vous rendre visite d'ici un jour ou deux.

— Splendide ! Et, si vous parvenez à le persuader de vous accompagner, je sais que Miss Blake sera enchantée de lui montrer la maison pendant que nous serons avec les enfants.

Charmante, Mme Porter ? Machiavélique, plutôt !

— J'en parlerai au duc, répondit posément Lily.

Elle n'était pas en position de dénigrer l'œuvre d'un stratège de cette envergure. En outre, Rose semblait enthousiaste à l'idée de faire la connaissance d'autres enfants.

Quelques minutes plus tard, les hommes les rejoignirent, et l'heure de prendre congé finit par arriver. Miss Blake n'arrivait pas à décider ce qui, de l'escalier ou de l'entrée, était le plus impressionnant, et Lily dut prendre sur elle pour ne pas faire ce choix à sa place.

C'était l'escalier, évidemment.

Ou alors l'entrée.

Seigneur, voilà qu'elle s'y mettait elle aussi ! Dieu merci, les invités étaient à présent sur le point de partir. La soirée l'avait épuisée : elle avait dû se retenir pendant des heures d'exprimer sa

pensée ou de regarder trop souvent le duc. Sans compter sa discussion avec M. Smithfield, qui lui avait parlé de son travail de préceptrice comme si elle était censée en connaître tous les secrets.

Enfin, la porte se referma sur eux.

— Au lit, Rose, déclara-t-elle.

Comme prévu, la fillette protesta, jusqu'à ce que le duc lui dise qu'elle devait prendre des forces pour pouvoir l'accompagner le lendemain en promenade dans le parc.

Lily lui adressa un regard reconnaissant, et il lui sourit. Aussitôt, sa fatigue disparut, laissant place à... Oui, au désir.

— Miss Lily, rejoignez-moi dans mon bureau quand vous aurez couché Miss Rose.

Encore ? A ce rythme, elle allait finir par creuser un chemin profond entre sa chambre et le bureau !

— Certainement, Votre Altesse.

Prenant Rose par la main, elle monta l'escalier jusqu'au premier étage.

— Demain le duc a promis qu'il m'emmènerait en promenade ! s'exclama Rose avec enthousiasme tandis que Lily l'aidait à enfiler sa chemise de nuit.

— Il a promis qu'il t'emmènerait demain en promenade, rectifia Lily.

— Je le sais, c'est ce que je viens de dire, rétorqua Rose en plissant le nez.

Lily caressa ses cheveux puis rabattit les draps pour que Rose puisse s'allonger dans son lit.

— Pourrons-nous aller voir la fille de cette dame ? demanda Rose d'une voix ensommeillée. Il y a longtemps que je n'ai pas joué avec quelqu'un. Pas depuis que maman est tombée malade.

Lily sentit sa gorge se serrer.

— Bien sûr que nous irons.

Elle songea à la malheureuse fillette, qui avait dû affronter la mort de sa mère à un si jeune âge. Elle-même avait dix-huit ans lors du décès de son père, mais elle en avait malgré tout éprouvé beaucoup de peine. Surtout en découvrant que sa fortune avait disparu bien avant lui.

— Je vais te raconter une histoire pour t'endormir, ajouta Lily en lissant les couvertures.

S'asseyant au bord du lit, elle lui conta l'histoire d'une jeune fille qui s'était perdue et qui avait été sauvée par un prince au long nez.

Rien à voir avec quelque chose qui aurait pu m'arriver, se répétait-elle sans cesse.

Enfin, Rose sombra dans le sommeil, et Lily redescendit. Son traître de cœur battait furieusement dans sa poitrine.

Cette fois, le duc n'était pas assis dans son bureau. En revanche, il se trouvait de nouveau en compagnie d'Orange, qu'il tenait au creux de son bras, alors qu'il était debout devant l'une des bibliothèques. L'animal paraissait aussi enchanté qu'un chat puisse l'être, et Lily le comprenait : le duc lissait son pelage de ses longues mains élégantes. Manifestement, il était encore en train de lui parler. Lily perçut quelques mots, comme « douce fourrure » et « caresser ». En s'apercevant de sa présence, il la regarda d'un air penaud.

Orange sembla comprendre qu'il était temps de s'éclipser, car il bondit des bras du duc et s'échappa de la pièce, sans doute pour aller tourmenter M. Zèbre — un autre de ses congénères baptisés par Rose.

Le duc adressa un signe de tête à Lily avant de désigner le fauteuil où elle s'était assise la dernière fois.

— Avez-vous envie de thé ? demanda-t-il en se dirigeant vers le chariot à liqueurs où il avait trouvé du brandy la veille.

Il avait retiré sa veste de soirée et sa cravate, et n'était plus vêtu que de son pantalon et de sa

chemise.

Du thé ? Intéressant. *J'ai envie de beaucoup de choses*, aurait-elle voulu dire. *Y compris de vous retirer vos vêtements*. A la place, elle se borna à répondre :

— Oui, merci, Votre Altesse.

Comme il la regardait d'un air interrogateur, elle ajouta :

— Avec du lait et du sucre, s'il vous plaît.

Il lui tendit la tasse, et leurs doigts se touchèrent. Lily sentit une étincelle lui parcourir le corps. Si elle réagissait de cette façon au simple contact de ses doigts... Seigneur, que ressentirait-elle si... ?

— Au charme qui frappe l'esprit et au mérite qui ravit les cœurs, lança-t-il en s'asseyant un peu plus loin et en levant sa tasse vers elle.

Ils trinquèrent.

— Rose s'est-elle amusée ? demanda-t-il. Elle semblait très énervée, en tout cas.

— Je crois qu'elle s'est beaucoup amusée, en effet, Votre Altesse. Mme Porter m'a demandé si je pouvais lui rendre visite avec Rose. Il semble qu'elle ait deux enfants à peu près du même âge, et elle pense qu'ils seraient enchantés de faire la connaissance de Rose.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il en claquant des doigts. Je n'avais même pas pensé à lui trouver des compagnons de jeu. Comme c'est malin de votre part !

— De la part de Mme Porter, à vrai dire, corrigea Lily en buvant une gorgée de thé. Elle a également précisé qu'elle apprécierait de vous voir... et que Miss Blake pourrait vous montrer la propriété pendant que les enfants jouent.

— Comment m'en suis-je sorti, ce soir ?

Il avait l'air presque anxieux. De nouveau, elle se demanda de quoi il avait pu manquer pendant son enfance. A l'entendre, elle semblait avoir été presque pire que la sienne. Elle avait souffert de l'irresponsabilité de son père, mais au moins sa mère l'avait aimée autant qu'elle l'avait pu. Lui, en revanche, ne semblait pas avoir été élevé dans l'amour.

— Vous vous en êtes très bien sorti, assura-t-elle. A l'exception de la discussion concernant la loi sur les ramoneurs. Mais je comprends que vous ayez voulu exprimer votre opinion.

Il se pencha en avant.

— Vraiment ? Et pourtant vous auriez préféré que je n'aborde pas ce sujet.

Cette accusation à peine voilée la fit bondir.

— Vous m'avez demandé mon aide pour savoir comment l'on se comporte en société, et je vous l'ai fournie ! Ce n'est pas parce que je partage votre avis sur un sujet controversé qu'il est convenable d'en parler en société.

— Et quand nous ne sommes pas en société ? demanda-t-il en englobant la pièce d'un geste. Que faut-il dire, alors ?

Cette fois, il n'y avait aucune accusation dans sa voix. Il semblait... intéressé. Comme s'il souhaitait sincèrement entendre son opinion.

— Que c'est déplorable.

Elle pensa aux enfants qui accompagnaient parfois leur mère à l'agence. Si petits, si terrifiés. A juste titre.

— C'est déplorable en effet et, dans la mesure où je semble avoir récemment acquis une conscience, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela change. A quoi bon être duc si l'on ne peut pas faire bouger les choses ?

— Dans votre position, la plupart des gens préféreraient qu'elles restent telles qu'elles sont,

répliqua Lily.

Il leva un sourcil. Le gauche, celui de l'arrogance, de l'assurance, de la certitude qu'il avait raison.

— Je ne suis pas la plupart des gens, souligna-t-il en la regardant droit dans les yeux, comme pour la mettre au défi de le contredire.

Elle fut étonnée de penser qu'elle pourrait le faire. Et encore plus de songer qu'il aimerait qu'elle le fasse.

— C'est vrai, répondit-elle d'un ton empreint d'ironie.

Il lui sourit et avala une gorgée de thé.

— A propos de gens, poursuivit-il en reposant sa tasse sur la table placée à côté de son fauteuil, Miss Blake... Est-elle représentative des jeunes femmes que je suis susceptible de rencontrer en société ?

L'idée ne semblait pas l'enchanter, ce qui, à l'inverse, eut pour effet de réjouir Lily.

— Je ne pourrais le dire. Je n'ai pas non plus fréquenté beaucoup de dames de la haute société.

Pas depuis la mort de son père, et encore : elle connaissait seulement les familles voisines de sa propriété. Rien à voir avec l'entourage d'un duc.

— Cette femme était incapable d'exprimer une opinion et, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, elle se croyait obligée de ponctuer ses phrases de gloussements. Heureusement que vous n'êtes pas comme elle, Miss Lily.

Pas ici, en tout cas, pensa-t-elle en se rappelant le jour où l'un des exploits d'Annabelle l'avait tellement fait rire qu'elle en était tombée de sa chaise. Mais c'était une facette d'elle qu'il ignorait. Ici, elle s'efforçait d'être protocolaire, précise et méthodique — et pas du tout irrésistiblement attirée par son employeur. Ou alors, juste un peu.

— Je crois que je vous laisserai aller seules chez Mme Porter, Rose et vous, ajouta le duc avec un froncement de sourcils. Je ne voudrais pas obliger Miss Blake à prendre position sur quoi que ce soit.

— Votre ami M. Smithfield avait de nombreuses opinions, lui. Je l'ai trouvé absolument charmant, dit Lily en posant sa tasse sur la table. Est-il l'un de vos amis proches ?

Le duc se leva et se détourna en direction de la fenêtre, offrant au regard de Lily son dos et tout ce qui se trouvait au-dessous. Auparavant, elle n'avait jamais vraiment pensé au postérieur d'un homme mais, ce soir, comment pouvait-elle s'en empêcher alors qu'elle en avait un juste sous les yeux ?

En outre, c'était un très beau postérieur, elle devait l'admettre. En parlant de gloussements... elle dut en retenir un en songeant à la tête que ferait le duc si elle venait à lui dire : « Votre postérieur est tout à fait charmant, Votre Altesse. »

Mais cela serait inconvenant au possible, même pour une femme aussi peu respectable qu'elle l'était.

— M. Smithfield est mon meilleur ami, répondit le duc. Je suis ravi que vous appréciiez sa compagnie.

Pourtant, le ton de sa voix démentait ses propos.

— Il m'a beaucoup parlé de l'entreprise de transports de sa famille, poursuivit Lily. Il tenait à savoir si je me plaisais ici, et où j'avais travaillé auparavant.

Le duc se retourna vers elle, et Lily regretta de ne plus pouvoir contempler ses fesses. Cette brève déception fut largement compensée par la vision de son beau visage.

— Et alors, vous plaisez-vous ici ?

Plus que je ne le devrais.

— Bien sûr, dit-elle en se levant à son tour. J'aime passer du temps avec Miss Rose et...

— Et moi ? demanda-t-il en avançant de quelques pas vers elle.

C'était un territoire risqué. Dangereux.

Mais ne s'était-elle pas convaincue, seulement quelques jours plus tôt, qu'il fallait prendre des risques ? Alors, elle franchit la distance qui les séparait, incertaine de ce qui allait arriver, mais convaincue qu'elle en avait envie.

* * *

Il s'était attendu à tout, mais pas à ce qu'elle capitule aussi facilement. Cependant, il ne s'en plaignait pas. A vrai dire, de nombreuses parties de son corps s'en réjouissaient.

Il accepta ce qu'elle lui offrait, s'inclinant pour prendre ses lèvres. Il voulait qu'elle ne pense plus à Smithfield, ni à personne d'autre que lui. Ce n'était peut-être pas en l'embrassant qu'il atteindrait cet objectif — il n'était pas certain de bien embrasser —, mais il était certain que, pour le moment, lui ne pensait plus qu'à elle.

Le fait qu'elle puisse envisager de le gifler pour sa témérité était une tout autre histoire.

Dieu merci, elle n'en fit rien. L'instant d'après, elle avait enfoui ses doigts dans ses cheveux pour plaquer son visage contre le sien. La menace d'une gifle était écartée — pour le moment, du moins.

Ses lèvres étaient aussi douces que les coussins de soie de sa chambre — des coussins où il aurait aimé l'allonger. Il se retint cependant de lui faire part de cette réflexion qui, juste après ce baiser, lui aurait valu un camouflet. A coup sûr, cette fois.

Sa bouche était si délicieuse qu'il aurait voulu que le temps se fige à jamais sur cet instant, sur cette sensation : il était là, seul, avec elle, bouche contre bouche, et les mains de Lily caressaient ses cheveux. Ses seins étaient plaqués contre son torse, et il se félicita d'avoir ôté sa veste : cela faisait une couche de vêtements de moins entre eux — non qu'il ait prévu qu'une chose pareille n'arrive. Mais, si cela devait se reproduire, il s'assurerait à l'avenir de retirer sa veste aussi souvent que possible.

Posant les mains sur ses bras tièdes, il les fit remonter peu à peu. Lentement et avec douceur, il passa la langue au bord de ses lèvres, et elle réagit en ouvrant la bouche pour qu'il puisse l'explorer.

Alors, il s'abandonna à cette expérience inédite, savourant la saveur de ses lèvres et le contact de son corps. Elle avait enlevé les mains de ses cheveux pour venir les poser sur ses épaules, les étreignant comme pour en apprendre la forme par cœur.

A présent, elle le goûtait à son tour, entremêlant sa langue à la sienne, mordillant ses lèvres. Son sexe s'était dressé contre le ventre de Lily, et il se demanda si elle le sentait, si elle se rendait compte de l'effet qu'elle lui faisait.

Pourtant, il n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage, car soudain elle s'écarta, son visage exprimant le plus grand effarement.

— Oh ! mon Dieu, je ne voulais pas... Oh ! Seigneur ! s'exclama-t-elle, les joues aussi roses que les murs de l'affreuse pièce du même nom et la bouche enflée par leur baiser.

Il lui tendit la main, mais elle n'eut aucune réaction. Elle était plantée là comme une statue — mais pas une froide statue de pierre. Maintenant, il savait combien elle était douce et chaude, et il pensait ne jamais pouvoir l'oublier.

— Voilà qui était inattendu, déclara-t-il.

— En effet.

Dans ses yeux grands yeux noisette dansaient des éclats dorés.

— Cela vous a-t-il plu ?

Il fallait qu'il lui pose cette question, parce que lui avait follement apprécié ce baiser, et il espérait qu'ils seraient d'accord sur ce point. Et qu'ils pourraient recommencer.

— Oui, dit-elle.

Elle semblait moins choquée, à présent, et il en fut soulagé.

— Il faut que j'y aille, maintenant, ajouta-t-elle avant de tourner les talons et de se diriger vers la porte.

Il la suivit du regard, l'empreinte de son corps encore gravée dans le sien, autant physiquement que mentalement. Elle était venue vers lui, avait réagi à son baiser — comme s'il représentait quelque chose pour elle. C'était une personne avec qui il pouvait converser et, l'instant d'après, qu'il pouvait embrasser. Il n'avait jamais connu aucune femme avec laquelle ces deux activités étaient possibles. L'une ou l'autre, certes, mais jamais les deux à la fois.

Quand elle le laissa seul, il avait du mal à savoir ce qui le faisait le plus souffrir — son sexe ou son cœur.

Un duc se doit avant tout de se satisfaire lui-même car, ce faisant, il satisfera tout son entourage. Un duc insatisfait est une créature redoutable.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 14

Lily rejoignit sa chambre en courant — cela devenait une habitude. Elle avait le cœur qui battait la chamade, la bouche sensible et enflée, et son corps exigeait de savoir pourquoi il avait dû interrompre ce qui était sans doute l'expérience la plus agréable de sa vie.

La réponse tenait en quelques mots : à cause des convenances. Son corps allait devoir s'en contenter.

Elle entra dans sa chambre et referma la porte derrière elle. Le bruit saccadé de sa respiration bousculait le silence.

Elle était incapable de savoir ce qui l'avait poussée à faire ces quelques pas vers lui. Elle n'aurait pas dû, elle le savait, mais elle n'arrivait pas à le regretter.

Cela avait été... tellement plus fort que ce qu'elle avait imaginé, plus fou encore que lorsqu'elle tentait de se projeter dans cette situation. Comme si quelqu'un avait essayé de lui décrire les sensations que l'on éprouvait en mangeant un morceau de pain rassis et qu'elle avait découvert, en mordant dedans, qu'il s'agissait du gâteau au chocolat le plus délicieux du monde, couvert d'un onctueux nappage et d'une saveur incomparable.

Quel goût pouvait avoir le reste ? se demandait-elle. Ce serait en tout cas bien meilleur qu'un gâteau au chocolat, elle le savait.

En termes de comparaisons, le gâteau au chocolat était son étalon.

Elle s'avança jusqu'au lit pour s'y asseoir. Elle avait l'impression que tout était différent, à présent, comme si le monde était éclairé par une pluie de feux d'artifice.

Elle venait de goûter à son premier baiser. Non, ce n'était pas tout à fait cela : elle avait passivement accepté qu'on l'embrasse et, une fois dans le feu de l'action, elle avait *pris* son premier baiser.

A un duc, rien que ça. Si elle s'était appliquée à y réfléchir — ce qui n'était pas vraiment le cas — elle aurait imaginé que son premier baiser lui serait donné par quelqu'un de son milieu, quelqu'un rencontré par l'intermédiaire de l'agence, ou par un voisin. Pas par un gentleman que seule la reine surpassait en noblesse, un homme qui avait le pouvoir de modifier la loi, de diriger les comtés et de ternir une réputation en levant un seul sourcil.

Imaginez, s'il se servait des deux, quels dégâts il pouvait faire !

Sans parler de sa virilité, de sa voix autoritaire, de son physique renversant et, oui, de son postérieur absolument charmant.

En outre, il l'avait embrassée après lui avoir demandé son opinion, et l'avait traitée... pas en égale, certes — elle ne pensait pas qu'en tant que duc il en soit capable —, mais comme quelqu'un

avec qui il avait envie de discuter. De partager un thé après les festivités de la soirée.

— Tu es une écervelée, Lily Russell, prononça-t-elle tout haut en déboutonnant sa robe, la superbe robe qu'il lui avait achetée.

Elle la suspendit avec soin puis, au lieu d'enfiler l'une des chemises de nuit envoyées par Mme Wilson avec le reste de sa nouvelle garde-robe, elle revêtit celle que le duc lui avait prêtée.

Il aurait été dommage de porter ses nouvelles chemises alors qu'elle n'avait pas fini de salir l'autre, pensa-t-elle, consciente qu'elle raisonnait avec le même pragmatisme qu'Annabelle.

Tout cela ne changeait rien du tout, s'admonesta-t-elle sévèrement. Pour quelqu'un comme lui, un baiser ne représentait sans doute guère davantage qu'une poignée de main ou un sourire poli. Cela ne voulait rien dire.

Pour lui.

Pour elle, bien entendu, cela signifiait beaucoup, mais uniquement parce que c'était la première fois. Peut-être devrait-elle essayer d'embrasser d'autres gens, juste pour s'habituer.

Elle gloussa — comme Miss Blake — à l'idée de la tête que ferait Thompson si elle l'embrassait par surprise.

Le duc n'apprécierait probablement pas qu'elle agisse ainsi avec son majordome. Elle en voulait pour preuve sa réaction lorsqu'elle avait parlé de M. Smithfield.

Quoi qu'il en soit, elle devait continuer de faire son travail correctement pour cet homme alors qu'elle connaissait maintenant le goût de sa bouche. Et la teneur de ses sentiments, tout à fait déplacés.

Elle s'était mise dans une position très délicate, elle le savait. Et à plus d'un titre.

* * *

Bien entendu, le lendemain matin, le duc entra dans la salle du petit déjeuner comme s'il ne s'était rien passé la veille. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Il ne pouvait pas arriver en s'exclamant : « Bonjour, Miss Lily, je vois que votre bouche n'est plus accrochée à la mienne ! »

Ce à quoi elle aurait pu répondre : « Vous avez vraiment un postérieur magnifique. »

Cela ferait de lui le Duc de l'Indécence et d'elle sa très Immorale Préceptrice.

Tout compte fait, mieux valait qu'il se conduise comme s'il n'était rien arrivé.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui, mesdemoiselles ? demanda-t-il en s'asseyant.

Rose répondit avant que Lily n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Fort heureusement, car la seule réponse qui lui serait venue était : « Repenser à ce baiser qui n'aurait pas dû arriver et aller enfouir mon nez dans votre chemise de nuit. »

— Aujourd'hui, on dessine. Miss Lily dit qu'elle fait très bien les lapins. Moi, je fais mieux les chevaux.

— Je devrais peut-être passer dans la salle de classe ? Pour voir tes chevaux ? proposa le duc.

Il considéra un instant l'assiette de saucisses que lui proposait John puis secoua la tête.

— Si vous voulez, Votre Altesse, répondit calmement Lily.

Qu'est-ce qu'il lui prenait de vouloir visiter la salle de classe, maintenant ? Certes, il en avait le droit : c'était sa maison, sa fille, son employée. Mais pourquoi maintenant ? Juste le lendemain de leur baiser ?

Si elle continuait d'y penser, sa tête allait éclater comme les saucisses devant elle.

— Vous allez dessiner, vous aussi ? demanda Rose au duc en se servant un autre toast.

— Uniquement si Miss Lily a suffisamment de crayons.

Rose s'accouda sur la table et posa son menton dans sa main. Aussitôt, Lily lui intima d'un signe de rectifier sa position.

— C'est quoi, l'animal que vous dessinez le mieux ? s'enquit la petite fille.

— Je crois qu'on ne m'a jamais posé la question, déclara-t-il avec le plus grand sérieux.

Il réfléchit puis, avec un sourire malicieux, finit par répondre :

— Le chat, je pense.

— Moi aussi, je peux dessiner un chat, rétorqua Rose en levant fièrement le menton.

— Dans ce cas, nous allons organiser un concours pour savoir qui dessine le plus beau chat, et Miss Lily fera l'arbitre.

Ils se tournèrent tous deux vers Lily, et elle sentit le rouge lui monter aux joues.

— J'en serai ravie.

* * *

— C'est très joli, Rose.

Cela ressemblait vaguement à un chat — ne serait-ce qu'à cause de la queue. Et il s'agissait manifestement d'un chat pirate, parce qu'il portait une sorte de bandeau sur l'œil.

— Et le mien, Miss Lily ? demanda le duc en lui tendant sa feuille, un sourire espiègle aux lèvres.

Elle fit le tour de la table pour venir lui prendre la feuille des mains.

Son dessin ressemblait encore moins à un chat que celui de Rose. Au moins, Rose avait tenté de donner à son animal un tracé un peu défini. Celui du duc représentait une forme indistincte dotée de moustaches.

— Intéressant.

Se carrant sur sa chaise, il croisa les bras sur son torse.

— J'ai l'impression, Miss Lily, que mes talents artistiques ne vous impressionnent guère.

Elle essaya de ne pas sourire, mais elle fut incapable de s'en empêcher. Il semblait très sérieux, mais la chaleur de son regard et le petit rictus qui retroussait ses lèvres lui indiquaient qu'il la taquinait. Elle avait rarement été taquinée.

Elle aimait cela. Pas autant que l'embrasser, certes, mais c'était moins risqué.

— Votre Altesse, je pense que votre chat a besoin d'une fourrure. Et d'une queue. Et de pattes.

Rose vint la rejoindre pour examiner le dessin en question. Quand elle le vit, elle exulta :

— Mon chat est beaucoup mieux, annonça-t-elle.

Lily et Marcus acquiescèrent de concert.

Marcus reprit son dessin et le reposa sur la table.

— C'était très amusant, même si je suis plutôt mauvais en dessin.

— Pas plutôt mauvais, corrigea Lily — seulement affreusement mauvais.

Leurs regards se croisèrent et ils éclatèrent de rire. Une brusque chaleur envahit le corps de Lily, une chaleur qui ne devait rien à la température de la pièce, et tout à Marcus.

— Je repensais à l'autre soir, commença-t-il.

Pas devant Rose, aurait-elle voulu crier. A la place, elle pinça les lèvres et le fusilla du regard.

Il s'esclaffa, comme s'il avait deviné ce qu'elle s'apprêtait à dire.

— Au sujet de mes intérêts dans la vie, reprit-il. Je me disais que je devrais davantage m'en préoccuper.

— Oh.

Voilà qui la remettait à sa place. Le duc n'avait aucunement l'intention de prononcer des paroles déplacées devant une enfant, elle s'était trompée.

— Peut-être devrais-je engager un professeur de dessin. Ou quelqu'un pour m'enseigner le piano — jouez-vous du piano, Miss Lily ?

A la pensée de se retrouver assise près de lui sur un tabouret de piano, Lily manqua défaillir. Ou s'embraser. Elle savait qu'une fois de plus elle avait rougi jusqu'aux oreilles — elle sentait la chaleur affluer sur ses joues.

— Maintenant, je vais dessiner un cheval, annonça Rose en prenant une autre feuille de papier sur la pile en face d'elle.

— C'est une excellente idée, ma chérie, répondit Lily.

Elle caressa les cheveux de la fillette avant de se retourner vers le duc.

— Oui, je joue du piano, Votre Altesse, mais il me semble que vous pourriez employer votre temps à des activités plus productives.

Il la dévisagea sans répondre, se contentant de lui adresser un regard entendu — son sourcil entama une lente ascension tandis que ses lèvres esquissaient un sourire ironique.

— J'entends par là, poursuivit-elle, le souffle un peu court, qu'une personne dans votre position a certainement des choses à vérifier et des décisions à prendre. N'évoquiez-vous pas une loi au Parlement, avec M. Porter ? Si vous tourniez votre attention vers ce genre de choses (au lieu de m'étourdir de baisers, se retint-elle d'ajouter), vous développeriez une activité à la fois digne de votre rang et susceptible de répandre le bien. Contrairement à vos œuvres d'art.

Elle prit son dessin et le lui agita sous le nez. Cette plaisanterie fit sourire le duc, mais c'est d'un air sérieux qu'il répondit :

— Vous avez peut-être raison, Miss Lily. Je n'ai pas passé autant de temps... je veux dire, je n'ai pas *du tout* passé de temps à me montrer digne de mon rang. Mais je devrais sans doute me pencher moi-même sur la question, si c'est bien ce que vous entendez ?

Il semblait tellement sincère et surpris qu'on lui demande de devenir quelqu'un de meilleur qu'elle sentit son cœur se serrer. Personne n'avait donc jamais rien attendu de lui, en dehors du fait qu'il se comporte en duc, qu'il présente bien et qu'il soit capable de verser du brandy sans en renverser une goutte ?

Son attitude envers Rose, sa soif d'apprendre — même s'il n'en était pas conscient — laissaient entrevoir chez lui une profondeur qui allait bien au-delà de son titre et de son physique incroyable.

Et Lily pressentait de façon très nette qu'elle risquait de trouver cette profondeur encore plus attirante que son apparence.

* * *

Elle ne faisait qu'énoncer ce qu'il avait lui-même pensé quelques jours plus tôt. Pourtant, venant de la bouche de Lily, cela lui semblait beaucoup plus réel. Désormais, il y avait quelqu'un devant lequel il se montrerait responsable, et avec qui discuter de ses agissements.

Était-ce ce qui lui avait manqué ? De la compagnie ? Non, ce n'était pas cela — il n'avait jamais manqué de compagnons, et Smithfield semblait en passe de devenir le meilleur d'entre eux.

En quoi Lily était-elle différente ?

Oh. Oui, c'est vrai. C'était une femme. Smithfield ne serait jamais aussi séduisant qu'elle, et n'oserait sans doute jamais s'adresser à lui comme Lily le faisait, avec ses provocations pleines d'esprit et ses opinions bien arrêtées.

Mais tout cela disparaîtrait lorsque Rose aurait grandi et qu'on l'enverrait à l'école. Alors, Lily partirait, elle aussi. Que lui resterait-il, alors ? Il serait plus âgé, certes, mais s'il n'essayait pas de faire quelque chose de sa vie — en dehors du fait d'être duc — il mourrait seul et malheureux.

Même s'il parvenait à trouver une épouse acceptable. Cette pensée, étrangement, lui arracha un sourire amer, car il n'avait aucune envie d'impliquer dans sa vie une personne qui dépendrait de lui — en dehors de Rose, évidemment. Il avait déjà le plus grand mal à s'occuper de lui-même...

— Tout va bien, Votre Altesse ? demanda Lily d'une voix douce.

Elle devait avoir perçu l'amertume sur son visage.

— Parfaitement, oui, merci, Miss Lily.

Il reprit son dessin et ajouta quelques poils épars sur son chat.

— Je pense que votre idée d'engagement est très intéressante, poursuivit-il d'un ton faussement léger. Je n'y avais pas vraiment pensé jusqu'alors (pas beaucoup), et défendre des projets de loi au Parlement serait certainement plus utile que de dessiner des chats.

Elle étouffa un petit rire, et il sentit ses épaules se tendre. Ainsi que d'autres parties de son corps, mais il se trouvait dans la salle de classe, et même un duc aussi inconséquent que lui savait qu'en présence d'une enfant il devait faire preuve de correction.

Il aurait juré que les yeux de Lily pétillaient.

— Oui, dit-elle. Je crois que, s'il existait une liste d'activités convenables pour un duc, dessiner des chats — ou essayer — figurerait juste après apprendre à cuisiner un flan ou à tricoter.

— Pour le tricot, je suis d'accord, Miss Lily, mais le flan, c'est autre chose. Confectionner un flan, ce n'est pas du gâteau !

Le sourire de Lily s'élargit tandis qu'elle lui assenait le coup de grâce.

— Nous ne parlions pas de gâteau, Votre Altesse. Il figure bien plus haut sur la liste.

Il éclata de rire.

— Très drôle. Et maintenant vous m'avez donné faim. As-tu faim, Rose ?

La fillette leva le nez de son dessin. Apparemment, son chat s'était transformé en une sorte de boule furieuse, car elle l'avait agrandi et lui avait ajouté des yeux immenses et féroces.

— Très faim. Il y a de la tarte ?

— Allons voir si la cuisinière a fait du flan ou du gâteau, répondit-il.

Se levant, il tendit la main à Rose, qui l'accepta. Sa vie devait vraiment avoir été vide jusque-là, car il songea que c'était le moment le plus tendre qu'il ait jamais vécu.

— Miss Lily, voudriez-vous vous joindre à nous ?

— Non, merci. Il faut que je range la salle.

Avec un signe de tête, il entraîna Rose vers la cuisine, conscient que, s'il y avait quelque chose qu'il avait envie de goûter plus que tout au monde, c'était la femme qui se trouvait dans la pièce qu'il venait de quitter.

Un duc ne doit jamais oublier qui il est. Il ne doit pas être surpris à trop s'amuser, à exprimer son opinion, ou à porter des vêtements inadaptés.

Un duc peut faire ce qu'il veut.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 15

— Quelle est ta couleur favorite ? demanda Marcus.

Jamais, songeait-il, il n'avait pris autant de plaisir à se promener dans sa vie. Il était en compagnie de Rose, qui avait décrété qu'elle souhaitait aller marcher seule avec le duc.

Non parce qu'elle n'aimait pas sa gouvernante, avait-elle précisé, mais parce qu'elle voulait le duc pour elle seule.

Jamais quelqu'un ne l'avait voulu pour lui seul, et ce sentiment était merveilleux. Il tenait Rose par la main tandis qu'ils déambulaient dans le parc. La fraîcheur de l'air les obligeait à garder leur manteau fermé. Il repéra quelques signes annonciateurs du printemps ; pas suffisamment pour penser qu'il allait s'installer, mais assez pour l'espérer.

De l'espoir. Il y avait bien longtemps qu'il n'en avait éprouvé, non ?

— Rouge, répondit Rose après avoir longuement réfléchi — assez pour qu'il recommence à croire en l'espoir. Et vous ?

Marcus songea à un regard aux couleurs changeantes, à deux émeraudes sombres qui viraient parfois au brun chaud.

— Vert, déclara-t-il en étreignant sa main.

Avant que Rose ne le lui rappelle, il avait oublié qu'il lui avait promis de l'emmener en promenade, et il avait été déçu que sa nouvelle employée ne les accompagne pas. Pourtant, tandis qu'ils cheminaient — essentiellement en silence —, le simple fait de se retrouver seul avec sa fille en cet après-midi presque printanier chassait tous ses regrets.

Rose était une enfant calme, mais aux opinions très arrêtées. Elle lui avait confié qu'elle préférait les chats aux chiens (manifestement, c'était lié à la douceur de leur fourrure, bien qu'il n'en soit pas certain), que la lettre R était la plus belle de l'alphabet (bien sûr), et qu'à son avis il était stupide que les enfants soient obligés de se coucher plus tôt que les adultes (à ce sujet, il n'était pas d'accord avec elle).

Elle aurait sans nul doute pu apprendre à Miss Blake comment arrêter ses propres choix.

Le fait de l'écouter et d'être simplement avec elle lui redonnait espoir, oui. Le printemps viendrait, il prendrait soin de Rose aussi bien que possible et ferait le nécessaire pour qu'elle soit heureuse. Et si cela impliquait qu'il doive également passer du temps avec sa préceptrice un peu susceptible et extrêmement séduisante...

Ce serait la cerise sur le gâteau.

Il avait hâte d'entendre son rapport de la journée. Il avait encore plus hâte de simplement la voir. Il n'aurait pas dû souhaiter l'embrasser, certes, mais il en avait malgré tout très envie.

— Et, la seule fois, c'est quand j'étais petite, affirma Rose, concluant apparemment une tirade dont il avait perdu le fil.

— La seule fois que quoi ? s'enquit Marcus.

— La seule fois que j'ai mangé de la glace. Vous en avez déjà goûté, vous ?

Les enfants étaient d'une résistance incroyable. Il y avait seulement une semaine que Rose avait perdu sa mère, et la voilà qui bavardait de glaces, de couleurs et d'animaux. Il n'était pas assez naïf pour croire qu'elle ne serait pas affectée plus tard, mais jusque-là elle semblait s'être remarquablement adaptée.

C'est à Miss Lily qu'il devait cela. Elle s'était révélée plus que compétente, et Marcus se félicita de l'avoir engagée, même s'il n'avait fait que dire oui lorsqu'elle s'était présentée.

Il aurait aimé qu'elle répète ce oui dans d'autres domaines, mais ne venait-il pas de se reprocher ce genre de pensées déplacées ?

Apparemment, il avait besoin d'être conseillé à ce sujet. Heureusement qu'il disposait pour cela d'une assistante qualifiée. Qui était en outre jolie — même si elle essayait de le cacher —, intelligente et pleine d'esprit. Et qui l'attirait davantage à chaque moment passé en sa compagnie.

* * *

— Vous voilà enfin.

Son irritation n'était pas intentionnelle, cela lui avait échappé. Il était resté assis dans cette pièce pendant près de deux heures, à se battre avec des dossiers, de minuscules caractères d'imprimerie et des commandes d'objets dont il ignorait avoir besoin.

Pas étonnant qu'il ne se soit jamais intéressé à l'intendance jusqu'à présent. C'était une tâche harassante et, s'il y avait une chose pour laquelle il était doué, c'était pour éviter ce genre d'obligations.

Pourtant, depuis qu'elle avait soulevé la question, il avait réfléchi à ce qu'il pourrait faire pour se rendre utile. Autant s'y mettre tout de suite, il ne pouvait pas continuer à éviter éternellement les corvées. Cela ne lui avait pas particulièrement réussi jusque-là.

— Asseyez-vous, dit-il en lui indiquant le fauteuil qu'elle avait occupé la veille.

Le soir où il l'avait embrassée.

Bien entendu, cette pensée le fit s'interroger sur ce qu'il pourrait faire d'autre avec elle, ici. Des choses qui lui prendraient certainement plus de deux minutes, ou même plus de deux heures — la regarder se déshabiller, admirer son épaisse chevelure sombre se répandant sur son dos nu. Lui toucher la peau du bout des doigts, la faire frémir sous ses caresses.

Ce serait certainement beaucoup plus agréable que la comptabilité.

Pourtant, elle semblait encore moins... avenante que la première fois où il l'avait vue. Ce jour-là, elle s'était montrée aussi piquante qu'un hérisson en colère. A présent, on aurait dit qu'elle portait des vêtements trop serrés pour elle — bien que ce ne soit absolument pas le cas, hélas — ou qu'elle avait mangé quelque chose qui lui restait sur l'estomac.

— Tout va bien ? demanda-t-il d'un ton moins rude.

Il était presque fier d'avoir remarqué que quelque chose n'allait pas — en général, il se souciait peu du bien-être des autres. Apparemment, les choses avaient changé de ce côté.

Son comportement tout entier s'était modifié depuis que Rose était venue habiter avec lui. Lily avait-elle, en secret, détesté ses baisers ? Craignait-elle qu'il n'abuse de sa position d'employeur ? Il ignorait comment aborder ce sujet, car le simple fait de le mentionner serait déplacé. Pourtant, le

laisser planer au-dessus d'eux lui semblait tout aussi inconvenant.

Si seulement il avait quelqu'un pour le conseiller sur la conduite la plus appropriée à tenir ! L'ironie de la situation le fit sourire, mais il ne voulait pas qu'elle sache qu'il pensait à cela — et qu'il y pensait très fort.

— Tout va bien, Votre Altesse, répondit-elle avec raideur. Vous aviez besoin de quelque chose ?

Elle avait redossé le rôle de la gouvernante austère qu'il avait rencontrée quelques jours plus tôt — il y avait une éternité. Mieux valait revenir à une relation de travail plutôt que de s'attarder sur la douceur de ses lèvres, la tiédeur de son corps ou — zut.

Il désigna les papiers étalés sur la table.

— J'ai suivi votre conseil, vous voyez, dit-il en résistant à l'envie de l'interroger sur tout ce qui avait trait aux baisers. Je suis en train de passer en revue les comptes des années précédentes.

Il sentit toute la frustration de la soirée lui remonter dans la gorge et poussa un soupir avant de reprendre :

— Je ne comprends rien. Rien de rien.

Puis il la regarda bien en face. Elle avait toujours sa mine de hérisson furieux.

— Vous voulez bien m'aider ?

* * *

Comment résister à cela ?

Elle quitta le confortable fauteuil en regrettant de ne pas avoir affaire à un duc affublé d'une verrue sur le nez plutôt qu'à un duc doté d'un nez magnifique sur un visage qui ne l'était pas moins. Voilà qui lui aurait rendu la vie infiniment plus simple. Sauf que ce n'était pas le cas. Pas du tout.

Il arborait un sourire en coin, et elle avait envie de lui demander pourquoi.

Mais elle ne pouvait pas, car lui poser des questions amènerait le duc à lui en poser à son tour, comme il l'avait fait la veille.

Cela vous a-t-il plu ?

Ces mots n'avaient pas quitté son esprit depuis qu'il les avait prononcés. Il ne lui avait pas semblé autoritaire alors, mais hésitant. Perturbé. S'inquiétait-il qu'elle ait apprécié ou non son baiser ? L'ennui, c'est qu'il ignorait qu'il s'agissait de son premier. Peut-être pensait-il qu'elle embrassait tous ses employeurs — même le mythique vicaire —, ce qui aurait dû l'alerter.

Que pensait-il d'elle ? Elle aurait aimé pouvoir le lui demander, tout comme elle aurait voulu lui demander pourquoi il ne semblait jamais impeccablement rasé, même le matin, et s'il trouvait les cravates tellement inconfortables qu'il n'en mettait jamais — ce soir-là, encore une fois, il n'en portait pas, et la peau de son cou était délicieusement exposée.

C'était bien sûr impossible de lui exposer toutes ses interrogations. Elle le savait, mais cela n'empêchait pas ces questions de la tarauder.

— Qu'est-ce qui vous pose un problème en particulier ? s'enquit-elle à la place en posant la main sur la table avant de se pencher en avant.

Il avait la tête tout près de son bras, et elle se demanda comment il réagirait si elle lui caressait les cheveux.

Sans doute l'attirerait-il sur ses genoux pour l'embrasser tout son soûl. Autant dire qu'il ne fallait surtout pas qu'elle touche ses cheveux.

Même si elle en avait très, très envie.

— Ces calculs me rendent fou. J'ai additionné ces nombres dans tous les sens, et je n'obtiens jamais le même résultat.

Il semblait sincèrement chagriné, comme si les chiffres qu'il évoquait faisaient exprès de l'agacer ; elle dut se retenir pour ne pas rire.

— Je ne pense pas que ce soit la faute des nombres, Votre Altesse, dit-elle en tirant une page vers elle. Si vous me permettez ?

D'un geste, elle lui indiqua de lui céder la place dans son fauteuil. Il se leva, mais resta planté juste à côté d'elle, lui imposant sa présence — son odeur, la chaleur de son corps, et bien plus encore.

Impossible de se concentrer.

Pourtant, elle se ressaisit et examina les longues colonnes de chiffres.

— Avez-vous un crayon ?

— Voilà qui serait utile, n'est-ce pas ? riposta-t-il d'un ton sec.

Il lui tendit l'objet, et leurs doigts se frôlèrent — pourquoi cet homme ne portait-il pas non plus de gants ? Encore une question qu'elle aurait aimé lui poser — et ce contact fit jaillir de petites étincelles dans des endroits de son corps qu'il n'avait absolument pas touchés.

Lily déglutit.

— Voyons...

Elle se pencha sur les calculs. Si seulement elle pouvait maîtriser sa respiration, les battements de son cœur... tout, en fait.

— Je vois. Vous avez oublié d'inclure cette deuxième colonne, ici, dans vos calculs, indiqua-t-elle en parcourant les chiffres, les yeux plissés. Et, pour l'amour du ciel, ce sont des lutins qui tiennent ces comptes, ou quoi ? Je n'ai jamais vu une écriture aussi minuscule. Pas étonnant que vous ne vous en sortiez pas.

— Tant mieux, répliqua-t-il, une note d'humour dans la voix. Je pensais que c'était parce que je suis idiot.

Elle leva les yeux pour le regarder en face, laissant un sourire affleurer sur ses lèvres.

— C'est une possibilité, mais ces petits caractères n'aident pas.

— Alors montrez-moi où je me suis trompé.

Sur ces mots, il se pencha complètement sur elle et, pendant un instant, elle cessa de respirer. Si elle oubliait qui elle était, ce qu'elle faisait ici — et ce qu'elle ne devait pas faire —, les choses allaient prendre une tournure inconcevable. Divinement inconcevable.

D'un doigt tremblant, elle désigna la deuxième colonne.

— Ici. Vous auriez dû ajouter le résultat de cette addition à ces chiffres.

Il s'inclina davantage. Seigneur, elle aurait aimé lever le visage vers lui. Pour sentir la barbe naissante sur ses joues de la pointe de la langue. Mon Dieu, d'où lui venait une pensée aussi osée ?

Et puis, était-ce vraiment osé ? Elle n'avait aucune réponse à cette question.

Pourtant, songea-t-elle amèrement, quelqu'un qui avait travaillé dans une maison close aurait dû savoir ce genre de choses.

Mais, tout ce qu'elle savait, c'était équilibrer des comptes.

Cette pensée en tête, elle se mit à l'œuvre.

* * *

Lily se frotta les yeux et s'étira. Voilà une heure qu'ils s'acharnaient sur ces écritures — le duc

avait rapproché une chaise du bureau, lui épargnant une proximité trop déconcertante. De là où il se trouvait, elle n'était plus que concertante, pour autant que ce mot existe.

Il n'était pas idiot, comme il l'avait proclamé, mais son manque de patience l'amenait à vouloir que les choses soient exécutées plutôt que de s'appliquer à les faire lui-même. Elle lui avait tout expliqué longuement, jusqu'à ce qu'ils soient tous deux satisfaits : il avait au moins fini par comprendre les rudiments de la comptabilité.

— J'en ai assez de tout ça, déclara-t-il en s'étirant à son tour.

Elle s'efforça de ne pas remarquer la puissance et la largeur de son torse tandis qu'il tendait les bras au-dessus de sa tête. Elle ne s'attarda pas non plus sur son cou dénudé, sur l'ébauche de barbe qui ombrait ses joues, et sur la façon dont sa bouche — cette bouche qui avait pris la sienne la veille — s'étirait légèrement vers le haut, comme s'il se réjouissait secrètement de quelque chose.

Rien de tout cela. A la place, elle se répéta qu'elle n'était qu'une employée, une employée qui avait des projets dans lesquels le duc n'entrait pas. C'était même tout le contraire.

— Dans ce cas, puis-je me retirer ? demanda-t-elle en faisant mine de se lever.

Il tendit vivement la main et s'empara de son poignet, l'immobilisant au passage. Ses lèvres dessinèrent un sourire véritable.

— Après tout ce travail, nous méritons autre chose que du thé, vous ne croyez pas, Miss Lily ?

Sans attendre sa réponse, il la lâcha et se leva d'un mouvement fluide pour se diriger vers le chariot où était rangée la bouteille de brandy. Il leur versa chacun un verre.

— Je vous aurais bien demandé de me faire votre rapport quotidien au sujet de Rose, mais j'ai passé l'après-midi avec elle, déclara-t-il en allant poser les verres sur le bureau avant de se rasseoir. Est-ce à moi de vous faire un rapport, dans ce cas ?

Sans attendre sa réponse, il enchaîna :

— Rose a apprécié la promenade, bien qu'elle regrette que les gens ne sortent pas leur chat comme ils le font avec les chiens. Elle préfère de loin les chats, voyez-vous, révéla-t-il sur le ton de la confiance. Nous n'avons pas beaucoup parlé — Rose semble aimer le silence autant que les conversations — mais nous nous sommes beaucoup amusés. J'aimerais l'emmener de nouveau mardi prochain, pendant votre après-midi de congé. Je crois que cela nous plaira à tous les deux.

Lily goûta une gorgée de brandy — cette fois, elle avait anticipé la brûlure de l'alcool, et elle l'apprécia.

— Bien sûr, Votre Altesse. Cela demeure à votre entière discrétion.

Avec un froncement de sourcils, il posa son verre sur la table.

— Ecoutez, pourriez-vous vous dispenser de me donner du « Votre Altesse » quand nous sommes seuls tous les deux ? Il y a suffisamment de choses comme ça pour me rappeler mon rang et ma différence avec le reste du monde. J'aimerais me retrouver de temps à autre avec quelqu'un qui ne me les assène pas à chaque phrase.

— Oui, Votre... Oui.

— Bien. Si vous voulez attirer mon attention, vous n'avez qu'à dire : « Eh, vous ! » ou « Vous, là-bas ! », ou n'importe quoi dans ce style. Si nous sommes seuls dans la pièce, je devinerai facilement à qui vous causez.

— A qui vous vous adressez, corrigea machinalement Lily, comme si elle parlait à Rose.

Il éclata de rire.

— Bien sûr, vous avez raison. Merci.

Il leva son verre dans sa direction, comme pour lui porter un toast. Puis il en avala une longue gorgée, et Lily observa les muscles de sa gorge tandis qu'il buvait.

— Rose et moi nous rendons en visite chez les Porter demain, lui rappela-t-elle alors. Vous ne désirez pas vous joindre à nous, n'est-ce pas ? Miss Blake sera présente.

Elle avait prononcé ces derniers mots sur un ton taquin.

— Je n'arrive pas à décider ce qui serait le mieux..., commença-t-il en imitant la demoiselle en question, avant de reprendre de sa voix habituelle : Non, bien sûr, je ne viendrai pas. Veuillez adresser mes respects à toute la famille. J'espère que Rose s'amusera avec les autres enfants.

— J'en suis certaine. Elle fait comme si M. Moustache était son frère.

Il lui décocha ce petit sourire en coin dont il avait le secret.

— M. Moustache ferait un frère très acceptable, j'imagine. Il se lave régulièrement, il ne parle pas beaucoup, et il ne prend pas beaucoup de place.

— Avez-vous un frère, Votre... ?

Elle acheva sa phrase par une grimace contrite.

Le duc secoua la tête puis avala d'un trait le reste de son brandy.

— Non, plus maintenant. Mon frère aîné est mort avant de pouvoir hériter. Recevoir tout cela était parfaitement inattendu, ni lui ni moi n'y avions été préparés. En revanche, il était prêt à succéder aux charges de notre père. Et puis, il est mort.

Il parlait d'une voix distante, comme si tous ces malheurs étaient arrivés à quelqu'un d'autre.

— Quant à mes parents, reprit-il, ils ne se préoccupaient pas beaucoup de leur lignée. Ils avaient trop à faire pour s'occuper de leur progéniture.

— Enfant, je n'avais pas non plus beaucoup de compagnie, répondit Lily, mais de toute façon je préférerais lire plutôt que de jouer.

Elle avait eu une sœur qui, elle aussi, était morte trop jeune. Mais elle ne voulait pas partager ce secret avec lui. En outre, il ne lui avait rien demandé.

— Voilà qui explique que vous soyez aussi compétente, déclara-t-il. Lire est indispensable pour devenir une excellente préceptrice.

Il se leva afin de se verser une autre rasade de brandy, puis revint remplir le verre de Lily, qui l'avait pourtant à peine touché.

— Qu'aimez-vous faire d'autre ?

Ce n'est pas du tout ce qu'il voulait dire, se morigéna Lily en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Ce que la plupart des femmes aiment faire, j'imagine.

— C'est bien le problème, répliqua-t-il d'un ton de nouveau impatient. J'ignore ce que la gent féminine aime faire. Si je dois épouser une femme et en élever une autre, il faudrait que je le sache, ne croyez-vous pas ? Et ne me dites pas (il leva un verre accusateur dans sa direction) que je peux très bien me passer de le savoir à cause de mon rang. Ce serait injuste envers moi autant qu'envers les jeunes femmes.

Il marqua un temps d'arrêt, l'air pensif, avant d'ajouter :

— Je me résume à davantage — ou à moins, selon le point de vue — que mon titre. Comme je vous l'ai dit, je suis duc depuis très peu de temps.

Sur ces mots, il secoua la tête, comme pour chasser un souvenir.

Son titre était peut-être récent, mais elle ne pouvait s'empêcher de songer que son attitude autoritaire lui était familière avant qu'il ne devienne duc. Elle semblait au contraire partie prenante de sa personnalité.

— J'aime lire, je vous l'ai dit, commença-t-elle d'une voix calme. J'aime regarder les gens, les écouter converser, réagir. J'aime les devinettes. Je n'aime pas particulièrement jouer du piano, bien

que j'adore la musique. Si j'en ai un jour la possibilité, je crois que j'aimerais beaucoup voyager.

En achevant cette phrase, elle leva les yeux vers lui.

— Merci, répondit-il d'une voix aussi calme, sérieuse et sincère que la sienne.

Pendant quelques instants, il y eut un silence. Un bref moment durant lequel elle se demanda ce qu'elle ferait s'il s'approchait pour lui voler un autre baiser. A vrai dire, elle savait très bien ce qu'elle ferait, c'est juste qu'elle n'arrivait pas à croire cela d'elle-même.

Heureusement — ou pas —, cela ne semblait pas lui effleurer l'esprit.

— Je vous demanderais bien de me recommander des auteurs, mais je pense que mes premières lectures seront consacrées à des ouvrages qui traitent de pratiques commerciales et de la fertilisation des récoltes.

— Cela me paraît intéressant.

Elle but une minuscule gorgée de brandy. A ce rythme, elle y serait encore demain midi. *Comme ça, tu pourras passer plus de temps avec lui.* Cette pensée s'imposa alors même qu'elle s'efforçait de l'ignorer.

Il lui sourit et secoua la tête.

— Non, ce n'est pas intéressant. Mais, si je veux comprendre de quoi parlent mes employés, j'ai besoin de lire ce genre d'ouvrages. Et de pouvoir déchiffrer les livres de comptes. Et d'aborder toutes sortes de sujets affreusement ennuyeux. Et aussi, poursuivit-il en levant de nouveau son verre dans sa direction, quand je ne lirai pas, il faudra que j'apprenne à passer du temps avec une femme sans la froisser, et peut-être même à la persuader que j'ai un penchant pour elle.

Oui, il avait parlé de ce type de leçons. Apparemment, elle allait devoir en donner également en soirée. Elle avait beau avoir endossé le rôle du professeur, aujourd'hui, c'était elle qui avait appris quelque chose : Marcus était bien davantage que son titre.

Et bien davantage que son attitude, son physique, sa manière de parler. C'était un Redoutable Duc à bien plus d'égards qu'elle ne l'avait cru — et, si elle oubliait pourquoi elle était ici et ce qu'elle y faisait, elle était en danger.

Un duc ne doit jamais :

Boire plus que de raison, ou encourager de jeunes dames à boire de l'alcool en sa compagnie.

Adopter avec ses employés un comportement qui ne soit pas strictement professionnel.

Porter en public une tenue vestimentaire qui ne soit pas parfaitement correcte.

Paraître ennuyé par son entourage.

Embrasser de jeunes dames qu'il n'a pas l'intention d'épouser.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 16

— Bienvenue, entrez ! Miss Rose, Miss Lily.

Mme Porter poussa le majordome de côté pour venir les saluer, un immense sourire sur le visage.

— Mes filles ne tiennent plus en place depuis que je leur ai parlé de toi, Rose. Veux-tu monter directement les rejoindre dans la salle de jeux, ou souhaites-tu d'abord prendre un rafraîchissement ?

Ses paroles s'adressaient à Rose, mais c'est sa préceptrice qu'elle regardait, comme si c'était à elle de répondre.

Lily savait qu'il valait mieux qu'elle évite de parler pour autrui. A en juger par l'attitude du duc et de Rose, cette famille aimait exprimer ses opinions haut et fort.

— Je veux monter, répondit Rose avec un hochement de tête déterminé.

Mme Porter se tourna vers le majordome, lequel semblait moins intimidant que Thompson. Il était impressionnant lui aussi, mais loin d'être aussi hautain. Peut-être avaient-ils suivi une formation de majordome qui leur enseignait le degré de condescendance à adopter en fonction du rang de leur employeur ?

Dans ce cas, l'agence devrait peut-être commencer à former ses dames de compagnie de la même façon. Lily soumettrait la question à ses associées la prochaine fois qu'elle les verrait.

— Dans ce cas, reprit Mme Porter, accompagnez Miss Rose là-haut, puis apportez-nous du thé dans le petit salon, à Miss Lily et à moi.

— Seigneur, ce n'est pas nécessaire, madame Porter ! s'exclama Lily, consciente qu'une gouvernante n'était pas censée prendre le thé avec la maîtresse de maison.

Celle-ci ne voulut rien entendre, et Lily soupçonna que c'était lié au duc. Non, elle en était persuadée. A cause de Miss Blake, certes, mais peut-être Mme Porter était-elle également à l'affût d'informations susceptibles de servir à toutes les demoiselles respectables de Londres.

Demoiselles dont Lily ne faisait bien sûr jamais partie.

— J'insiste ! déclara Mme Porter.

Lily n'eut d'autre choix que de suivre son hôtesse dans un petit salon proche de l'entrée (beaucoup moins impressionnante que celle du duc, mais Lily doutait que la taille des entrées des grandes maisons soit dictée par ce genre de préséance).

— Alors, commença Mme Porter à peine furent-elles assises, dites-moi tout au sujet du duc.

Elle n'y allait pas par quatre chemins.

— C'est mon employeur.

C'était une façon subtile de lui signifier qu'il n'était pas convenable de discuter de lui.

Mme Porter se pencha et lui posa la main sur le bras.

— Mais vous pouvez me parler un peu de lui, n'est-ce pas ?

Apparemment, Mme Porter ne comprenait pas la subtilité — à moins qu'elle n'ait décidé d'ignorer le sens de ce mot.

— Courtise-t-il une jeune dame ? reprit-elle.

Pas encore.

— Pas que je sache, mais je ne suis pas vraiment dans ses confidences, vous savez.

Sauf qu'elle l'était, en réalité. Peut-être était-elle secrètement une excellente menteuse, mais il fallait qu'elle pratique davantage. Cependant, elle n'avait guère envie de le faire maintenant.

— Alors Miss Blake a toutes ses chances, assura Mme Porter d'un air satisfait, comme si elle avait déjà réservé le duc pour sa protégée.

Lily aurait voulu souligner que Miss Blake était loin, socialement, d'être l'égale du duc, que tous deux s'étaient rencontrés exactement une fois lors d'un dîner entre amis, et que le duc avait promis de ne jamais aimer la femme qu'il épouserait. Mais elle doutait que Mme Porter se soucierait de ce genre de détails. Tout ce qui lui importait, c'est qu'on appellerait Miss Blake Votre Altesse et qu'elle acquerrait la primauté sur la plupart des gens. Ainsi, peut-être, que la capacité d'exprimer une opinion.

Ou pas.

— Mon Dieu, vous êtes là, je me demandais où vous étiez passées ! lança Miss Blake en entrant dans le salon. Enfin, je ne me le demandais pas vraiment, en fait, mais je me disais que vous étiez peut-être allées au jardin. Ou alors que vous étiez ici. Alors je suis venue ici.

Miss Blake prit place dans un fauteuil et commença à retirer son chapeau.

— Et je pensais que vous étiez peut-être au jardin, mais j'y suis passée et vous n'y étiez pas.

Cette femme était extraordinaire.

Du moins, c'est ce que semblait penser Mme Porter.

— Oui, nous sommes là, dit-elle sans la moindre trace d'ironie. Miss Lily et moi allons prendre le thé, voulez-vous vous joindre à nous ?

Il y eut un silence. Miss Blake allait devoir prendre une décision. Lily retint son souffle.

— Je ne suis pas sûre.

Lily respira.

— Je me disais que je boirais bien de la limonade, mais il fait un peu frais pour cela, et j'aimerais bien du thé mais, si je prends du thé, il me faudra des biscuits.

En quoi les biscuits posaient-ils un problème ?

— Et j'adore les biscuits, mais ils sont tous si différents, je n'arrive jamais à décider lequel choisir.

Evidemment. Même si le duc lui demandait sa main, comment pourrait-elle accepter ? Il faudrait qu'elle choisisse un homme pour le reste de sa vie.

— Ecoutez, déclara alors Mme Porter, le regard pétillant. Miss Lily affirme que le duc ne courtise aucune jeune dame en ce moment.

Miss Blake soupira.

— Il a sans doute toutes les demoiselles de Londres à ses pieds, ce doit être si difficile d'en choisir une seule.

Lily sentit un fou rire la gagner, mais elle l'étouffa presque aussitôt, masquant son hilarité sous un éternuement feint. Elle aurait aimé que le duc soit avec elle pour s'en amuser avec lui — sauf que, s'il avait été là, Mme Porter aurait vu son rêve accompli, sinon celui de Miss Blake.

Dieu merci, le thé arriva avant que celle-ci ne puisse demander à Lily si, à son avis, elle avait toussé ou éternué.

Lily sirota son thé en regrettant qu'il ne soit pas agrémenté de brandy, et écouta Mme Porter et Miss Blake discuter de la réception à laquelle elles assisteraient dans la soirée. Le duc devait lui aussi être présent, et Lily eut un pincement au cœur en songeant à toutes les personnes qu'il allait rencontrer là-bas — des jeunes femmes capables d'exprimer une opinion, jolies, cultivées, d'un rang social élevé, et qui aimaient les enfants.

Jamais, dans sa vie, elle ne participerait à de tels événements. Elle aurait pourtant aimé pouvoir s'y rendre, ne serait-ce que pour rencontrer des gens nouveaux, observer leurs vêtements, écouter de la musique.

Voir le duc en tenue de soirée. Danser avec lui, peut-être...

La porte s'ouvrit de nouveau alors que Lily s'imaginait fuir sur la terrasse en compagnie du duc pour lui voler un baiser.

— Monsieur Haughton, dit Mme Porter en se levant. Clarissa n'est pas encore arrivée, mais nous prenons le thé. Vous connaissez Miss Blake, bien entendu, et voici Miss Lily.

La jeune gouvernante se leva à son tour, esquissant une révérence. M. Haughton était un gentleman d'âge moyen qui ressemblait beaucoup à M. Porter, sauf qu'il était blond. Et la dévisageait d'un air perplexe.

— Miss Lily est la préceptrice de la pupille du duc de Rutherford, expliqua Mme Porter. Et Miss Rose est en haut avec les enfants. Nous prenons le thé pendant qu'ils jouent.

— Non, pas moi, gazouilla Miss Blake.

M. Haughton continuait de fixer Lily.

— Ravi de vous rencontrer, répliqua-t-il avec un froncement de sourcils marqué semblant indiquer le contraire.

— Merci, monsieur, répondit Lily.

Elle était mal à l'aise. En quoi son apparence consternait-elle cet homme ?

— La préceptrice ? reprit-il, le front toujours plissé. Vous êtes la préceptrice du duc de Rutherford ?

— Pas *sa* préceptrice à lui, corrigea Lily (certes, elle lui donnait quelques leçons, mais M. Haughton n'avait pas besoin de le savoir). Celle de sa pupille, Miss Rose. Elle est en haut avec les autres enfants, et Mme Porter a eu la gentillesse de nous faire servir du thé.

— Mmh, marmonna-t-il en lui adressant un dernier regard inquisiteur.

Il s'assit, accepta la tasse que Mme Porter lui avait servie, puis parut chasser Lily de ses pensées.

Tant mieux. Elle trouvait fort embarrassant d'être l'objet d'un pareil examen. Sauf quand c'était le duc qui l'observait. Dans ces cas-là, elle éprouvait quelque chose d'intense — sans savoir ce qu'était le quelque chose en question.

* * *

— Tu t'es bien amusée ? demanda Lily à Rose après avoir pris congé des Porter.

Elle avait dû subir les interrogatoires de Mme Porter et l'indécision de Miss Blake pendant une heure.

Plus jamais elle ne répondrait à une question. Et elle ne voulait plus jamais entendre quelqu'un débattre de la réponse à une demande d'apparence anodine.

Parce que, franchement, était-ce si compliqué de décider sur quelle chaise il fallait s'asseoir ? Apparemment, pour certaines personnes, c'était un véritable dilemme.

Lily avait très envie que Miss Blake soit brusquement frappée d'une extinction de voix.

— Ils avaient beaucoup de jouets, déclara Rose.

— Mme Porter a dit que tu pourrais revenir la semaine prochaine. Cela te plairait-il ?

Rose hocha résolument la tête. Dieu merci, elle ne souffrait pas de la même affliction que Miss Blake.

Au cours de son interrogatoire, Mme Porter avait précisé — à plusieurs reprises, en fait — que le duc devait assister au bal ce soir-là, et qu'il était très peu apparu en société jusque-là. Ainsi, non seulement il n'était pas coutumier du fait de discuter avec la gent féminine, mais il n'avait pas non plus l'habitude de se montrer sociable. Intéressant. Pas étonnant qu'il ait requis son aide.

Il avait besoin d'elle pour se trouver une épouse, une femme qui serait une mère pour Rose. Une femme qu'il embrasserait. Une femme qu'il emmènerait dans son lit et à laquelle il ferait... des choses.

Et, cette femme, ce ne serait pas elle.

Un duc ne doit pas fraterniser avec quiconque n'est pas socialement son égal (à l'exception des comtes, mais pas en dessous). Ce qui signifie malheureusement que les seules personnes avec qui il puisse se montrer amical sont les autres ducs, qui sont fort peu nombreux, et les membres de la famille royale, qui le sont encore moins. Un duc doit être conscient de son rang à tout moment et ne pas se laisser distraire par un trait d'esprit, un geste amical ou une bouche appétissante.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 17

— Si vous me permettez, Votre Altesse, lança Miller.

Il prit une autre cravate et la noua autour du cou de Marcus.

Comme un nœud de pendu.

Ses précédentes tentatives étaient entassées sur une chaise, chiffonnées et plissées, et semblaient se moquer de Marcus et de sa détermination à paraître élégant, au moins pendant une soirée.

Il attendit en se balançant impatiemment d'un pied sur l'autre que Miller attache la cravate et la lisse d'un geste expérimenté. Marcus résista à l'envie de glisser un doigt entre le tissu et sa peau pour éviter l'asphyxie. Mais cela signifiait qu'il aurait fallu tout recommencer, sans compter que l'asphyxie le guettait de toute façon dans la mesure où sa vie entière menaçait de l'étouffer.

Il était en effet sur le point de prendre la position de duc qui lui revenait au sein de la société — position qu'il avait jusque-là soigneusement ignorée, sauf à des fins de distraction personnelle.

Jusqu'alors, il se fichait bien de tenir son rang mais à présent, c'était le bonheur à venir de Rose qui était en jeu, sans compter le sien. Le pire, c'était qu'il allait devoir subir cette épreuve le sourire aux lèvres.

Si seulement il avait eu l'occasion de s'exercer davantage. Avec elle. S'il parvenait à faire sourire son hérisson de préceptrice, à recueillir son approbation, il serait capable de tout. Certes, il doutait que la plupart des demoiselles soient de la race des hérissons, mais il ne pensait pas non plus qu'elles seraient aussi attirantes que Miss Lily.

— Je crois que celle-ci sera la bonne, Votre Altesse.

Miller s'écarta pour que Marcus puisse se voir dans le miroir.

Sa cravate était parfaite, en effet. Tout comme le reste de sa tenue. Sa mise était parfaite — pas du tout le genre d'hommes à attirer les jeunes femmes dans le bureau pour boire du brandy, ni même à y songer.

Formidable. A présent, il n'avait plus qu'à persuader chaque membre de la société — y compris lui-même — qu'il était un véritable gentleman.

Heureusement, quelqu'un frappa à la porte avant qu'il ne puisse arracher sa cravate et traîner Lily dans son bureau pour un indispensable — pour lui — baiser.

— Votre Altesse, la calèche est prête, annonça Thompson.

En le voyant, il écarquilla légèrement les yeux puis hochla la tête d'un air approbateur.

Pauvre Thompson. Le précédent duc, d'après les rumeurs, était un homme des plus guindés dont l'unique fantaisie était sa passion pour les chats. Il portait probablement la cravate au lit, et Thompson devait beaucoup souffrir de voir que Marcus avait à présent endossé son titre.

— J'arrive tout de suite, répondit-il.

Il laissa Miller chasser une poussière invisible de sa veste, s'accorda un dernier regard dans le miroir puis descendit l'escalier pour rejoindre son funeste destin. Autrement dit, la calèche.

* * *

— Je suis content que tu aies pu venir, lança Smithfield en détaillant Marcus. Et ta tenue est tout à fait digne de ton rang.

Marcus sourit.

— N'aie pas l'air aussi surpris. Je sais m'habiller correctement, quand on m'y oblige.

— Quand on t'y oblige, certes. Ce qui me surprend, c'est que tu aies pris cette décision de ton propre chef, répliqua Smithfield d'un ton un peu sec.

Les deux hommes se trouvaient au bout de la salle de bal. Des couples tournoyaient devant eux, une rangée de chaperons se tenaient contre le mur en face, et des serviteurs circulaient habilement parmi la foule, proposant des verres de vin aux invités.

— J'ai dû me conduire comme un âne, le soir de notre rencontre, dit Marcus en attrapant un verre sur le plateau d'un domestique.

La salle était comble. Marcus ne connaissait personne. Guère étonnant dans la mesure où il mettait un point d'honneur à ne pas être vu en bonne compagnie. A l'exception de Smithfield, bien entendu.

Celui-ci éclata de rire.

— Ça, tu peux le dire ! J'ai eu l'impression que tu te conduisais uniquement selon ton bon vouloir. Tu as été très clair à ce sujet — laisse-moi me rappeler tes paroles : « Pas question que je change uniquement parce que maintenant je suis un satané duc ! » Du coup, le fait de te voir endosser ce soir le rôle de ce satané duc est pour le moins surprenant.

C'était du Smithfield tout craché. Mais Marcus avait effectivement changé : pas question que son égoïsme empêche une autre personne d'être heureuse.

— Tes sœurs sont là ? demanda-t-il en dégustant son vin.

— Bien sûr. Elles n'auraient manqué cette réception pour rien au monde, surtout en présence d'un véritable duc.

Marcus fronça le sourcil.

— J'ai la nette impression que ce bal ne t'impressionne pas.

Une fois de plus, Smithfield éclata de rire.

— N'oublie pas que je t'ai vu danser avec un chat dans un corset. Enfin, ajouta-t-il avec une toux embarrassée, c'est le chat qui portait le corset, pas toi.

Ah. Ainsi, il avait fait cela. Intéressant. Pas étonnant que, depuis, M. Zèbre s'enfuie à toutes pattes quand il l'apercevait.

— Votre Altesse, monsieur Smithfield.

Un petit groupe était apparu devant eux, mené par un gentleman ventru qui semblait avoir été coulé dans son costume tant celui-ci était serré.

— Je suis le comte de Daymond, annonça-t-il. Je suis très honoré que vous ayez accepté mon invitation.

Il s'inclina dans un affreux crissement de veste.

En lui-même, Marcus nota d'éviter de trop manger ce soir.

— Tout le plaisir est pour moi, Votre Seigneurie, rétorqua-t-il sans la moindre trace de

sarcasme.

Il entendit Smithfield étouffer un ricanement. Finalement, il avait dû être un tout petit peu sarcastique.

— Puis-je vous présenter ma fille, lady Lucinda ?

Le comte posa la main dans le dos d'une jeune femme et la poussa en avant.

Elle s'inclina et lui tendit la main.

— Enchantée, Votre Altesse.

Lady Lucinda avait une chevelure blonde qui scintillait à la lueur des innombrables chandelles posées dans les appliques et les candélabres un peu partout dans la salle. Elle portait une robe d'un blanc discret — ce qui, sans nul doute, indiquait qu'elle était une jeune fille bonne à marier.

Marcus s'inclina à son tour.

Il y eut un silence. Puis Smithfield lui donna un coup de coude dans les côtes. Ah oui, bien sûr — une jeune fille bonne à marier.

— Euh, oui... Lady Lucinda, seriez-vous libre pour la prochaine danse ?

Une autre femme répondit à sa place. Sans doute la comtesse, qui semblait avoir adopté l'approche inverse de celle de son mari quant à la nourriture — elle était si osseuse qu'elle aurait pu servir de modèle pour un épouvantail.

— Oui, Votre Altesse, elle est libre.

La demoiselle elle-même, Lucinda, croisa son regard et sourit, un soupçon d'ironie sur ses lèvres.

— Apparemment, je suis libre, Votre Altesse. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites.

Alors, tout le groupe s'éloigna, manifestement satisfait d'avoir rempli ses obligations et obtenu du duc qu'il danse avec la jeune fille de la maison.

Marcus soupira.

— Merci pour ce coup de coude, au fait, dit-il à voix basse.

Smithfield hocha la tête.

— Je me disais que tu manquais de pratique pour ce genre de choses.

En effet. Il avait clairement besoin de pratique.

* * *

— Cette salle est très belle, déclara Marcus. Il y a longtemps que votre famille possède cette maison ?

Lady Lucinda se contenta d'acquiescer. La conversation était mal partie.

Tandis qu'ils continuaient de danser, Marcus se creusa la tête pour trouver d'autres sujets légers, mais qui exigeraient de sa partenaire davantage qu'un hochement de tête.

— C'est votre première saison ? demanda-t-il.

Cette fois, elle secoua la tête. Zut.

— Vous préférez la glace au chocolat ou au citron ?

Cette fois, il eut droit à un nouveau sourire ironique.

— Vous avez décidé de me faire parler, Votre Altesse.

Au moins, elle était directe.

— Citron.

Et décidée. Très bien.

Sauf qu'il n'avait plus rien à ajouter.

Surtout, ne pas penser que c'est à cela que ressemblerait un mariage avec une demoiselle respectable.

Sapristi, il l'avait pensé.

— Et vous, que préférez-vous, Votre Altesse ? demanda-t-elle en inclinant la tête pour le regarder.

Elle avait les yeux bruns — et ils étaient fort jolis, à vrai dire.

Il préférait les yeux noisette. Heureusement qu'elle ne lui avait pas demandé ses préférences en matière de couleur d'yeux.

— La glace au chocolat.

— Notre premier désaccord, indiqua-t-elle en souriant.

— Et certainement pas le dernier, répondit-il sans réfléchir.

Zut.

Elle éclata de rire. Dieu merci — il craignait de l'avoir vexée sans le vouloir.

Il avait vraiment besoin de pratique. Et tout de suite.

Malheureusement, il se trouvait dans une réception, et il devait y rester pendant encore au moins une heure, et danser, et se mêler aux hôtes, et parler de la pluie et du beau temps.

— Je suis désolée de ne pas être plus loquace, Votre Altesse, déclara lady Lucinda tandis qu'ils tournoyaient puis rejoignaient une rangée de danseurs pour le mouvement suivant. Voyez-vous, je sais que mes parents vont me demander de répéter chacune de vos paroles et je n'ai pas une très bonne mémoire. Je me suis dit qu'en limitant nos échanges ce serait plus facile de tout retenir.

— Peut-être devrions-nous écrire nos conversations à l'avance pour mieux nous préparer ?

Il ne pensait pas rencontrer qui que ce soit d'amusant dans cette soirée. Un préjugé qu'il se reprochait à présent.

Lady Lucinda rit encore. Elle avait un rire charmant, mais pas aussi charmant que celui de... Sapristi ! Ce n'était pas *elle*.

Ils achevèrent leur danse en silence, certainement pour que lady Lucinda puisse rapporter fidèlement leurs paroles. Au moins, c'était un silence confortable.

Il la raccompagna auprès de ses parents puis s'excusa en apercevant Smithfield et ses sœurs.

— Votre Altesse ! s'exclama l'une d'entre elles. Vous êtes là !

Comme s'il était la chose la plus merveilleuse qu'elle ait jamais vue.

Non, la chose la plus merveilleuse qu'elle verrait jamais était Miss Blake en train de prendre une décision. Celle-ci était également présente, un peu en retrait. Une moue sur le visage, elle considérait un plateau de verres de vin. Elle devait être en train de se demander lequel elle allait prendre.

C'était insupportable. Il avança d'un pas décidé et s'empara lui-même d'un verre, puis le tendit à Miss Blake en s'inclinant légèrement.

— M-Merci, Votre Altesse, balbutia-t-elle.

— Je suis ravi de vous revoir, Miss Blake, dit-il. Puis-je vous demander si vous êtes libre pour la prochaine danse ?

— Bien sûr qu'elle est libre, intervint l'une des sœurs.

Apparemment, aucune demoiselle n'était capable de répondre elle-même à cette question. Dans le cas de Miss Blake, cela se comprenait.

— Oui, je suis libre, assura-t-elle en prenant une gorgée de vin. Oh ! c'est très bon ! Je ne suis pas sûre que ce vin soit aussi bon que le thé que nous avons pris cet après-midi, mais je l'aime beaucoup.

Voilà au moins qui était réglé.

— Je ne crois pas que tu aies rencontré mon autre beau-frère, M. Haughton, déclara Smithfield en lui désignant l'un des gentlemen. Il n'a pas pu venir au dîner, l'autre soir.

— Je suis honoré de vous rencontrer, monsieur Haughton, dit Marcus en serrant la main de l'homme.

— Le plaisir est pour moi, Votre Altesse.

Il semblait sur le point d'ajouter quelque chose, mais sa femme — qui était plus grande que lui — lui décocha une bourrade, et il se tut.

La musique reprit, et Marcus comprit qu'il devait affronter l'inévitable.

— C'est notre danse, je crois, Miss Blake.

Il lui tendit le bras sans lui laisser l'occasion de se demander si elle allait prendre le droit ou le gauche, et elle n'hésita qu'un instant avant de poser la main sur sa manche.

Il la guida au milieu de la piste, soulagé que les mouvements de cette danse ne soient guère favorables à engager la conversation.

Oui, sa première expérience en société se passait remarquablement bien.

— Comment va votre Miss Rose ? demanda Miss Blake à la première occasion.

Rose. Avec son petit visage quand elle parlait des chats le plus sérieusement du monde, et sa façon de tirer la langue sur le côté quand elle dessinait, et sa main dans la sienne lors de leurs promenades.

— Elle est merveilleuse, avoua-t-il, sachant qu'il s'agissait des paroles les plus sincères qu'il ait prononcées de la soirée.

— En tout cas, les enfants ont beaucoup apprécié sa présence. Miss Lily a dit qu'elle pourrait revenir. L'accompagnerez-vous ?

Il fallait qu'il prenne une décision à ce sujet, n'est-ce pas ? Soudain, il comprit quelles affres devait traverser Miss Blake à chaque instant de son existence.

— Je vais y réfléchir, déclara-t-il après un instant.

Finalement, il n'avait pas souffert tant que cela, songea-t-il quelques heures plus tard en prenant place dans la calèche. Certes, il ne s'était pas non plus vraiment amusé ; peut-être devait-il apprendre cela aussi — à s'amuser.

Bien entendu, cela le fit penser à *elle*. Evidemment, c'était loin d'être la première fois, au cours de cette soirée.

Tout ce qu'il voulait — non, tout ce dont il avait *besoin* —, c'était de la voir. Maintenant. Voilà une décision qu'il n'avait pas à peser.

Un duc doit traiter une dame comme une dame. C'est-à-dire comme si elle était une fleur délicate, incapable d'assumer la passion, les émotions fortes, les hommes et les ébats d'aucune sorte. Une dame souhaitant être traitée autrement doit clairement indiquer ses préférences au duc en question.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 18

Lily essaya de se persuader qu'elle ne se rendait dans cette pièce que pour aller y chercher quelque chose à lire. Et se répondit à elle-même qu'elle était une menteuse qui ferait mieux d'admettre qu'elle voulait apercevoir le duc quand il rentrerait du bal donné par le comte de Daymond.

Elle continua d'examiner les livres, écartant d'office *Les Pratiques agricoles dans les Midlands*, le *Falkner* de Mary Shelley ou *L'Epicurien* de Thomas Moore.

Peut-être devait-elle non seulement admettre qu'elle était une menteuse, mais qu'à ce moment précis aucun livre ne l'intéressait. Et dire qu'elle affirmait aimer la lecture !

Heureusement, elle entendit la porte s'ouvrir avant qu'elle ne puisse faire le compte de tous les mensonges qu'elle se racontait, et repoussa un ouvrage — elle ignorait lequel, mais elle savait qu'elle n'avait pas envie de le lire — sur l'étagère avant de se tourner pour sortir.

Elle n'en eut pas le temps. Avant qu'elle n'ait atteint la porte, il entra en trombe dans le bureau. Il avait déjà retiré ses gants et tirait sur sa cravate en avançant vers elle d'un pas décidé.

Gants et cravate s'envolèrent dans les airs dans un froissement de tissu blanc et, l'instant d'après, elle était dans ses bras, le dos plaqué contre la bibliothèque.

— Vous en avez envie ? demanda-t-il, une lueur ardente dans les yeux.

Elle était incapable de parler, pas même pour lui dire que la tranche d'un livre lui rentrait dans le dos. Elle se contenta donc de lever la tête et de fermer les yeux en attendant un inévitable baiser.

Qui, réalisa-t-elle après quelques instants, n'était peut-être pas inévitable, après tout. Elle ouvrit un œil. Il était toujours là, son visage tout près du sien. L'intensité de son regard n'avait pas faibli, bien au contraire.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle dans un murmure.

En réalité, elle aurait voulu lui demander : « Qu'est-ce que vous attendez pour m'embrasser ? »

— J'ai promis que je n'abuserais jamais de mes privilèges, prononça-t-il d'une voix que l'émotion rendait étrangement rauque. Il faut que vous me disiez : « Marcus, je veux que vous le fassiez. » Sinon, je... Je ne veux rien faire contre votre gré.

Il semblait déchiré, comme si prononcer ces paroles était douloureux — mais nécessaire.

Quel idiot.

— Oh ! vous voulez savoir ce qu'il peut advenir quand une demoiselle souhaite que vous preniez des libertés avec elle ?

Elle sourit et leva un sourcil ironique — il n'était pas le seul à savoir le faire. Puis elle murmura :

— Marcus (c'était la première fois qu'elle prononçait son nom), j'en ai envie.

A peine avait-elle achevé sa phrase qu'il l'embrassait ; sa bouche était douce et chaude, et ses mains s'étaient posées presque tendrement sur la peau nue de ses bras.

Elle prit le visage de Marcus entre ses mains, sentant les courts poils de sa barbe qui avaient échappé au rasoir ducal. Ils griffèrent ses doigts, mais c'était une douleur délicieuse, et elle avait envie de frotter sa joue contre la sienne, juste pour sentir combien il était différent d'elle.

En tout cas, il était très viril, à en juger par ce qu'elle sentait grandir quelque part près de sa taille.

Jusque-là, il n'avait fait que l'embrasser et lui effleurer les bras, et pourtant elle ne put s'empêcher de ressentir une satisfaction orgueilleuse à l'idée que c'était elle qui avait provoqué cette réaction chez lui.

Toutefois, il lui faisait également de l'effet : elle tremblait de tout son corps, son cerveau ne fonctionnait plus, et elle avait envie de se laisser aller à toutes sortes d'égarements qu'elle n'avait jamais envisagés, même en feuilletant *L'Epicurien*. Sans vouloir vexer Thomas Moore.

Elle glissa les doigts derrière la nuque de Marcus, les plongea dans ses cheveux et se détacha du livre qui lui blessait le dos pour venir se plaquer contre son corps, mince et musclé, ses superbes pectoraux collés contre les siens (elle ignorait si elle-même était dotée de ces superbes attributs mais, concernant Marcus, cela ne faisait aucun doute). Son baiser se fit plus intense. Il passa sa langue sur le pourtour de ses lèvres jusqu'à ce qu'elle les entrouvre doucement. Sa langue entra, et elle l'accueillit avec la sensation qu'un incendie venait de se déclencher dans son corps.

C'était lui qui avait suscité cela.

Sauf qu'un incendie ne pouvait provoquer cette sensation merveilleuse — elle se sentait exquise, adulée. Il la dégustait comme si elle était un mets rare et délicat, aspirait doucement sa lèvre entre les siennes. Ses mains étaient descendues sur sa taille et s'y accrochaient comme s'il avait craint qu'elle ne s'échappe — quel idiot ! Leur chaleur transperçait le tissu de sa robe et se propageait dans son corps, la faisant frémir de délice.

Bien. A présent, si on lui demandait si elle aimait embrasser, elle devrait répondre par l'affirmative. Parce qu'elle adorait cela, infiniment — encore plus que les robes neuves, que le brandy partagé au cœur de la nuit avec un Redoutable Duc, ou que regarder à quoi ressemblait le cou d'un homme viril.

Elle fit glisser ses mains dans le dos de Marcus et sentit ses muscles jouer sous ses paumes tandis qu'il l'embrassait avec adoration. Une part d'elle-même aurait voulu lui arracher sa chemise pour mieux voir le corps qu'elle touchait mais, pour cela, elle aurait dû se concentrer sur autre chose que ce baiser, et elle n'en avait pas envie, pas du tout.

Parce que c'était trop enivrant.

L'ennui, c'est qu'il faut respirer pour vivre, et il finit par s'écartier, haletant, son front posé sur le sien. Ses mains étaient toujours sur sa taille, mais ses pouces étaient remontés à la base de ses côtes. Elle rêvait qu'il la touche *là*, à cet endroit dont elle n'imaginait pas qu'il soit si sensible.

Inutile de faire la liste de tout ce qu'elle connaissait à son propre sujet : apparemment, il y avait beaucoup de choses qu'elle ignorait. Comme ce qu'elle éprouvait quand il la serrait ainsi dans ses bras ; et combien elle aimait qu'il lui mordille la lèvre, et le plaisir qu'elle avait à sentir sa virilité pressée contre son ventre.

Tout cela, et bien plus, si elle y réfléchissait.

Mais il était là, elle entendait son souffle saccadé au creux de son oreille, et elle n'arrivait pas à aligner deux pensées.

— Pourquoi ? demanda-t-elle après quelques instants.

Il eut un petit rire dont elle perçut les vibrations contre son corps.

Soudain, elle regretta de ne pas être capable de plus de légèreté pour pouvoir le sentir rire plus souvent.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à vous toute la soirée, lui murmura-t-il à l'oreille. Non que la soirée ait été déplaisante, c'était même plus agréable que je ne l'avais imaginé, mais j'avais envie que vous soyez là pour commenter la réception, discuter de la musique, ou croiser votre regard quand quelqu'un disait quelque chose de ridicule — c'est-à-dire souvent.

Il soupira, et Lily sentit un frisson parcourir sa peau en sentant son souffle dans son cou.

— Et aussi, ajouta-t-il avec une note d'humour dans la voix, je savais que je devais adopter une attitude digne en compagnie d'une demoiselle comme il faut.

Bien sûr. Parce qu'elle n'était pas *comme il faut*, elle.

Inspirant profondément, elle recula contre l'étagère, et la tranche du livre lui rentra de nouveau dans le dos. Tant mieux : cet inconfort la ramenait à la réalité, lui rappelant combien elle était stupide et aveugle.

— Ai-je dit..., commença-t-il en retirant ses mains de sa taille.

Il s'écarta à son tour, et soudain elle eut froid.

— Oui, reprit-il, j'ai dit quelque chose de mal. J'ai *fait* quelque chose de mal.

Elle secoua la tête.

— Non. J'ai demandé, vous avez répondu. Tout va bien.

Le duc posa un doigt sur sa bouche.

— Vous êtes tellement adorable. Je ne veux pas vous faire de mal.

Vous ne le voulez pas, mais vous allez le faire.

Un instant plus tôt, elle l'avait trouvé d'une beauté mâle, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle voyait maintenant : il avait les joues enflammées, une lueur de désir faisait étinceler ses yeux mi-clos, et son cou dénudé était tout près de sa bouche.

Elle s'était mise dans une situation périlleuse. Et pourtant elle savait que cela pouvait être pire. Certes, elle avait soudain perdu tout intérêt pour la lecture mais, pour être honnête, elle devait admettre qu'elle avait très envie de découvrir un autre genre de situations dans lequel s'engager avec lui, ici.

Maintenant.

Elle se pencha alors pour déposer un baiser au coin de sa bouche, puis s'échappa du bureau et rejoignit sa chambre — avant de commettre l'irréparable.

* * *

Cela avait duré plus de deux minutes, sans aucun doute. Et il avait davantage apprécié ce moment que toutes les autres fois où il avait pratiqué *l'acte* dans son intégralité — toujours brièvement.

Cette soirée était désormais scindée en deux segments distincts : avant son retour du bal, et après. Avant le Baiser, et après le Baiser.

Comparé à ce dernier baiser, le premier faisait figure d'apéritif. Une saveur furtive et plaisante, certes, mais à laquelle il manquait la puissance enivrante d'un verre de brandy ou de porto.

Sauf que c'était encore mieux que cela. C'était... A vrai dire, il n'avait sans doute jamais goûté quelque chose d'aussi délicieux que la bouche de Lily, que son corps serré contre le sien, que les

caresses de ses mains dans son dos ou le gémissement rauque qui lui avait échappé pendant qu'il l'embrassait.

Bon sang, il aurait tant aimé l'entraîner dans sa chambre et la prendre, laisser libre cours aux élans de son corps — et du sien — pendant bien plus longtemps que deux minutes.

A en juger par sa rigidité, son membre en avait envie, lui aussi.

La pensée de Lily dans son lit suffit à le faire avancer de quelques pas en direction de la porte. Sa conscience l'arrêta (son membre, lui, protesta énergiquement). Il lui avait promis de ne pas abuser des privilèges que lui conférait son rang. En outre, duc ou pas, c'était mal.

Les choses étaient vraiment plus simples à l'époque où il se contentait de brandy, d'aventures sans lendemain et, de temps à autre, d'un chat.

Cela ne lui suffisait plus. Evidemment, il n'était pas satisfait en ce moment — du moins, pas sexuellement —, mais il avait bien des raisons d'être comblé : la façon dont Rose lui tenait la main et discutait avec lui ; le fait que, grâce à son influence, il endossait enfin les responsabilités dues à son titre en vérifiant la comptabilité ou même en rencontrant certains des employés qui géraient sa fortune.

En engageant une gouvernante qui était loin d'être la femme la plus désagréable du monde.

En améliorant la décoration.

En faisant de la demeure ducal un véritable foyer. Pour lui. Et Rose. Et elle ?

Quand s'était-il transformé en un homme qui préférait rester chez lui plutôt que de folâtrer ? Comment appelait-elle cela, déjà, batifoler ?

Ce souvenir le fit sourire.

Il se rappelait le moment exact où il avait regardé la petite fille dans les yeux et y avait découvert des émotions familières. Alors, il avait su qu'il pourrait la rendre heureuse. Et il le ferait, prouvant à son entourage — et à lui-même — qu'il était la meilleure personne, et la plus convenable, que cette petite créature avait au monde.

Et tout cela n'impliquait nullement de profiter de sa préceptrice.

Il essaya d'oublier les sensations qu'il avait éprouvées en tenant Lily dans ses bras, en l'embrassant. A la place, il se concentra sur les livres qu'il avait sortis de la bibliothèque pour les emporter dans sa chambre.

Ce serait d'ailleurs la seule chose qu'il emporterait dans sa chambre.

* * *

Cette promesse lui semblait déjà moins honorable quelques heures plus tard quand il acheva de parcourir les *Principes de géologie* de Charles Lyell. C'était certainement un sujet fascinant, mais loin d'être à la hauteur des « Principes de Lilylogie ».

Qu'il aurait adoré explorer en profondeur. Et au moins en deux tomes.

Elle était juste au bout du couloir. Il pouvait se lever, frapper à sa porte et... Non. Non, il ne pouvait pas.

Mais, s'il le faisait, qu'arriverait-il ?

Marcus se rallongea dans son lit. Il avait réussi à ne pas penser à ce baiser pendant quelques heures, mais à présent il ne parvenait plus à le chasser de son esprit.

Elle porterait sans doute une fine chemise de nuit — non, une minute : elle porterait sa chemise de nuit à lui, désormais imprégnée de son odeur. Comme elle était trop grande pour elle, l'encolure glisserait sur ses épaules, dévoilant son cou et la naissance de ses seins.

Il resterait sur le pas de la porte, attendant qu'elle l'invite à entrer. Il avait affirmé qu'il n'abuserait pas de ses privilèges, ce serait donc à elle de prendre les choses en main.

— Entrez, dirait-elle avec un sourire.

Elle se tournerait pour le précéder dans la pièce et, à travers le tissu un peu transparent de la chemise, il entreverrait son dos et la courbe de ses fesses.

Le fait qu'en réalité cette chemise soit en épais coton ne le perturbait pas — après tout, c'était *ses* fantasmes, non ?

Peu importe. Il entrerait, refermerait la porte derrière lui. Elle avancerait vers le lit et s'y assierait en lui faisant signe d'approcher. Evidemment, il obéirait, il n'était pas idiot.

Le fait qu'il n'avait pas encore réussi à l'imaginer *sans* sa chemise de nuit était la preuve qu'il n'était pas très doué pour les fantasmes. Mais, au moins, la scène durait depuis cinq bonnes minutes, et il n'en avait pas fini.

Il prendrait place à côté d'elle sur le lit, puis elle dénouerait lentement le lien de sa chemise à lui — zut, il avait oublié qu'il portait une chemise de nuit, ce qui était pourtant crucial dans le scénario. Pas question de s'embarrasser de boutons, de cravates ou de pantalons. Il voulait être nu en même temps qu'elle.

Une chemise de nuit, donc. Parfait.

Elle la ferait glisser sur ses épaules pour le déshabiller, posant ses mains sur son cou, et ses lèvres sur sa bouche.

Ensuite, ils s'embrasseraient, et il pourrait glisser les mains sur ses jambes, les faire remonter sur ses cuisses, sentir sa peau sous ses paumes. Elle aurait ce petit gémissement rauque pour lui, rien que pour lui, caresserait son torse et son dos puis s'emparerait de son membre, émettant un petit cri de surprise en découvrant sa taille.

Bon, c'était peut-être exagéré, mais après tout c'était son fantasme. Il n'était pas absurde de penser que son attribut était plus gros que la moyenne, ne serait-ce que parce que lui, Marcus, était plus grand que la moyenne. Sans être une méthode scientifique avérée, c'était logique.

Ses pensées dérivèrent de nouveau vers elle, la douceur de sa peau, les éclairs dorés dans ses yeux, ses seins dans ses mains, à sa bouche.

Le goût qu'auraient les endroits les plus intimes de son corps.

Loin de le rassasier, cette pensée excita encore son désir, et il en voulait davantage.

Plus qu'il ne pouvait en prendre — à moins qu'elle ne le veuille, elle, car s'il profitait d'elle il trahirait les nouvelles règles de conduite qu'il s'était fixées. Et, même selon ses anciennes règles, pareil comportement serait inacceptable.

Il allait être encore plus dur — pour ainsi dire — de conserver une conduite digne de son titre et de son rang.

Un duc doit posséder trois choses :

1. un duché (bien entendu) ;

2. l'arrogance propre à son rang ;

3. une réputation plus imposante que la moyenne.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 19

— Comment prenez-vous votre thé, mademoiselle ?

Tout le corps de Lily se figea en entendant la voix du duc, avant même de comprendre ses paroles.

A qui s'adressait-il, d'abord ? Elle pressa le pas pour rejoindre la salle de classe.

— Avec du sucre. Plein de sucre.

Elle ralentit en entendant la voix de Rose. Ils prenaient le thé tous les deux ?

Arrivée à la porte, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Rose et le duc étaient assis à la petite table, celle où ils avaient dessiné ensemble. Avec sa haute taille, il était presque plié en deux au-dessus du plateau.

Rose portait une sorte de nœud sur la tête — une cravate ? — et, manifestement, elle s'était étalé une dose copieuse de confiture sur le visage.

Quant au duc, elle ne fut guère surprise de constater qu'il ne portait pas de cravate.

Elle ne l'avait pas vu depuis la veille, pas depuis qu'ils s'étaient embrassés, qu'elle lui avait caressé le dos, avait senti la masse musculeuse de son torse contre sa poitrine. Elle dut se répéter que cela ne devait pas se reproduire, pas si elle voulait maintenir une certaine distance entre eux — si infime soit-elle. Il était son employeur, elle son employée, et rien de plus.

Ce n'était pas convenable. C'était délicieux, excitant, enivrant — une sublime folie —, mais pas convenable.

Peut-être aurait-elle dû broder ces mots sur son mouchoir pour les consulter toutes les deux minutes. *Pas convenable.*

Ça suffit, Lilou, se tança-t-elle intérieurement. Elle ne pouvait modifier le passé, mais elle pouvait encore maîtriser son avenir.

Elle entra dans la salle, affichant un sourire poli et distant sur son visage.

Le duc leva la tête, esquissant un sourire chaleureux qui se figea sur ses lèvres. Lily sentit son cœur se serrer.

— Vous prenez le thé ? s'enquit-elle.

Question stupide : elle voyait bien qu'ils prenaient le thé. D'ailleurs, la moue qu'afficha Rose exprimait clairement son opinion concernant la demande de sa préceptrice. Lily ne pouvait lui en vouloir.

— J'ai dit à Miss Rose que nous avons tous deux besoin d'apprendre les bonnes manières, répondit Marcus. Je lui ai expliqué que vous me les enseigniez le soir, tout comme vous les lui enseignez dans la journée.

Il s'était exprimé d'un ton froid et respectueux tout à fait approprié à leur relation.

Pourquoi cela la perturbait-il ?

— Ainsi, poursuivit-il, nous avons décidé de pratiquer en prenant le thé.

— Comme vous, ajouta Rose qui, bien entendu, ne savait pas que Lily et le duc pratiquaient d'une façon qu'on ne saurait évoquer dans une conversation de bon ton.

— Puis-je me joindre à vous ?

Le duc considéra Rose un instant.

— C'est vous qui organisez ce thé, Miss Rose, dit-il cérémonieusement. Permettez-vous à votre préceptrice de se joindre à nous ?

La fillette eut un murmure d'assentiment en attrapant le pot de confiture.

Le duc se leva et tira l'une des petites chaises.

— Veuillez vous asseoir, Miss Lily.

Elle obéit et, pendant une fraction de seconde, elle aurait pu jurer qu'il avait effleuré la peau nue de son cou. Mais, avant qu'elle puisse en être certaine, il avait repris place sur sa chaise. « Ce n'est pas convenable », aurait-elle voulu lui dire.

— Vous prenez votre thé avec du lait, affirma Rose.

— Laissez-moi verser le thé à votre place, mademoiselle, la théière est encore un peu trop lourde pour vous.

Le duc remplit la tasse, puis Rose ajouta le lait en telle quantité qu'elle faillit déborder. Lily allait avoir du mal à le boire sans en renverser.

Après un instant d'hésitation, elle se pencha en avant et aspira bruyamment un peu de liquide. Maintenant, elle pouvait soulever la tasse sans danger.

— Ce que vient de faire Miss Lily ne fait pas partie des bonnes manières, lança le duc, une note d'humour dans la voix.

La jeune femme sentit le rouge lui monter aux joues. Ces derniers temps, elle avait fait bien d'autres choses qui ne faisaient pas partie des bonnes manières.

— Cela dit, poursuivit le duc, il est difficile de savoir ce qu'une demoiselle bien élevée ferait en pareilles circonstances. Que feriez-vous, Miss Rose, si votre tasse était trop remplie ?

Rose souleva sa tasse qui, heureusement, n'était qu'à moitié pleine.

— Je ne sais pas, dit-elle avec un haussement d'épaules. J'en renverserais ?

Posant la tasse, elle s'empara du sucrier.

Le duc l'arrêta d'un geste.

— Je crois que votre thé est assez sucré comme ça, non ?

Avec un regard noir, Rose reposa le sucrier. Le duc lui tapota la main et se rappuya au dossier de la petite chaise.

— De quoi faut-il parler en prenant le thé ? demanda-t-il en décochant un regard amusé à Lily. Du temps ? De la reine ? Du bel agencement de cette pièce ?

De nouveau, Rose haussa les épaules. Le duc poussa un soupir exagéré, une étincelle d'humour dans les yeux.

— Miss Lily et moi devrions peut-être faire la conversation pour vous montrer de quoi parlent les demoiselles et les gentlemen comme il faut.

Sauf que je ne suis pas comme il faut, songea Lily. Plus maintenant, plus depuis que mon père a tout perdu et qu'il me faut gagner ma vie par tous les moyens possibles.

Pourtant, elle décida de jouer le jeu. Pour le moment.

Si seulement elle était assez comme il faut pour... Mais non, ce genre de pensées était

dangereux. Le duc était son employeur.

Le fait qu'elle aime l'embrasser n'était certes pas une conduite appropriée, mais à long terme cela ne portait pas à conséquence, n'est-ce pas ?

Sauf pour son cœur et sa réputation. Sans compter qu'il était fort possible que le duc épouse un jour une femme — qui ne serait pas elle —, et qu'elle ait à le voir en compagnie de cette femme qui régnerait alors sur sa vie et celle de Rose.

Merveilleux. A présent, elle se sentait complètement déprimée.

— Miss Lily ?

— Oh ! oui, pardon, dit-elle en se redressant avant de le regarder. Vous m'avez posé une question ? Je... je pensais à autre chose.

Cette situation était vraiment intenable, et pourtant, elle se sentait tellement bien, ici. Avec le duc et Rose. Elle se remémora ses mains sur sa peau. Elle avait envie de se sentir de nouveau aussi vivante, aussi désirée.

Elle songea qu'elle avait la chance de réaliser ses rêves, pas ceux où elle et le duc faisaient... des choses, mais ceux où elle avait la possibilité de doter son agence d'un prestige tel que plus jamais une femme ne serait obligée de travailler dans des conditions fâcheuses pour sa réputation.

— Je me demandais si, à votre avis, le temps était assez clément pour une promenade demain, expliqua le duc. Tous les trois. Aujourd'hui, je ne peux pas, il faut que je rende visite à mon hôte d'hier soir.

— Je ne peux pas prévoir le temps, Votre Altesse.

Il leva les yeux au ciel, sans doute agacé par le ton guindé qu'elle avait employé.

— Nous faisons la conversation, Miss Lily, pas des prédictions.

C'était tout le problème, non ? Elle était incapable de prédire ce qui allait se passer à l'avenir — ses propres sentiments, ses propres actes.

Elle avait l'impression de se tenir au bord d'un précipice. D'avoir le choix entre sauter et s'envoler. Le résultat serait le même, mais les trajectoires seraient complètement différentes.

— Dans ce cas, Votre Altesse, j'espère que le temps sera assez clément demain pour une promenade. Miss Rose et moi avons commencé à étudier les arbres et les fleurs ; peut-être pourra-t-elle nous en nommer quelques-uns.

— Parfait, approuva-t-il avant de se tourner vers Rose. Cela vous convient-il, Miss Rose ? Une promenade dans le parc, demain ? J'adore marcher, simplement marcher, pas vous ?

Rose acquiesça, absorbée par le biscuit qu'elle avait chipé pendant que le duc regardait ailleurs.

— Parfait, répéta-t-il. Ce sera un plaisir de marcher en compagnie de si jolies demoiselles.

Ce compliment, si anodin soit-il, réchauffa le cœur de Lily — il s'intéressait à elle ! Peut-être même avait-il pensé à elle autant qu'elle avait pensé à lui.

Dans ce cas, pas étonnant qu'il n'ait pas mis de cravate. Après ce qui s'était passé la veille, peut-être avait-il perdu toute faculté de concentration, exactement comme elle. Elle était étonnée de ne pas avoir enfilé sa robe à l'envers, ou de ne pas avoir perdu l'usage de la parole.

Il la laissait sans voix, bouleversée et affamée.

Tout le contraire de ce qu'elle était censée être : protocolaire, précise et méthodique.

Et elle n'était pas sûre que ce soit un progrès.

Un duc n'a pas besoin d'expliquer de lui-même pourquoi il ne souhaite pas faire quelque chose, mais il doit être prêt à exposer ses raisons si on le lui demande. Et, dans ce cas, un duc peut choisir soit de s'expliquer, soit de lever

le sourcil en fixant avec dédain son interlocuteur impertinent.

La première option est recommandée, mais il est plus fréquent de recourir à la seconde.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 20

— Vraiment, je ne sais pas, Caroline.

Lily était assise dans le fauteuil qu'occupaient généralement les femmes perdues, et elle s'y sentait tout à fait à sa place. Caroline était assise en face d'elle, une expression préoccupée sur son beau visage.

— Mais tu n'as rien fait de compromettant, dit-elle en soufflant sur une mèche qui lui tombait sur les yeux. Un baiser ou deux entre adultes consentants, ça ne va pas te mener à ta perte, si tu sais te contrôler.

Oh ! mais elle ne voulait pas se contrôler ! Lily n'avait cessé de s'imaginer faisant irruption dans le bureau du duc et lui enlevant ses vêtements, dénouant sa cravate (s'il en avait une), déboutonnant sa chemise, défaisant la braguette de son pantalon. Pour le reste, c'était un peu flou. Elle espérait qu'il ne portait pas trop de sous-vêtements, elle n'avait pas envie d'y passer la nuit.

Oui, elle voulait le déshabiller pour voir l'homme que masquaient ces vêtements. Elle savait que, nu, il serait magnifique, fier de ce qu'il était et de son physique, aussi fier qu'il l'était habillé.

Sauf qu'il serait nu.

— Tu ne vas pas réussir à te dominer, Lily ? demanda Caroline, qui devait avoir remarqué son hésitation.

— Si, si, bien sûr. C'est juste que... eh bien, je ne pensais pas qu'un baiser puisse être aussi agréable.

Son amie éclata de rire, projetant de nouvelles mèches sur son front. Lily songea que, pour son prochain anniversaire, elle lui offrirait peut-être un paquet d'épingles à cheveux.

— C'est en effet très agréable. Pourquoi crois-tu que l'on soit si nombreuses à avoir des... ennuis ?

Les yeux bleus de Caroline pétillaient de gaieté, mais Lily savait que son amie avait eu plus que son lot d'ennuis. C'était d'ailleurs la base sur laquelle s'étaient fondées leur association, leur amitié — elles partageaient le fardeau d'avoir dû échapper à un destin qu'elles n'avaient pas décidé.

Dans son propre cas, elle n'avait guère eu le choix : le seul endroit susceptible d'employer une jeune femme sans références, mais habituée à gérer de l'argent, était une maison close. Elle n'aurait jamais cru que le comportement irresponsable de son père lui fournirait des compétences professionnelles, mais elle avait dû gérer leur budget au plus juste dès son plus jeune âge. Même alors, pourtant, elle n'était pas parvenue à contrecarrer la détermination de son père à ruiner sa famille.

Quant à Caroline, sa chute avait été provoquée par celui qui l'employait — un artiste cherchant

une assistante, quelqu'un qui comprenait l'art, la peinture et l'importance du silence. Un artiste dont l'épouse, en voyant l'amitié qui les liait, avait imaginé le pire. Elle avait sali son nom avec un tel acharnement que Caroline avait été incapable de retrouver un emploi — à moins de vouloir travailler de manière « classique » dans une maison close.

Pourtant, cette expérience malheureuse ne l'avait pas abattue, à peine un peu échaudée. Et, aujourd'hui, l'agence étant en plein essor — grâce au duc qui avait embauché Lily —, Caroline n'avait jamais été aussi gaie. Ce qui ne ressemblait guère à son comportement habituel. Elle était le pilier de l'agence, celle qui soutenait les autres jusque dans les pires moments, et la plus pragmatique d'entre elles.

— Que veux-tu faire ? demanda-t-elle d'une voix pleine de compréhension.

Lily sentit un petit sourire fleurir sur ses lèvres, et elle soutint le regard de Caroline.

Caroline éclata de rire et secoua la tête.

— Tu sais bien que tu ne peux pas, pas dans la réalité qui est la nôtre. Dans tes rêves, autant que tu veux, mais il faudrait que tu sois folle pour véritablement envisager une chose pareille.

— Folle, ou idiote.

— Ou prête à quitter le pays pour des contrées inexplorées.

— Ou sur le point d'hériter d'une telle fortune que tout le monde se ficherait que je danse sur Trafalgar Square les jupes relevées jusqu'aux genoux.

Caroline porta une main à sa bouche pour étouffer un gloussement, et Lily se joignit à son hilarité.

Elles se turent brusquement, en entendant la clochette de la porte tinter, puis se remirent à rire en entendant la voix d'Annabelle.

— Vous vous amusez sans moi ? s'indigna-t-elle. Ce n'est pas juste.

Elle entra dans le bureau, arborant les couleurs vives qu'elle affectionnait. Ce jour-là, elle portait un manteau violet sur une robe vert vif. C'était... eh bien, cela ne passait pas inaperçu, c'était le moins qu'on puisse dire. Même si ça faisait mal aux yeux.

— Lily, je suis tellement contente de te voir ! s'exclama Annabelle en l'embrassant sur la joue. Et Caroline qui rit ! Qu'est-ce que tu lui as fait, Lily ?

Elle se dressa entre elles, les mains sur les hanches, son regard aussi perçant que celui d'un oiseau posé sur Lily.

Celle-ci tira sur sa manche.

— On parle de ma vie amoureuse.

Annabelle afficha une expression stupéfaite. Elle s'assit sur l'accoudoir du fauteuil de Lily.

— Ça veut dire que toi et le duc... ?

Elle semblait absolument ravie.

Evidemment. Annabelle ne pensait jamais aux conséquences de ses actes — ni à ceux des autres, d'ailleurs —, ce qui lui avait valu de rejoindre elle aussi le lot des femmes déchues.

Caroline poussa un soupir de réprobation.

— Il faut qu'elle reste à *sa place*, dit-elle en appuyant sur les trois derniers mots. Parce que lui ne le fera pas.

Puis, se tournant vers Lily, elle ajouta :

— Et ensuite, où te retrouveras-tu ?

Dans son lit ?

Ce n'était sans doute pas ce que voulait dire Caroline.

Par bonheur, la question semblait purement rhétorique, car Caroline poursuivit :

— Tu seras seule, et ta réputation sera ternie, ou peut-être pire. Sans compter que l'agence en souffrira. Et que tu auras le cœur brisé, évidemment.

Voilà qui était terrible, non ? Lily avait espéré que quelqu'un, quelque part, lui affirmerait qu'elle pouvait, sans risques pour elle et ses proches, se lancer dans l'aventure et s'amuser, mais ce genre de choses n'arrivait que dans les contes de fées, et elle n'avait pas une fée pour marraine qui veillait sur elle.

Tout ce qu'elle avait, c'était ces deux femmes solides qui avaient lutté contre l'adversité et s'en étaient sorties avec les honneurs.

Tout compte fait, elle préférait garder ce qu'elle avait. Ce qui signifiait qu'elle ne pourrait jamais avoir ce qu'elle ne possédait pas actuellement. Jamais.

* * *

— Votre Altesse.

Le majordome tendit la main tandis que Marcus retirait son manteau et ôtait son chapeau.

— La comtesse est dans le petit salon, si vous voulez bien me suivre ?

Marcus inspira profondément et suivit l'austère majordome — pas aussi austère que Thompson, mais guère moins —, la gorge serrée d'appréhension. C'était étrange : après tout, ce n'était pas la première fois qu'il rendait visite à quelqu'un. Il est vrai qu'il ne s'était pas montré très sociable depuis qu'il avait hérité de son titre. Il n'en avait eu ni envie ni besoin. Jusqu'à présent.

L'idée de passer une soirée à boire et à discuter avec des hommes comme Smithfield, Collins ou quelques autres le réjouissait, mais se soumettre à l'inspection sans indulgence d'un groupe de dames très comme il faut suffisait à le rendre nerveux.

Pas étonnant qu'il se soit défilé jusque-là. Il n'avait pas réalisé à quel point il était mal préparé à être un vrai duc. Ou même un véritable aristocrate. Il avait eu une succession de précepteurs qui lui avaient donné quelques vagues instructions sur le comportement à adopter en société, mais rien de très concret. Quand il avait eu l'âge de prendre sa place dans la haute société, ses parents étaient morts, son frère s'en fichait, et lui-même n'avait aucune envie de se mêler à ses pairs.

Voilà pourquoi, en avançant dans ce couloir, il avait l'impression de se rendre à l'échafaud.

Inutile d'en faire toute une histoire, se tança-t-il intérieurement. Il n'était pas question d'échafaud, seulement de... de thé, de biscuits et de conversations polies. Autrement dit, une façon plus lente de mourir. La mort par le thé et les bavardages. La mort par l'ennui.

Heureusement, le majordome s'arrêta devant lui avant que Marcus ne prenne ses jambes à son cou. Il ouvrit la porte et la tint en s'effaçant devant lui.

— Son Altesse le duc de Rutherford, annonça-t-il.

La comtesse de Daymond — la femme affreusement maigre qu'il avait rencontrée la veille au bal — se leva pour s'approcher de lui, un sourire fort poli sur les lèvres.

— Votre Altesse, c'est un plaisir. Merci de votre visite. Puis-je vous faire servir du thé ?

Du thé. Il en avait soupé, du thé ! Mais, comme il était lui aussi très poli désormais, il répondit :

— Merci, un peu de thé, ce sera parfait.

— Ou du café ? ajouta-t-elle. Il me semble que certains gentlemen préfèrent le café, bien que personnellement je ne supporte pas cette boisson. Elle est beaucoup trop noire et trop forte.

C'était précisément pour cela que Marcus aimait le café, mais il n'allait pas en débattre avec son hôtesse.

— Du café, alors, je vous remercie.

La question des rafraîchissements résolue, la comtesse se mit à faire les présentations. Il y avait au moins une demi-douzaine de femmes assises dans le salon, toutes une tasse de thé à la main ou posée près d'elle sur de petites tables. Marcus était incapable de les différencier les unes des autres. A part Lucinda, qui le considérait avec la même expression légèrement amusée que la veille.

— Vous connaissez ma fille, lady Lucinda, disait la comtesse. Et voici lady Hall, des Hall du Yorkshire (comme si cela était censé l'éclairer sur son identité), et Miss Charles, ainsi que Miss Alice Charles — les amies les plus dévouées de Lucinda —, ainsi que lady Townsend, la marraine de Lucinda. Voilà, vous connaissez tout le monde.

Lui désignant un fauteuil, elle le pria de s'asseoir.

Marcus obtempéra, sentant le poids de six paires d'yeux — soit douze au total — posé sur lui. Il avait l'impression d'être une bête curieuse ; si seulement il y avait eu un autre homme dans la pièce ! Sans compter qu'après ces présentations il savait désormais qu'au moins trois des personnes présentes n'étaient pas mariées, et étaient donc susceptibles d'essayer de mettre le grappin sur le premier duc venu. Et elles ne s'en priveraient pas, il en était persuadé : en toute modestie, il était l'un des maris potentiels les plus séduisants qu'une jeune femme puisse espérer. Ou l'un des plus arrogants, en tout cas.

Il aurait aimé que Lily soit là pour lui rabattre un peu le caquet. Il aimait bien la voir afficher cette petite moue désapprobatrice quand il se montrait particulièrement hautain ou autoritaire. Ou les deux.

Mais ce n'était pas en pensant à Lily qu'il allait réussir son intégration dans la société, ni trouver une épouse — une femme bien élevée qui permettrait à Rose d'évoluer à son tour dans la société en dépit de ses origines douteuses.

— Merci pour votre invitation, dit-il en acceptant le café que l'austère majordome lui tendait. Votre maison est superbe, et le temps se montre clément.

En achevant cette phrase, il se rendit compte qu'il avait épuisé d'un coup tous ses sujets de conversation. Zut.

— Vous venez d'arriver en ville, Votre Altesse ? s'enquit la comtesse.

En réalité, il s'y trouvait depuis déjà quelques mois, non ? Mais, s'il affirmait cela, les autres se demanderaient ce qu'il avait fait pendant tout ce temps, et ses réponses n'entreraient pas dans le cadre d'une conversation convenable.

— Il semblerait que oui, n'est-ce pas ?

Voilà. Une réponse dont Miss Blake aurait pu être fière. Ou pas, si elle n'arrivait pas à décider d'être fière ou non.

— Et à quelles réceptions comptez-vous vous rendre prochainement ?

C'était la femme la plus âgée, lady Townsend. Tout en posant sa question, elle avait regardé à la dérobée sa filleule, Lady Lucinda.

— Je ne sais pas trop, répondit-il.

Sapristi, voilà qu'il commençait à parler comme Miss Blake !

— N'embêtez pas le duc, intervint lady Lucinda d'une voix amusée. Il se rendra où il voudra quand il voudra, n'est-ce pas ? lança-t-elle avec son petit sourire ironique.

Cette femme le surprenait, il devait l'admettre. Et agréablement, en outre. Elle était jolie, pleine d'esprit, et tout à fait respectable. Pourquoi cette pensée le perturbait-elle ?

La conversation portait à présent sur la réception de la veille, évoquant la qualité de la musique, un jeune homme anonyme qui avait bu un peu trop de punch, et les rafraîchissements qui étaient si exquis que chacune des dames présentes déclara qu'elle en avait bu au moins un de plus qu'il n'aurait

fallu.

— Votre Altesse ?

Sans qu'il ne s'en aperçoive, lady Lucinda avait prié l'une des dames assises près de lui de changer de place. Il la salua d'un hochement de tête, comme s'il n'était pas certain de son identité. Heureusement, elle ne releva pas.

— Je suis désolée pour toutes ces questions, mais nous n'avons pas beaucoup de ducs qui nous font l'honneur de fréquenter notre salon et, bien entendu, nous sommes toutes affreusement curieuses d'en savoir plus sur vous. Surtout ma mère, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Devons-nous réclamer une feuille de papier et un crayon pour noter notre conversation ? rétorqua Marcus à voix basse, sur le même ton malicieux.

Il regarda la mère de lady Lucinda à la dérobée. Qui, en effet, les observait d'un œil ravi tandis qu'ils devisaient.

Il comprenait maintenant ce que ressentaient les animaux dans les zoos. Peut-être aurait-il simplement dû s'enfermer dans une cage, ainsi, les gens de la noblesse viendraient l'admirer et, pourquoi pas, lui donner de petits coups de bâton à travers les barreaux.

C'était injuste envers lui-même. Marcus était un homme rare, il le savait — voilà pourquoi il s'était tenu à l'écart si longtemps. Il n'avait pas demandé à être exposé de cette façon, lui qui était parvenu à échapper aux regards pendant la majeure partie de sa vie.

Pourquoi son frère ne s'était-il pas mieux cramponné à son cheval ? S'il avait survécu, c'est lui qui aurait dû subir toute cette mascarade. Et il l'aurait certainement davantage appréciée que Marcus, vu leurs caractères radicalement opposés.

Dieu merci, la voix de lady Lucinda interrompit ses pensées.

— Un biscuit ?

Elle lui tendait une assiette, un doux sourire sur le visage.

Cette jeune femme était fort séduisante, il devait le reconnaître.

— Merci, dit-il en choisissant un gâteau qui semblait particulièrement délicieux.

Il n'en fit qu'une bouchée. C'était le premier qu'il goûtait aujourd'hui — Rose avait avalé tous ceux qu'on leur avait servis pour le thé.

Rose. La seule évocation de son nom fit naître un sourire sur ses lèvres. Il avait toujours aimé se promener seul, mais cheminer main dans la main avec sa fille transformait cette activité solitaire en aventure pleine de gaieté. Exactement comme il l'avait espéré.

— J'ai entendu dire que vous ne viviez pas seul, Votre Altesse ? Une petite fille habite avec vous ?

Cette fois, c'était la marraine de lady Lucinda qui s'était adressée à lui d'une voix forte, éclipsant tous les bavardages dans la pièce.

Plusieurs autres personnes habitaient dans sa maison, mais les serviteurs ne comptaient pas, n'est-ce pas ?

— Oui. Miss Rose, ma... pupille. La fille de ma cousine.

Ce mensonge sortait de plus en plus facilement.

— Elle vient juste d'arriver ? Et vous lui avez déjà trouvé une préceptrice ? s'enquit-elle d'un ton guère approbateur.

Pas complètement désapprobateur non plus, mais Marcus fut aussitôt sur la défensive.

— Oui, je souhaite qu'elle reçoive une bonne éducation.

Le biscuit lui avait laissé un goût de cendre dans la bouche.

— C'est très charitable de votre part, poursuivit la femme, comme si, en recueillant Rose, il

avait fait quelque chose d'incroyable.

Non, corrigea-t-il en son for intérieur, ce qui est incroyable, c'est que je n'aie pas cherché à connaître Rose plus tôt.

— Elle doit vous être très reconnaissante pour tant de bonté, conclut lady Townsend avant de reporter son attention sur l'une des deux Miss Charles.

— Ne faites pas attention à ma marraine, intervint lady Lucinda. Elle a des idées très arrêtées sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

Marcus pria pour qu'elle ne tombe jamais sur Miss Blake. L'une des deux ne survivrait pas à cette rencontre.

— Cela dit, reprit lady Lucinda, je trouve... inhabituel que vous ayez accueilli une protégée si vite après votre propre arrivée.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit Marcus, intentionnellement évasif.

Il sentit ses mâchoires se crispier. Il n'avait pas à expliquer pourquoi il avait recueilli une enfant qui n'avait nulle part où aller. Qui était du même sang que lui. Qui avait besoin de lui.

— Bien sûr, déclara lady Lucinda d'une voix apaisante, comme si elle avait deviné qu'il était en colère. Un autre biscuit ?

Un duc — ou tout autre gentleman de noble naissance — se doit d'assurer la transmission de son titre et de sa fortune à un descendant après son décès. En choisissant son épouse, le duc — ou tout autre gentleman de noble naissance — doit chercher une femme qui soit elle-même de noble naissance. Toute autre qualité dont elle serait pourvue par ailleurs est accessoire.
Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 21

— Tu as déjà mangé cinq biscuits, lança Lily en voyant Rose essayer de se resservir.

Rose suspendit son geste et considéra sa gouvernante, un sourcil levé. Apparemment, elle commençait déjà à imiter son père. D'une façon très arrogante, bien entendu.

— Mais j'ai faim, riposta-t-elle nonchalamment.

— Dans ce cas, allons voir ce que Mme Partridge a dans la cuisine. Ce n'est pas bon de se nourrir exclusivement de biscuits.

Rose haussa les épaules.

— Je n'en mangeais pas beaucoup, avant. Maman me donnait seulement ceux qu'elle rapportait à la maison.

— D'où rapportait-elle des biscuits ? demanda Lily en mettant l'assiette hors de portée de Rose.

— Du pub. Elle travaillait là-bas. C'est Mme Tolliver qui me gardait pendant ce temps, mais elle n'avait pas de fille de mon âge. Juste des garçons.

A ces mots, elle fit la grimace. Pas étonnant qu'elle ait tant apprécié d'aller jouer avec les filles de Mme Porter.

— Et que rapportait ta mère à la maison ?

Nouveau haussement d'épaules.

— A manger.

Comme Annabelle, Rose semblait prendre ses questions au pied de la lettre. Mais cela n'avait guère d'importance : l'essentiel, c'était que Rose parle de son ancienne vie sans qu'on ne la questionne. Lily s'inquiétait pour la petite fille ; elle savait combien il était difficile de perdre un parent. Elle-même en avait perdu deux et, même avant que sa mère ne meure, elle était déjà un peu partie.

C'était ce qui l'avait obligée à travailler dans un sombre établissement, mais aussi ce qui l'avait préparée à survivre en montant l'agence. Elle espéra que Rose tirerait comme elle des bénéfices de cette souffrance endurée à un si jeune âge.

— Maman me gardait toujours les carottes du ragoût. J'aime les carottes. Et les pommes de terre. Et le ragoût.

— Moi aussi, j'aime beaucoup tout cela. On devrait demander à Mme Partridge de nous préparer un ragoût, un de ces jours. Ça te plairait ?

La fillette acquiesça tout en tendant le bras vers l'assiette de biscuits.

Lily écarta sa main.

— Allons voir dans la cuisine si on trouve quelque chose qui te plaît — en dehors des biscuits.

Ensuite, nous irons nous promener. Je ne pense pas que le duc sera rentré avant le dîner.

Rose eut un hochement de tête enthousiaste.

— J'aime marcher !

Comme ton père. Lily songea qu'il fallait qu'elle la fasse sortir autant que possible — Rose était maigre et avait le teint pâle. Apparemment, elle n'avait pas eu jusque-là beaucoup d'occasions de prendre l'air.

Une fois dehors, elle prit la fillette par la main — celle qui ne tenait pas un morceau de pain tout juste sorti du four — et toutes deux s'acheminèrent vers le petit parc où, supposait Lily, le duc avait emmené Rose quelques jours plus tôt. Le ciel était nuageux, mais la pluie ne semblait pas menacer. L'air était doux et agréable après tout ce temps passé dans la maison.

D'autres gouvernantes et des enfants se promenaient comme elles. Lily salua d'un signe de tête les jeunes femmes et leurs protégés. C'était décidément fort plaisant, songea-t-elle. Cet emploi était une bénédiction, surtout s'il permettait à l'agence de se développer. Grâce à elle.

— Le duc va-t-il me garder avec lui ?

Rose avait parlé d'un ton léger, mais Lily sentit néanmoins sa gorge se serrer. Le fait que Rose puisse se poser la question lui avait traversé l'esprit. Elle fut elle-même surprise de sentir une vive fureur l'envahir à l'idée qu'il puisse se séparer de sa fille.

Il semblait savoir mieux que quiconque ce que l'on éprouvait à être mis à l'écart, à manquer d'amour. Il ne pouvait pas faire cela à sa fille, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas au courant des intentions de ton père, mais j'ai eu l'impression qu'il avait envie de te connaître davantage. Il n'aurait pas embauché une préceptrice s'il avait envisagé de t'envoyer ailleurs, tu ne crois pas ?

— Peut-être pas. Mais la fille de cette dame, l'autre jour, elle a dit que les gens étaient étonnés qu'il m'ait prise chez lui, et elle m'a demandé où j'irais, après. Je lui ai dit que je ne savais pas.

Le nœud dans la gorge de Lily se resserra. Elle maudit ceux qui avaient parlé ainsi de Rose devant les enfants. La fille de Mme Porter n'avait sans doute pas voulu se montrer méchante mais, si les gens commençaient déjà à commenter la présence de Rose chez le duc, cela signifiait que les commérages devaient aller bon train. Le duc avait raison : il allait devoir se trouver une épouse respectable pour faire taire les rumeurs.

Le plus important était d'empêcher les ragots d'entraver l'avenir de Rose. Elle allait devoir se le répéter. Souvent.

* * *

— Comment s'est passée ta journée, Rose ?

Marcus fit un signe de tête à l'adresse du domestique, et celui-ci versa une louche de soupe dans son bol.

— Bien.

Manifestement, Rose n'était pas du genre à donner de grandes explications.

Ils étaient attablés dans l'une des salles à manger — pas la plus grande, qui semblait pouvoir accueillir le Tout-Londres, ni la petite où ils prenaient le petit déjeuner. Cette pièce ne semblait pas avoir été décorée par la même personne que celle du salon rose, Dieu merci. La table était en bois sombre et les murs tapissés de papier jaune d'or et de tentures marron. Certes, c'était une vaste pièce, mais elle était chaleureuse.

Thompson avait tenté de faire servir le dîner par toute une armée de domestiques, mais Marcus

s'y était opposé — il trouvait ridicule qu'il y ait plus de domestiques que de convives. Ils n'étaient donc que deux à les servir. De temps à autre, Thompson venait jeter un coup d'œil sur ses subalternes.

— Vous pourriez peut-être me donner quelques détails, Miss Lily ?

Sa préceptrice — pas la sienne, à vrai dire, la préceptrice qu'il employait — était assise à sa gauche, vêtue d'une des robes qu'il lui avait achetées.

Pour être honnête, il était très content de la lui avoir offerte. Sa couleur prune mettait en valeur la teinte merveilleuse de ses cheveux et contrastait avec ses yeux, qui apparaissaient dorés dans la lumière des chandelles. Sans compter le fait que, s'agissant d'une robe du soir, son décolleté était assez profond pour qu'il admire la courbe de ses seins et le blanc crémeux de sa peau.

Lily refusa d'un signe de tête la soupe qu'on lui proposait et avala une gorgée de vin.

— Nous sommes allées au parc pour que Rose ne mange pas tous les biscuits.

Tout en parlant, elle souriait à Rose. La chaleur de son expression et ses traits délicats illuminés par ce sourire lui coupèrent le souffle.

— Je n'en ai mangé que cinq, protesta Rose en plongeant sa cuillère dans la soupe.

— Six ! Tu crois que je ne t'ai pas vue en chiper un autre quand nous sommes sorties ? rétorqua Lily.

Puis, reportant son attention sur Marcus :

— Nous avons vu beaucoup de chiens et d'enfants, et on dirait que le printemps est enfin là. Nous allons pouvoir nous promener chaque jour, tant qu'il ne pleut pas. Miss Rose aime beaucoup marcher.

Marcus sourit à Rose.

— On fera une promenade, demain ?

Rose marmonna un assentiment, très occupée à avaler sa soupe aussi vite que possible.

Marcus en prit une cuillerée et songea que c'était bien meilleur que les biscuits qu'il avait goûtés chez le comte — sans doute en raison des gens qui l'entouraient. Il se sentait bien, ici, chez lui. Juste tous les trois. Il était à l'aise dans ce décor, avec ces personnes. Et il aimait ce qu'ils faisaient ensemble. Dîner. Se promener.

S'embrasser.

Mais cela, songea-t-il en regardant de nouveau le décolleté de Lily à la dérobée, ne devait plus se reproduire. Vraiment pas. Même si certaines parties de son corps se rebellaient contre cette décision.

Il fallait à tout prix éviter les tentations. Sinon, ce serait injuste envers Lily ou sa future épouse, celle qui serait obligée de tolérer dans son foyer l'enfant illégitime de son mari. Il était inconcevable qu'elle ait en outre à subir chez elle la présence d'une femme avec qui il avait... badiné dans ces lieux. Mais elle était si gentille avec Rose — Lily, pas la demoiselle inconnue qu'il allait épouser —, et il n'avait pas l'intention de séparer Rose d'une femme pour qui elle éprouvait de l'affection, pas si tôt après le décès de sa mère.

Il devait absolument mettre un terme à ce désir permanent, se répéta-t-il. Cesser d'avoir envie d'explorer ces courbes laiteuses, cette bouche généreuse, de découvrir leur goût. Faire un pas en arrière.

Dieu merci, il n'avait pas vraiment à faire un pas en arrière, parce que, s'il s'était levé à ce moment précis, la teneur de ses pensées aurait été visible de tous.

Faire un pas en arrière, donc — au sens figuré, pas littéralement.

— Mesdemoiselles, je vais m'absenter après le dîner. Miss Lily, vous n'aurez pas à me faire

votre rapport ce soir.

La prochaine fois qu'il la verrait seul à seule, il espérait être fort.

— Bien sûr, Votre Altesse, murmura-t-elle avant d'accepter d'un signe de tête le plat que lui proposait le domestique.

Était-ce l'effet de son imagination, ou avait-il entrevu une lueur de déception dans ses prunelles noisette ?

— Mais nous irons en promenade, demain ? demanda Rose en ouvrant de grands yeux suppliants. Et on reprendra le thé ensemble ?

— Oui, ma chérie, répondit Marcus en se penchant pour lui caresser la joue. Notre thé était le meilleur moment de ma journée.

— Oh ! j'allais oublier, intervint Lily. Mme Porter a demandé si Rose pouvait revenir jouer avec les enfants. Cela vous conviendrait-il ? Vendredi, peut-être ?

Elle reporta son regard sur Rose, et son sourire s'élargit.

— Certainement. Tu aimes les enfants de Mme Porter, alors ? demanda-t-il à Rose.

— Oui.

Lily, qui semblait sur le point d'ajouter quelque chose, se mordit la lèvre et évita son regard. Que cachait-elle ? se demanda Marcus.

Y avait-il chez les Porter un jeune homme qui était plus convenable, plus beau et moins arrogant que lui ?

A vrai dire, il était logique de supposer que n'importe quel homme qu'elle viendrait à rencontrer se révélerait plus convenable et moins arrogant. En revanche, il céderait moins facilement sur le reste car il savait combien il était séduisant — on le lui avait répété fort souvent par le passé, au cours de ses années de débauche. Mais son physique ne lui conférait guère les autres qualités pour autant. Lily s'était peut-être dit, elle aussi, qu'elle devait faire un pas en arrière.

Ce qui lui donnait envie de la suivre. Une envie déplacée, maintenant qu'il avait compris où était son devoir. Il ne devait ni la suivre ni la désirer. Simplement lui payer ses gages et garder ses distances.

* * *

Le duc n'avait pas besoin d'un rapport ou de leçons de bonnes manières chaque jour, se répéta Lily en entendant la porte d'entrée se refermer derrière lui. Mieux valait qu'elle ne se retrouve pas seule avec lui le soir, une fois que Rose était couchée. La tentation était trop forte de céder à son physique et au charme que masquait sa condescendance. Au désir dans ses yeux sombres, à la façon dont il la touchait, comme si elle était à la fois précieuse et assez solide pour qu'il la manipule sans ménagement.

Elle sentit Rose glisser sa main dans la sienne. C'était une sensation merveilleuse, qui lui donnait l'impression d'être utile — peut-être en empêchant cette jeune fille de devenir plus tard une femme au funeste destin. Rose serait heureuse, aussi longtemps que Lily agirait de façon raisonnable.

— Et si nous allions au lit ? Je peux te lire une histoire, si tu veux.

Rose hocha la tête avant d'entraîner Lily par la main en direction de l'escalier. Elles montèrent dans un silence serein. Lily était convaincue que la sécurité et le bonheur de la fillette étaient plus importants qu'un désir fugace. Pas si fugace que cela, à vrai dire, car elle doutait de pouvoir oublier un jour le duc, et ce qu'ils avaient fait ensemble.

Arrivée dans sa chambre, Rose se mit à sauter sur le lit, les cheveux en bataille, sa poupée

Maggie serrée dans ses bras.

— Il a dit qu'on allait se promener tous les trois demain ! Et qu'on prendrait le thé !

A cette idée, la fillette était presque aussi excitée que Lily. Sauf que Lily refoulait cette excitation ; au contraire, elle se répétait que le duc n'était qu'un homme — un beau gentleman, plein d'esprit et de charme, inaccessible pour une femme comme elle. Même sans le passé fâcheux qu'elle lui avait caché.

— Qu'as-tu envie de lire ?

Elle avait fait venir quelques livres pour enfants de la librairie, car la bibliothèque du duc n'en contenait pas. Elles disposaient en particulier d'un recueil des contes de Perrault, dont Lily gardait le souvenir de sa propre enfance. Rose partageait son goût pour la lecture et préférait les histoires de dragons, de fées et de princesses aux récits plus réalistes.

— Cendrillon, dit Rose en s'allongeant sur le gigantesque lit avant de tirer les couvertures jusqu'à son menton.

Oh ! Cendrillon, l'histoire de la pauvre et du prince ? Rien à voir avec ce qui se passait actuellement dans la vie de Lily, n'est-ce pas ? Saprستي, allait-elle enfin parvenir à chasser ces pensées de son esprit une bonne fois pour toutes ?

Mais Rose avait réclamé ce conte, et Lily voulait partager avec son élève le plaisir de la lecture et de l'imagination. Elle s'empara donc du livre, l'ouvrit et commença.

— « Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme... »

Quelques paragraphes plus tard, elle était absorbée par la magie de l'histoire.

Enfin, après la dernière phrase — « Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria le jour même à deux grands seigneurs de la Cour » —, Rose s'endormit. Lily se sentait épuisée, elle aussi.

Chasser perpétuellement certaines pensées était presque aussi fatigant que se rappeler tout ce dont elle était censée se souvenir, comme s'assurer que Rose ne mange pas trop de biscuits, que ses cours alternent avec des périodes de jeu (elle gardait en tête que le duc lui avait demandé de songer au bien-être de Rose autant qu'à son éducation), qu'elle n'évoque pas trop son passé et fournisse le meilleur travail possible pour que sa propre réputation rejaillisse ensuite sur l'agence.

Tout cela en valait la peine. Même si ce n'était pas aussi merveilleux que d'être embrassée par un duc.

Elle allait devoir s'en contenter.

Un duc doit garder ses distances avec les autres de manière à ne pas encourager une intimité illusoire.

Un duc doit pouvoir faire tout ce qu'il veut.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 22

Les lieux ressemblaient beaucoup à la salle de bal du duc de Daymond, ce qui, sans nul doute, aurait dû lui inspirer des réflexions plus profondes que : « C'est une grande pièce » ou « Oh ! regardez, il y a des fenêtres ».

Mais il avait déjà épuisé toutes ses remarques sur le sujet. Peut-être aurait-il dû s'enquérir auprès de Miss Lily de ce que l'on pouvait dire concernant des choses aussi inintéressantes qu'une salle.

Il fut interrompu avant d'avoir pu trouver une opinion sur les statues d'enfants aux allures faussement pudiques placées dans chaque coin — à part « Ces trucs sont affreux ».

— Te voilà encore de sortie, et toujours aussi bien mis ! Je suis impressionné, Votre Altesse, lança Smithfield d'un ton moqueur.

Marcus se demanda s'il devait mettre un coup de poing dans le nez de son nouveau meilleur ami ou se contenter d'incliner la tête.

Frapper son ami ne lui rendrait guère service, pensa-t-il, même si c'était tentant. Il se contenta donc de hocher la tête.

— Merci, répondit-il. Tu vois, je prends tes conseils à cœur, j'apparais en public dans toute ma splendeur de duc. Pas l'ombre d'un chat en corset à l'horizon.

— J'ai entendu dire que tu as même rendu quelques visites en après-midi, ce qui exige beaucoup plus de courage que de valser avec un félin.

— Une seule, et c'était infiniment plus difficile que de danser avec le chat. Les dames racontent-elles une chose alors qu'elles pensent exactement le contraire ?

Smithfield leva un sourcil.

— Je serais surpris qu'une demoiselle s'exprime librement devant un duc célibataire.

« Ce serait la même chose si vous étiez chauve et couvert de verrues. N'importe quelle jeune dame serait intimidée en votre présence. » A part *elle*. C'était la seule personne — la seule personne adulte, en tout cas, car Rose avait son franc-parler — qu'il n'intimidait pas. Ou plutôt, que son titre n'impressionnait pas. Elle n'exigeait rien de lui.

Sauf quand elle avait déclaré : « Marcus, j'en ai envie. »

— Alors, si ce que tu dis est vrai, rétorqua-t-il à Smithfield, il faudrait que je soupçonne toutes les demoiselles de mentir ? C'est pour le moins décourageant.

— Pas toutes, répondit Smithfield en désignant du menton une jeune femme qui dansait près d'eux dans les bras d'un homme d'âge mûr. L'invitée de ma sœur, Miss Blake, ne pourrait mentir, même si sa vie en dépendait.

— Ni exprimer une opinion, ajouta Marcus.

Smithfield acquiesça avec un rire étouffé.

— Tout à fait. Mais, au moins, vous ne seriez jamais à court de sujets de conversation.

— Parce qu'elle débattrait des divers mérites de la moindre petite décision qui se présenterait à elle.

Smithfield désigna alors une autre jeune femme, plus loin dans la salle.

— Lady Lucinda est une charmante demoiselle.

Marcus l'avait vue lui aussi, avec sa silhouette élancée et son doux visage.

— C'est vrai.

A cet instant, une pensée le frappa, et il se retourna vers son ami :

— Elle ne t'intéresse pas, n'est-ce pas ? Tu...

Smithfield répondit si vite qu'il l'empêcha de poursuivre.

— Non, bien sûr que non. De toute façon, son père est comte, un rang beaucoup trop élevé pour moi.

Marcus décela une note de tristesse dans sa voix, ce qui déclencha en lui une émotion — il ignorait laquelle — qui l'incitait à éviter de s'intéresser de trop près à la demoiselle en question.

— Dois-je te présenter mes vœux de bonheur, alors ? demanda Smithfield un peu sèchement.

— Non, il est beaucoup trop tôt pour cela. Par ailleurs, comme tu viens de le souligner, je commence à peine à me mêler à la société. Je ne veux rien décider avant de savoir clairement ce qui m'attend.

Smithfield le regarda bien en face. Comme lors de leur première rencontre, Marcus eut l'impression d'être percé à jour.

— Dans ce cas, j'espère que tu trouveras ce que tu cherches.

C'était un étrange écho de ce qu'il lui avait dit juste avant que Rose ne fasse irruption dans sa vie. Il aurait voulu répondre qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait, une petite fille d'environ quatre ans qui avait besoin de lui. Mais ce n'était pas tout, n'est-ce pas ?

Il savait que cela ne suffirait pas. Ni à Rose ni à lui. Il voulait que quelqu'un aime sa fille comme il l'aimait déjà, quelqu'un qui s'occuperait d'elle, qui veillerait à son éducation... et qui prendrait également soin de lui.

Quelqu'un qui parlerait franchement pour qu'il ne soit pas obligé de déchiffrer en permanence le fond de sa pensée.

Quelqu'un qui les accepterait tous les deux, Rose et lui.

Quelqu'un qui ressemblerait beaucoup à Lily.

Cette pensée le frappa brutalement. Il aurait aimé pousser un grognement de frustration, mais Smithfield — ainsi que les autres invités de la réception — en aurait sans doute déduit qu'il n'était pas digne de la bonne société alors qu'il faisait son possible pour sembler l'être.

Pourquoi Lily n'était-elle pas lady Lucinda ? Ou n'importe quelle lady, en fait, une femme de son propre rang ? Alors, personne n'aurait été scandalisé qu'il s'intéresse à elle.

Pourquoi fallait-il qu'il soit duc, un personnage si noble que ses moindres faits et gestes étaient observés et analysés, comme s'il était un insecte rare sous un microscope ?

Peu importaient toutes ces questions, la réponse était toujours la même : Lily et lui étaient ce qu'ils étaient. Il était impossible qu'ils soient ensemble.

S'excusant auprès de Smithfield, il alla demander une danse à lady Lucinda.

— On dirait qu'il va pleuvoir.

Le duc regardait par la fenêtre, une tasse de café à la main. Lily savait qu'il s'agissait de café, car il avait montré les dents à John quand le pauvre homme avait essayé de lui servir du thé.

Rose bondit de sa chaise et alla se poster près de lui.

— Pas de promenade, alors ? demanda-t-elle dans un murmure attristé.

Quand il se tourna vers elle, il avait une expression résolue. Chaleureuse et tendre, mais résolue.

— Pas de promenade, mais nous allons trouver quelque chose d'amusant à faire. N'est-ce pas, Miss Lily ? déclara-t-il en tournant la tête pour la regarder.

Elle cessa un instant de respirer.

— Bien sûr, Votre Altesse, je suis certaine que nous trouverons des jeux à faire à l'intérieur.

Les yeux du duc se plissèrent presque imperceptiblement — elle était sans doute la seule à l'avoir remarqué, Dieu merci.

— Il y a des cartes dans la bibliothèque, annonça-t-il.

Leur bibliothèque, songea-t-elle.

— Je vais demander à Thompson de les trouver, poursuivit-il, et je me rappellerai peut-être comment on joue à la bataille. Ou pas. Tu sais y jouer, Rose ?

La fillette secoua la tête.

— Non, mais Miss Lily peut m'apprendre, c'est un très bon professeur.

Ce compliment lui alla droit au cœur, tout comme le fait que Rose tenait pour acquis qu'elle connaissait les règles de n'importe quel jeu. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Quelle idiote sentimentale elle faisait ! Tout le contraire de la femme protocolaire, précise et méthodique qu'elle s'efforçait d'être.

— C'est décidé, alors, reprit le duc. Je vais aller dénicher moi-même ces cartes, et nous nous retrouverons dans le petit salon — la salle rose, je veux dire — un peu plus tard cet après-midi. Vers 14 heures, disons. J'ai quelques rendez-vous avant cela.

Sans doute pour aller rendre visite à des jeunes femmes de la haute société qui seraient des mères convenables pour Rose. Des jeunes femmes respectables dont la plus grande infortune était de perdre un gant ou de se faire piétiner le bas de la robe en dansant. Pas des femmes qui avaient dû travailler dans des lieux peu recommandables pour essayer de survivre, ou cacher leur passé pour assurer leur avenir.

Certainement pas des femmes qui apprécieraient le charme rude du duc, ou son incapacité à se raser de près et à garder une cravate, ni des femmes qui porteraient sa chemise de nuit au lit.

* * *

Les inanités de Miss Blake étaient encore préférables à cela. *Cela*, c'était écouter ses divers employés lui expliquer les détails de son patrimoine ; ses finances, ses placements, ses métayers, ses propriétés et ses charges. Tout son titre de duc résumé en trois heures interminables.

Ces heures, à vrai dire, n'étaient pas plus longues que les autres, mais c'est l'impression qu'elles lui avaient donné. Il aurait mille fois préféré lire n'importe quel traité sur les pratiques agricoles, ou même danser avec un chat.

Mais, s'il voulait tenir ce rang qu'il avait accepté avec tant de réticence, il devait en passer par là. Tout en écoutant les différents rapports sur les récoltes, les locations annuelles, les réparations et les investissements, il prit conscience que maintenant il savait ce que signifiait être duc. Et que

tourner le dos à ces obligations ferait de lui un lâche irresponsable.

Il avait beaucoup de défauts, mais la lâcheté n'en faisait pas partie.

Il plaqua donc un sourire un peu feint sur ses lèvres, prit quelques notes, acquiesça aux moments appropriés — du moins, il l'espérait — et comprit que tout cela en valait la peine. Pas seulement pour lui, ni pour Rose, mais pour tous les gens qui, d'une façon ou d'une autre, dépendaient du vaste duché de Rutherford.

— Et, si nous transformons une partie des terres agricoles en sites industriels, vous constaterez une large augmentation de vos bénéfices. Au bout de quelques années, bien sûr.

Si ses souvenirs étaient justes, son interlocuteur était M. Waldecott, le gestionnaire immobilier. Il parlait depuis près d'une heure, son chapeau serré entre ses mains, comme s'il craignait que Marcus ne le lui vole d'un instant à l'autre.

Il avait failli le faire, juste pour voir comment l'homme réagirait, avant de se rappeler qu'il était censé être plus responsable, pas plus immature.

M. Waldecott était le dernier du trio de bavards à prendre la parole, heureusement. Il avait déjà entendu son banquier, M. Mitchell (grand, mince, moustache clairesemée, voix morne), et son contremaître, M. Bird (ventripotent, chauve, voix nerveuse), lui présenter leur rapport sur ce que le duc de Rutherford — c'était lui, bien entendu — possédait en termes de patrimoine.

Il était riche, très riche. Cela, au moins, il le savait. Mais toute cette fortune s'accompagnait d'une somme égale de responsabilités, et il était déterminé à gérer tout cela. Pas seulement pour Rose, même si c'était son arrivée qui avait déclenché cet élan, mais aussi pour lui-même. Pour prouver que l'homme qui était duc de Rutherford pouvait se révéler aussi admirable que le titre qu'il détenait.

Cette idée était encore plus terrifiante que celle d'être un bon père. Dans ce cas, au moins, il y avait la promesse de jeux partagés.

* * *

— Vous voilà !

Rose sauta à bas de sa chaise et courut vers la porte pour aller étreindre les genoux du duc.

Celui-ci leva la tête et sourit à Lily.

— Je suis très heureux d'être rentré, mesdemoiselles. Vous ne pouvez pas savoir quelles horreurs j'ai traversées.

Ses rencontres avec les dames s'étaient donc si mal passées que ça ? Lily s'efforça de ne pas se réjouir.

— Par ici, indiqua Rose en lui prenant la main pour le mener à la table. Asseyez-vous là.

Elle désigna d'un doigt péremptoire la chaise qu'il occupait la fois précédente.

— Oui, mademoiselle, répondit-il avec un sourire en repliant ses longues jambes pour se carrer sur la trop petite chaise.

Il aurait dû avoir l'air ridicule, mais... oui, il avait effectivement l'air ridicule, mais il était également touchant à se plier en quatre pour satisfaire les désirs de sa fille.

— Nous avons trouvé des cartes, Votre Altesse, dit Lily en prenant le paquet posé sur le bureau au fond de la pièce. Ou plutôt, Thompson a réussi à les trouver.

Rose était manifestement parvenue à le charmer suffisamment pour qu'il ne lance pas à Lily un regard noir quand elle lui avait réclamé son aide. Enfin, pas tout à fait noir.

— A quel jeu allons-nous jouer, déjà ? demanda le duc en regardant alternativement sa fille et

Lily.

Il avait levé un sourcil — pas un sourcil autoritaire ou arrogant, mais un sourcil interrogateur et indulgent. Lily savait faire la différence, maintenant. Même si ce n'était pas une grosse différence.

— A la bataille, répondit Rose, l'air de se demander comment son père avait pu l'oublier si vite.

— Voulez-vous me rappeler les règles ? Enfin, me les apprendre, plutôt. Je crois que je n'y ai jamais joué.

Sa bouche se pinça brièvement. En son for intérieur, Lily ajouta un autre élément à la liste des informations qui montraient combien l'enfance du duc avait dû être triste.

Ils étaient tous les trois orphelins, chacun à leur façon, non ? Pas étonnant qu'ils s'entendent si bien. Elle avait le sentiment qu'ils formaient une famille. Ou presque.

D'un geste vif, Lily s'empara du paquet de cartes, s'efforçant de chasser ces pensées de son esprit.

— Bien sûr, dit-elle. Veux-tu lui expliquer les règles, Rose, ou puis-je le faire ?

— Vous pouvez, répondit Rose d'un ton souverain.

* * *

— Bataille !

Une heure plus tard, Lily avait l'impression que ses côtes allaient exploser tellement elle avait ri. Elle n'avait pas gagné — Rose avait remporté cinq des six mains qu'ils avaient jouées, et le duc la sixième. Malgré cela, jamais elle ne s'était autant amusée.

Enfin, si, mais elle était censée oublier cet épisode particulier.

Il avait fallu un peu de temps au duc pour comprendre les règles — à l'en croire, du moins —, et Rose avait donc dû lui expliquer quelles étaient ses erreurs, et le conseiller sur la façon d'améliorer son jeu. Lily ne manqua pas de remarquer le sourire chaleureux qu'il adressait à sa fille tandis qu'elle discourait sur l'importance de crier dès qu'on voyait une bataille. A plusieurs reprises, elle avait croisé son regard, et il lui avait souri ; elle s'était sentie fondre.

Ils se ressemblaient tellement, Rose et lui. Comment croire qu'ils ne se connaissaient que depuis deux semaines à peine ? La même façon de lever le sourcil, avec ou sans arrogance ; la même assurance qui leur faisait croire qu'ils avaient raison et que les autres avaient... moins raison ; l'expression changeante de leur visage, qui révélait leurs émotions.

C'était bel et bien une famille qu'elle avait devant elle.

— Miss Lily ? Tout va bien ?

Sa voix grave déclencha une série de frissons dans son corps, la forçant à chasser des souvenirs de la famille qu'elle n'avait jamais eue. Bien entendu, il avait retiré sa veste et sa cravate — il était chez lui et, apparemment, cela signifiait qu'il avait besoin de se dévêtir.

Bonne idée.

Au moins, c'était un excellent moyen de détourner son esprit d'un sujet sur lequel elle n'aimait pas s'attarder.

Surtout depuis qu'il avait relevé ses manches de chemise, exposant ses avant-bras musclés et ses poignets solides. Comment quelqu'un comme lui pouvait-il afficher une forme aussi insolente ? Quelqu'un qui passait son temps à paresser, à assister à des bals et à se faire choyer ?

Lily l'ignorait, mais il n'en restait pas moins qu'il était fort vigoureux. Elle était bien placée pour le savoir : ses mains se rappelaient encore la fermeté de son dos, et elle avait senti la force de

son torse contre sa poitrine.

— Oui, Votre Altesse ?

Elle se redressa sur sa chaise, comme si cette posture pouvait faire d'elle une personne plus convenable.

— Miss Rose demandait si nous pouvions dessiner ?

— Parce que vous vous en êtes si bien sorti la dernière fois ? le taquina-t-elle.

Il sourit, acceptant la pique.

— Je vais peut-être passer mon tour cette fois-ci, mais Rose peut dessiner pendant que nous discuterons.

Lily sentit son estomac se nouer. Discuter de quoi ? D'envoyer Rose ailleurs et de congédier Lily dans la foulée ? Du passé qu'elle lui avait tu, des références qu'elle avait falsifiées ? Et de son espoir fou qu'une vague de chaleur allait s'abattre en mars sur Londres pour qu'il enlève sa chemise ?

Il avait dû remarquer sa tension, car il répondit avec douceur :

— D'une réception que j'ai l'intention de donner. Je pensais que vous pourriez m'aider à l'organiser.

Oh ! Dieu soit loué ! Qu'il n'ait pas abordé les deux premiers sujets, en tout cas. Pour la vague de chaleur, elle continuait d'espérer.

— Bien sûr.

Se levant, elle alla rassembler le matériel de dessin, qu'elle posa devant Rose. Aussitôt, celle-ci décida de dessiner les trois chats de la maison en train de prendre le thé.

— Par ici, Miss Lily. J'ai besoin de dégourdir mes jambes.

Le duc s'était péniblement extirpé de sa minuscule chaise, et se dirigea vers le petit canapé appuyé contre le mur. Se laissant choir, il laissa échapper un grognement de plaisir.

— Beaucoup mieux. Il va nous falloir acheter de nouveaux meubles pour cette salle si je dois y passer davantage de temps. Cette table n'est pas faite pour quelqu'un de ma taille.

Lily sentit son cœur s'emballer en l'entendant évoquer sa taille. Sa taille, sa stature, et tout le reste. Ses longues jambes étendues devant lui, son bras sur le dossier du canapé, la peau de son cou dans l'échancrure de son col...

Du calme, Lily.

C'était bien beau de s'exhorter au calme, mais elle ne pouvait détacher son regard de ses lèvres où fleurissait un sourire, ses pensées de sa bouche pressée contre la sienne, de ses mains qui l'avaient touchée comme si elle était à la fois précieuse et forte...

Il n'y avait rien de mal à le regarder, n'est-ce pas ? Parce que, sinon, autant qu'elle quitte tout de suite son emploi ; il lui semblait impossible de ne pas le dévorer des yeux.

— De quoi souhaitez-vous discuter ?

Elle s'installa à côté de lui sur l'étroit sofa. Leurs cuisses se touchaient presque, et elle sentait son bras étendu derrière elle, distinguait la peau exposée de son cou.

Quand il retira sa main du dossier, elle se sentit comme démunie. Puis soulagée : il y en avait au moins un qui ne perdait pas la tête. Le duc se pencha en avant, mains croisées, les avant-bras sur les cuisses.

— Je veux organiser une réception. Mais pas le genre de réceptions qu'on donne entre adultes, ajouta-t-il d'un air dédaigneux. Il faut que Rose puisse y rencontrer d'autres enfants, pas seulement les enfants de la sœur de Smithfield. Je veux qu'elle puisse jouer et faire la connaissance des gens de mon monde. De son monde, à présent.

— Un peu comme un bal de débutantes, mais pour une enfant de quatre ans ? demanda Lily.

Il esquissa un sourire. Puis sourit franchement.

— Exactement. Nous savons tous qu'il va y avoir des rumeurs concernant ses origines et ses liens avec moi. Je veux confronter ces gens à ce qu'elle est vraiment — une jeune et adorable enfant. Pour qu'ils apprennent à la connaître.

Malgré son arrogance et sa franchise, il restait très naïf. Mais ce n'était pas à elle de le lui dire, elle n'était qu'une préceptrice. Sauf que...

— Puis-je vous parler franchement, Votre Altesse ?

Il fronça les sourcils.

— Si vous cessez de m'appeler « Votre Altesse », oui.

Ah oui, c'était vrai.

— Eh bien, Votre... C'est-à-dire, je voudrais que vous compreniez que certaines personnes de votre monde n'accepteront jamais Rose, quel que soit le nombre de réceptions que vous donnerez, et qu'elle soit adorable ou non.

Ou qu'elle ait les mêmes sourcils hautains que les vôtres, songea-t-elle pour elle-même avant de poursuivre :

— Vous ne pouvez pas espérer contrôler tous les membres de la haute société.

Le duc s'appuya contre le dossier, croisa les bras. Heureusement que les membres en question n'étaient pas là pour voir sa tête — il avait l'air féroce.

— Dans ce cas, ils vont avoir affaire à moi, affirma-t-il simplement.

— Je... Je ne comptais pas en parler, mais Rose a mentionné qu'une de ses nouvelles connaissances a déjà fait des remarques sur ses origines, et demandé pourquoi elle vivait avec vous. Rose avait peur que vous ne vous sépariez d'elle.

Il crispa les mâchoires.

— Raison de plus pour m'assurer qu'elle soit acceptée autant que possible.

Il ne dit rien sur la possibilité d'envoyer Rose vivre ailleurs, qu'il l'ait envisagée ou non. Au moins, pour le moment, il était déterminé à agir humainement.

— A quel genre de réceptions pensiez-vous ? demanda-t-elle.

— A quelque chose qui plairait à des enfants, répondit-il, l'air d'ignorer complètement de quoi il parlait — ce qui était sans doute le cas. Le vicaire organisait-il des fêtes pour ses filles ?

Lily hocha la tête. Elle avait fini par s'habituer à l'entendre évoquer son mythique employeur et, dans sa tête, il était presque devenu réel.

— Il y avait les anniversaires, bien entendu. Elles jouaient dehors, mangeaient du gâteau et couraient beaucoup.

Cela ressemblait beaucoup à ce qu'elle avait vécu enfant, avant que son père ne meure et qu'elle soit obligée de travailler. Dans une maison close.

Un détail qu'elle n'allait pas partager avec son employeur actuel, en tout cas. En revanche, elle pouvait discuter des fêtes en question.

— S'il y a de bonnes choses à manger, une agréable compagnie et de quoi les occuper, tous les enfants devraient s'amuser.

Il agita la main.

— Dans ce cas, je vais vous demander de tout organiser, parce que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il convient de faire.

— Moi ? Vous n'avez personne pour s'occuper de ce genre de choses ? répliqua-t-elle d'une voix trop aiguë.

Il la dévisagea, le sourcil paresseusement levé dans une mimique nouvelle qui ne lui plaisait pas. Elle évoquait le scepticisme, l'humour et la provocation — tout cela était bien trop dangereux pour la paix de son esprit.

— Si, reprit-il enfin. Je vous ai, vous. Je vous paie des gages, vous êtes responsable de l'éducation de Rose et de son bien-être, comme je vous l'ai déjà dit. Je tiens donc à ce que vous vous occupiez de tout.

Quel sale aristocrate prétentieux !

— Très bien, acquiesça-t-elle en croisant les mains sur ses genoux.

— Très bien, répéta-t-il sur ce ton légèrement amusé qui, stupidement, ne manquait jamais de se révéler charmant.

Pour elle, du moins.

Il était son employeur. Elle était son employée. Rien d'autre.

Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qui aurait pu arriver en d'autres circonstances.

Sur sa carte de visite, un duc doit faire figurer son nom entier et l'intégralité de ses titres, pas seulement « Duc ». En cas d'urgence, cependant, « Duc » suffira.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 23

— Ils vont tous venir ? demanda Rose, les yeux écarquillés.
Ainsi, ils paraissaient encore plus grands sur son petit visage.
J'espère, pensa Marcus.

— Seulement les plus amusants, ma chérie, dit-il en lui ébouriffant les cheveux.

La semaine précédente avait été chargée ; il avait fallu décider quels jeux seraient mis en place, quels rafraîchissements Mme Partridge devait concocter, et garder en permanence un œil sur le ciel, comme si le fait de ne pas le quitter du regard pouvait empêcher la pluie de tomber.

Lily avait répondu présent à chaque instant. Elle organisait, gérait, conseillait — mais n'ordonnait jamais. Elle était très douée pour obtenir ce qu'elle voulait des gens, même de Thompson, qui avait avoué à Marcus qu'elle était « un ajout acceptable au foyer ». Sans doute n'aurait-il jamais admis que Marcus lui-même était « un ajout acceptable au foyer », et cette approbation, si réservée qu'elle soit, n'en était pas moins stupéfiante.

Comme elle. Ils travaillaient ensemble, souvent en silence et généralement en bonne entente, malgré quelques désaccords. Par exemple lorsqu'il avait insisté sur le fait que ce soit elle qui soit présente lors de la fête, plutôt que lui.

— J'aurai l'air complètement idiot si quelqu'un me pose une question et que je le regarde bouche bée. Il vaut mieux qu'on vous interroge, vous. Vous êtes au courant de tout.

— Je ne vois pas pourquoi, avait-elle rétorqué. Il suffirait que vous les regardiez en haussant un sourcil ou, Dieu nous en préserve, les deux, et ils s'en iraient tout déconfits. Moi, ils vont se demander pourquoi je donne des ordres à tout le monde alors que je ne suis que la préceptrice.

Il lui avait pris le menton dans la main pour la forcer à le regarder dans les yeux.

— Ne dites jamais que vous n'êtes « que la préceptrice ». Ici, la préceptrice est un membre honorable de la maisonnée. Je ne veux plus jamais que vous vous rabaissiez de la sorte.

Elle s'était écartée en balayant sa main de son visage.

— Oh. Très bien. Merci.

— Vous savez que vous êtes importante, avait-il ajouté d'un ton beaucoup plus doux. Pour Rose et... et pour moi.

Bien plus qu'il ne pouvait l'admettre.

La journée n'était ni chaude ni ensoleillée — après tout, on était à Londres — mais au moins il ne pleuvait pas. Et le sourire qu'il vit sur le visage de Rose ce matin-là valait bien un million de journées ensoleillées.

— Vous serez là tout le temps, duc ? lui demanda-t-elle d'une voix suppliante qui contrastait

avec son habituel ton péremptoire (et qu'à en croire Lily elle avait hérité de lui).

Marcus avala une gorgée de café avant de répondre :

— Bien sûr, ma chérie.

Rose hocha la tête, comme si cette réponse la satisfaisait pleinement.

C'était sans doute le cas, étant donné qu'elle posait la même question chaque jour au petit déjeuner depuis qu'il lui avait parlé de la fête.

Sur ces entrefaites, Lily entra dans la pièce. Ses cheveux, habituellement si bien lissés, voletaient follement en longues mèches couleur chocolat autour de son visage. Cela la rendait plus abordable, et même plus désirable. Pendant une fraction de seconde, Marcus se la représenta dans son lit, les cheveux défaits étalés sur ses épaules. Et ailleurs.

Si seulement son imagination n'avait pas été si fertile !

— Bonjour, lança Lily d'une voix distraite.

Elle se contenta de hocher la tête lorsque John, le serviteur, s'approcha avec une tasse de thé. Habituellement, elle avait toujours quelques mots aimables pour les domestiques, mais aujourd'hui elle semblait trop préoccupée par l'organisation de la fête.

— Bonjour, Miss Lily, répondit Rose en mâchant son toast.

Ce qui, en revanche, ne manqua pas de retenir l'attention de Lily.

— On ne peut pas parler la bouche pleine, Miss Rose, recommanda-t-elle comme la parfaite préceptrice qu'elle était.

Rose avala, inclina la tête puis dévisagea Lily d'un air inquisiteur.

— Vous peut-être, mais moi si, puisque je viens de le faire.

Marcus réprima un éclat de rire, mais il eut du mal à se contenir, surtout en voyant la perplexité de Rose devant le manque de logique de sa gouvernante. Quant à Lily, elle luttait pour ne pas sourire et conserver une attitude sévère.

— Quoi qu'il en soit, dit Marcus en se levant, sa tasse de café à la main, mon ami Smithfield et ses sœurs, ainsi que leurs enfants, ont promis d'arriver un peu en avance. Il nous reste donc deux heures pour les préparatifs de dernière minute. Miss Lily ?

Il se tourna vers elle, dans l'expectative. Lily se tendit un instant, puis acquiesça :

— Je crois que nous sommes prêts. Je dois simplement vérifier avec Thompson et Mme Partridge qu'il ne manque rien.

— Je vous accompagne, annonça-t-il.

Intérieurement, sa propre affirmation le fit tressaillir. Ne pouvait-il simplement *demander* ? Il était toujours en train d'annoncer, d'ordonner ou de commander. Demander, jamais.

Mais, s'il demandait, ce serait quelque chose qu'il ne pouvait obtenir.

Il posa sa tasse, les doigts frémissants du désir de la toucher, de la décoiffer encore plus, de poser ses mains sur son cou, ses épaules, sa poitrine.

Sur son corps tout entier.

— Bien sûr, Votre Altesse, déclara-t-elle après un instant, un rose délicieux aux joues. Pouvons-nous commencer par les cuisines ?

* * *

Les mains sur les hanches, Marcus observait la scène. Rose se tenait au milieu d'une multitude d'enfants, eux-mêmes cernés d'un cercle de domestiques — des gouvernantes, pour l'essentiel — et de quelques parents curieux qui le regardaient à la dérobee.

Il avait donné carte blanche à Lily pour définir le budget de cette réception, et il était soulagé de constater qu'il y avait des jouets pour presque chaque enfant. Rose était absorbée dans une partie de grâces, et jusque-là elle se débrouillait fort bien, ne laissant échapper que la moitié des anneaux qu'on lui lançait. Sa partenaire, l'une des nièces de Smithfield, plus maladroite, laissait tomber presque chaque anneau. Pourtant, toutes deux éclataient de rire chaque fois que l'anneau s'envolait ; c'était donc un succès.

Marcus sentit qu'on lui tapait dans le dos. Il se retourna pour découvrir Smithfield sur sa droite. Jusqu'à présent, ils n'avaient guère eu l'occasion de se parler car les femmes de la famille Smithfield avaient monopolisé la parole tandis qu'elles débattaient du jeu que Miss Blake allait pouvoir superviser.

Pour finir, celle-ci avait « décidé » de monter la garde auprès des gâteaux.

— Quelle belle fête ! Une idée de ta préceptrice ? demanda Smithfield avec un regard en direction de Lily.

Marcus sentit ses mâchoires se crispier.

— Non. L'idée vient de moi. Miss Lily n'a fait que l'appliquer.

Smithfield s'esclaffa.

— Alors, comme ça, tu as eu une illumination, et elle l'a réalisée ? Tu es vraiment un duc hors pair !

Smithfield avait parlé sur le même ton moqueur que d'habitude, et Marcus n'aurait pas dû se sentir offensé. Il l'était pourtant.

— Elle a fait un travail admirable. Et apparemment Rose se fait des amis, ce qui est mon unique objectif. Elle ne peut pas se contenter de la compagnie de son père et de sa gouvernante.

Il avait parlé sans réfléchir.

Une lueur préoccupée apparut dans le regard de Smithfield.

— Tu ne peux pas parler de Rose comme de ta fille, tu en es conscient ? Même à moi. Tout le monde le saura, bien entendu, mais, si tu le dis tout haut, les gens vont être obligés de réagir, et Rose risque de se voir mise à l'écart par certains des enfants avec lesquels elle joue en ce moment même. Mieux vaut t'en tenir à cette histoire de cousine.

Zut. Marcus aurait aimé maudire Smithfield, mais son ami ne disait que la vérité. Tout comme Lily, un peu plus tôt.

S'il devait être duc, pourquoi ne pouvait-il pas obliger les gens à faire ce qu'il voulait ?

Dans ce cas, cependant, il n'aurait pas eu besoin d'organiser cette journée. A la place, il l'aurait passée avec Rose et Lily, puis ils auraient dîné et couché Rose. Ensuite, il aurait emmené Lily dans son lit pour un interlude qui aurait duré beaucoup plus de deux minutes.

— Votre Altesse, cette fête est splendide. Quelle merveilleuse idée vous avez eue !

C'était l'une des sœurs de Smithfield, il ne se rappelait plus laquelle. Elle poussa un homme en avant puis posa son bras sur le sien.

— Vous ne connaissez pas M. Haughton, mon mari. Il était absent lors de notre dîner chez vous. Votre Altesse, puis-je vous présenter M. Haughton ?

Le gentleman en question s'inclina, et Marcus tenta de se souvenir des sujets de conversation autorisés. Pas sa fille Rose, pour commencer. Ensuite, il pouvait difficilement parler du décor de la pièce puisqu'ils se trouvaient dehors. Des rafraîchissements ? Non, c'est lui qui les avait fournis, et se mettre ainsi en avant n'était pas convenable : si les gens les appréciaient, il aurait l'air de chercher les compliments ; s'ils ne les aimaient pas, ils ne pouvaient pas le dire sans courir le risque d'offenser un duc.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, monsieur Haughton, déclara-t-il après un long silence. Ravi que vous puissiez assister à la réception de ma... de ma pupille.

— Oui, mes filles ne se tenaient plus de joie ! s'exclama Mme Haughton. Bien entendu, maintenant, elles exigent d'avoir leur propre réception de campagne mais, même si nous acceptions, elle ne serait jamais à la hauteur de la vôtre.

Que pouvait-il répondre à cela ? C'était un sujet de conversation aussi mauvais que les rafraîchissements. S'il disait : « Non, en effet », ce serait insultant et, s'il protestait, ce serait un mensonge. Or, il ne voulait pas mentir.

Sauf dans des circonstances très particulières.

— Merci, madame Haughton.

Cette réponse laconique ne sembla pas la troubler.

— C'est magnifique d'avoir pensé à rassembler tous ces enfants, ces jeux et ces délicieux gâteaux par une aussi merveilleuse journée (à ces mots, tous quatre levèrent les yeux vers le ciel, qui n'était pas merveilleux le moins du monde, seulement nuageux, mais peu important), et de présenter votre pupille à tous ces formidables enfants. Vous êtes déjà en train d'envisager son avenir, Votre Altesse ? Vous lui cherchez un mari parmi ces parfaits jeunes gentlemen ?

Cette fois, elle avait parlé d'un ton espiègle, et Marcus aurait vraiment aimé pouvoir s'exprimer librement. Mais par amitié pour Smithfield, qu'il avait fini par sincèrement apprécier, et pour ne pas gâcher la fête — mais aussi pour protéger Rose — il contint ses ardeurs.

* * *

— Votre préceptrice... a-t-elle travaillé dans d'autres familles ? demanda M. Haughton.

Il semblait perturbé, comme si quelque chose le titillait. Sa femme, peut-être.

— Celle d'un vicaire, je ne sais où, répondit Marcus. Pourquoi ?

M. Haughton secoua la tête.

— Son visage me semble familier. Je me demandais si je ne l'avais pas déjà vue quelque part.

Marcus se tourna vers Lily qui était en train de négocier une sorte de trêve entre un enfant qui avait manifestement avalé beaucoup de friandises et un autre qui tenait une part de gâteau au-dessus de sa tête.

Leurs regards se croisèrent un instant. Ses yeux noisette aux nuances dorées brillaient d'amusement. Un instant, Marcus sentit le souffle lui manquer.

Il s'était appliqué à ne plus la prier de le rejoindre le soir dans son bureau. A la place, il passait ses soirées seul, en compagnie de livres de comptes, de traités d'agriculture et d'autres choses très ennuyeuses qui n'étaient pas elle.

Elle semblait également avoir pris de la distance, et il ne cessait de se demander si elle avait rencontré quelqu'un, un homme beaucoup plus convenable pour elle. Cette pensée n'aurait pas dû le déchirer à ce point, mais c'était pourtant le cas.

Que faire pour y remédier ? Il n'en avait pas la moindre idée.

*Une fois qu'il a pris une décision, un duc doit aller de l'avant sans hésitation.
Et il obtiendra ce qu'il veut.*

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 24

— Miss Lily !

Cet ordre — car c'en était bien un, pas de doute — provenait du fond du bureau, et elle s'arrêta dans son élan.

— Votre Altesse ?

Elle perçut plutôt qu'elle n'entendit le soupir de résignation qu'il poussa à la mention de son titre. Elle avait beau essayer de ne pas l'appeler « Votre Altesse », elle avait du mal à se rappeler à quels moments il lui fallait utiliser ce titre, et quand elle pouvait s'en passer. Pas question que quiconque pense que la représentante d'une agence telle que la sienne puisse faire des erreurs d'étiquette.

Même si, en pensée, elle en commettait plus d'une.

— Venez ici.

Encore un ordre.

D'accord, la journée avait été très longue. La fête s'était merveilleusement bien passée ; un seul enfant avait vomi, deux seulement s'étaient tiré les cheveux, et ils n'avaient pas eu à subir plus de quatre caprices de mauvais perdants.

Elle se dirigea vers le bureau et entra en retenant son souffle.

Il se prélassait dans son fauteuil comme lui seul savait le faire, ses longues jambes étendues devant lui, la tête appuyée sur le dossier. Ses mains pendaient de chaque côté des accoudoirs, sa cravate se balançait entre ses doigts.

Son torse se souleva dans un soupir et, l'instant d'après, il était debout. Il avança à grands pas vers elle et alla refermer la porte dans son dos.

Il les avait cloîtrés dans cette pièce où ils ne s'étaient pas retrouvés ensemble depuis qu'elle lui avait avoué qu'elle en avait envie. De lui.

Son corset, qui pourtant lui allait parfaitement bien ce matin, semblait soudain se resserrer autour d'elle. Elle avait du mal à respirer, et ses lèvres s'étaient asséchées d'un coup.

Il se retourna et vint se planter devant elle. Ses yeux sombres la dévisageaient avec une intensité sans équivoque. Et, à la façon dont son expression changea soudain, il ne se trompait pas sur ce qu'il lisait sur son visage à elle.

Levant la main, il posa les doigts sur sa joue, puis les fit glisser jusqu'à frôler son oreille.

— Dites-le-moi, demanda-t-il.

Elle se passa la langue sur les lèvres, et les yeux du duc n'en perdirent pas une miette. Sa respiration se suspendit un instant.

Malgré tous ses efforts, elle ne parvint pas à détourner les yeux — protocolaire, précise et méthodique, tu parles ! A la place, elle prit une profonde inspiration. Puis parla.

— J'en ai envie, Marcus.

Au contraire de la fois précédente, il ne la prit pas aussitôt dans ses bras, mais laissa ses doigts glisser le long de son bras pour lui prendre la main et l'entraîner vers un canapé dans le coin du bureau. C'était un petit canapé, juste assez grand pour deux, que l'usure rendait confortable à l'instar du reste des meubles. C'était la seule pièce — en dehors de sa chambre — qui appartenait à Marcus, et à Marcus seulement.

Comme s'il la raccompagnait après une danse au siège qu'elle avait occupé auparavant, il lui tint la main avec délicatesse tandis qu'elle s'asseyait sur le canapé, puis il prit place à ses côtés.

Sa place à lui.

Ils restèrent assis en silence, sans se toucher et sans bouger. C'était tellement agréable qu'elle avait envie de soupirer d'aise, de se laisser aller contre le dossier et de le regarder.

Ce qu'elle fit donc.

Il pencha la tête vers elle puis se figea un bref instant, une expression indécise sur le visage, ce qui la surprit. Lui, toujours tellement autoritaire, semblait à présent hésiter. Alors qu'elle était tellement sûre de ce qu'elle voulait. Et de ce qu'il voulait, lui.

— Embrassez-moi, ordonna-t-elle, tentant maladroitement d'imiter son ton habituellement péremptoire.

En l'entendant, il sourit. Sa bouche sublime s'étira de façon irrésistible, et il vint poser ses lèvres sur les siennes dans un baiser presque tendre.

Un baiser qui, quand leurs bouches se rencontrèrent, se transforma aussitôt en une étreinte ardente. Elle eut la sensation que l'univers venait d'être repeint dans des couleurs éblouissantes et prenait vie sous son baiser.

Ses mains volèrent jusqu'au cou de Marcus, l'enveloppèrent pour l'attirer encore plus près d'elle, pressant son torse contre sa poitrine.

La pointe de ses seins se tendit, mais pas douloureusement. Ils étaient plus lourds, ils semblaient réclamer quelque chose. Il lui en fallait plus, elle voulait sentir tout son corps contre le sien, et qu'il ne cesse jamais de l'embrasser.

Il avait encore les mains sur ses épaules, et elle poussa un gémissement rauque, frustrée. Elle lui prit les mains et les guida le long de ses bras, jusque sur sa poitrine.

Ah. Voilà qui était déjà mieux. C'était merveilleux de sentir ses mains à cet endroit. Comme il ne faisait rien, elle se trémoussa un peu, juste assez pour qu'il comprenne enfin ce qu'elle voulait.

Ses doigts se refermèrent alors sur la courbure de son sein, et son pouce en effleura la pointe, qui n'était pas très difficile à trouver — elle avait l'impression qu'elle allait transpercer le tissu de sa robe. Même si cette image, maintenant qu'elle y pensait, était un peu ridicule.

Puis son pouce se mit à bouger, à caresser son téton, à le froter. Elle se cambra, se colla davantage à lui, et elle sentit sa bouche — toujours contre la sienne, toujours chaude, humide et sublime — s'étirer en un sourire qu'elle lui rendit. Alors, elle glissa sa langue entre ses lèvres et les lécha, savourant d'avance sa réaction.

La pression de sa bouche se fit plus forte, et il lui sembla que l'intensité de son désir montait tandis qu'il lui léchait à son tour les lèvres, ne s'écartant brièvement que pour les prendre de plus belle.

Elle lui donnait autant qu'elle prenait, mordillant sa lèvre inférieure avant de replonger la langue dans sa bouche. Prenant conscience qu'elle serrait ses épaules trop fort, elle posa les mains à

plat sur son torse, sentant le jeu de ses muscles sous ses paumes. A son tour, elle trouva son téton et y laissa courir son doigt. Il cessa de l'embrasser et, pendant un instant, elle craignit qu'il ne s'écarte, et alors elle mourrait sans savoir à quoi ressemblait son torse. Mais il se contenta de dire :

— J'en ai envie, Lily.

Puis il reprit sa bouche et la laissa passer les mains partout sur sa poitrine, glisser les doigts sur ses tétons — aussi tendus que les siens, ce qui l'étonna — et le long de ses flancs. Partout où elle le touchait, il était ferme et dur et, même si elle ignorait comment elle pouvait le savoir, délicieux.

Oh ! et sa main était brûlante sur son sein, et son pouce continuait d'en caresser la pointe. C'était presque assez, mais pas tout à fait, alors elle retira une main de son torse — si triste que ce soit — et tira sur le corsage de sa robe pour dénuder son épaule autant qu'elle le pouvait.

Il recula et la regarda, les paupières lourdes de désir, sa bouche — sa merveilleuse bouche — tout près de la sienne.

— Je peux t'aider à l'enlever ? demanda-t-il d'une voix rauque qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

Sans répondre, elle se déplaça de sorte à lui tourner le dos, et Marcus comprit. Il déboutonna sa robe et la tira presque violemment sur ses épaules tandis qu'elle sortait les bras des manches. Quand le corsage retomba autour de sa taille, elle se retourna, en corset et camisole. Quand elle contempla l'expression de son visage, toute trace d'embarras la déserta. Son visage était plein de désir — avide, passionné, assoiffé et impatient tout à la fois.

Elle posa ses doigts tremblants sur les lacets de son corset et tira, délivrant sa poitrine enserrée dans le tissu rigide.

Ses seins n'étaient plus couverts que de sa mince camisole.

Aussitôt, le regard de Marcus s'y posa. Il poussa un soupir et se lécha les lèvres.

Des pensées assaillirent Lily, des choses qui jamais, au grand jamais, ne lui avaient traversé l'esprit jusque-là. Sa bouche sur ses seins, sa langue agaçant son téton, ses baisers sur ses seins.

Oh ! Seigneur.

Sa chemise était très décolletée, et elle la tira pour l'ouvrir davantage, à la lisière de ses tétons.

Un silence parfait régnait dans la pièce en dehors du bruit de leur respiration, de plus en plus forte, saccadée et, étrangement, sensuelle. Ils étaient seuls dans ce bureau, et cet isolement donnait à Lily la sensation que plus rien n'existait, plus rien n'avait d'importance en dehors de cette pièce. Pour le moment, du moins.

Elle penserait au reste plus tard. A des choses importantes comme son propre avenir, la future épouse de Marcus, le bonheur de Rose, et tout ce qui leur arriverait à tous trois. Mais pour l'heure, ce qui importait, c'étaient ses seins, les mains de Marcus et les siennes, son torse et leur bouche, tout cela réuni en un — ou peut-être plus, espérait-elle — instant glorieux.

Elle tendit la main, un sourire espiègle aux lèvres, et commença à déboutonner la chemise de Marcus. A chaque bouton qui cédait, son torse large se soulevait et se contractait sous sa respiration haletante. Une fois qu'elle eut fini, elle écarta la chemise, fronçant les sourcils en s'apercevant qu'elle n'en voyait pas autant qu'elle l'aurait voulu.

Elle sortit les pans de la chemise de son pantalon, retira complètement le vêtement qu'elle jeta par terre, puis examina sa découverte.

Le jeu en valait la chandelle, non ?

Elle le contempla avidement — son torse musclé, ses tétons bruns, la fine toison qui couvrait ses pectoraux — puis baissa le regard en direction de son pantalon, sur son...

Impressionnant.

Elle avança la main pour la poser sur lui. Il soupira et ferma les yeux, une expression de béatitude sur le visage.

— Touche-moi, Lily, murmura-t-il d'une voix rauque qui déclencha une série de frissons dans son corps.

Pour une fois, ce n'était pas un ordre mais une prière, et elle s'exécuta, faisant glisser sa main sur la peau tiède et lisse. Ses muscles se contractèrent sous sa caresse, et elle recommença avec plus d'assurance avant de venir l'embrasser de nouveau. Sans cesser de le toucher.

Il dévora sa bouche, l'entreprit de la langue, léchant et suçant jusqu'à ce qu'elle sente véritablement que leurs deux corps affamés ne faisaient plus qu'un.

Les doigts de Marcus jouèrent un instant avec le bord de sa camisole puis, soudain, ils se glissèrent sous le tissu, directement sur ses seins. Pliant le bras à angle droit — une position qui devait paraître bizarre, vue de l'extérieur —, il alla cueillir l'un d'eux dans sa paume. C'était peut-être bizarre, mais tout à fait délicieux, et puis, de toute façon, ils étaient seuls ici — heureusement, sinon, cela n'aurait pas seulement été bizarre, mais aussi choquant et terriblement embarrassant pour leur réputation —, et Lily se fichait de la position de son bras, elle voulait juste profiter de cette sensation merveilleuse.

Merveilleuse, oui. Sa main qui enveloppait son sein, son pouce adroit qui jouait avec la pointe, propageant un violent émoi dans son corps tout entier, y compris là, constata-t-elle avec surprise. Elle avait rarement entendu dire que les femmes pouvaient tirer du plaisir de ce genre d'activités, mais elle aurait été très étonnée qu'il en tire davantage qu'elle. Car, dans ce cas, il risquait d'exploser et de mourir de bonheur.

Jusqu'ici, pas de signe d'explosion ou de mort imminente de sa part.

En revanche, il faisait maintenant preuve d'une imagination redoutable dans la variété de ses caresses et de ses baisers. C'était réellement impressionnant, et elle le lui aurait dit s'il ne l'avait pas embrassée avec autant de ferveur et si elle n'avait pas eu de sérieux doutes concernant ses capacités d'élocution à cet instant précis.

L'horloge sonna au moment où Lily tentait de se rappeler son propre nom, et ils s'écartèrent l'un de l'autre dans un sursaut — pas très loin, car le canapé était vraiment étroit. Mais ils s'écartèrent.

Lily se sentait délicieusement et douloureusement tendue. Elle le regarda, espérant ne pas le surprendre un sourcil — ou, pire, les deux — levé dans une expression critique.

Mais non, il semblait aussi plein de désir et de passion qu'avant. Son regard était rivé au sien, comme s'il ne voulait plus jamais le lâcher.

Non, ne le lâche pas.

Il passa une main tremblante dans ses cheveux et inspira profondément.

— Il faut qu'on arrête, déclara-t-il d'une voix qui semblait venir du plus profond de sa gorge.

Comme s'il avait voulu dire autre chose et que les mots qu'il venait de prononcer lui avaient été arrachés.

Elle aussi savait qu'il fallait qu'ils arrêtent, même si elle n'en avait aucune envie.

Elle remonta sa chemise sans le quitter des yeux. Pas question qu'elle s'enfuit de cette pièce en courant ainsi qu'elle l'avait déjà fait auparavant. Pas question qu'il pense qu'elle regrettait ce qu'ils venaient de faire. Elle en avait envie. Mais... ils ne pouvaient pas.

Pas avec tout ce qu'ils risquaient.

Apparemment, il était l'heure de reprendre ses esprits et de mettre un terme à leur parenthèse sensuelle.

Une question demeurait en suspens : était-il trop tard pour elle ?

Seul un ordre de la reine peut surpasser celui d'un duc. Et si le duc se montre assez persuasif, il peut même parvenir à persuader Sa Majesté que son ordre à lui est bien meilleur que le sien.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 25

Leurs ébats auraient pu durer deux heures qu'il n'en serait pas encore rassasié. Il tenta de retrouver son souffle, s'efforça de ne pas la toucher de nouveau.

Elle se tourna vers lui tandis qu'il se reboutonnait, les mains tremblantes. Tout cela venait-il vraiment d'arriver ?

L'érection qui tendait son pantalon l'informa que oui, en effet, c'était bel et bien arrivé.

Et son membre lui intimait de poursuivre.

Mais il ne pouvait pas. Ce serait non seulement inconvenant, mais répréhensible. Il savait fort bien qu'elle était innocente — c'était la préceptrice, pour l'amour de Dieu ! — et il n'était pas le genre d'hommes à profiter de sa position pour obtenir les faveurs d'une femme. Même s'il en aurait volontiers abusé pour réclamer des fraises en hiver.

Elle était plus exquise qu'une fraise. Et il savait qu'il aurait envie de la goûter en toute saison.

Lily avait la bouche enflée de ses baisers — leurs baisers — et son souffle était court. Son corps encore là, à portée de main.

— Je devrais y aller, déclara-t-elle d'une voix un peu enrouée.

Comme si elle avait voulu dire autre chose. Bien sûr qu'elle avait d'autres choses à dire. Il espérait seulement que ce n'était pas « Je démissionne, crapule » ou « Plus jamais nous ne recommencerons ».

Ou « Je ne ressens pour vous qu'une attirance physique ».

— Merci de m'avoir aidé à organiser cette fête.

Ce n'était pas exactement ce qu'il avait en tête, bien sûr, mais il n'était pas certain lui-même des paroles qu'il aurait aimé prononcer. Ni de ce qu'il convenait de dire en pareille situation.

Il était complètement perdu quant à la marche à suivre. Jamais, dans sa brève (à de nombreux points de vue) expérience des ébats amoureux, il n'avait tenu dans ses bras une femme qui l'envoûtait à ce point. Qui avait pris d'assaut sa forteresse bien gardée, qui l'avait défié et lui avait donné envie de prendre son temps — tout le temps du monde — avec elle.

Il était désorienté. Tout lui paraissait incertain, même ses propres paroles.

Elle lui adressa un sourire timide mêlé de malice. En regardant ses lèvres s'incurver ainsi, il eut envie de l'embrasser de nouveau.

Cela dit, même si elle avait fait la grimace, il aurait eu envie de l'embrasser — sauf si c'était pour lui dire qu'elle n'aimait pas ses baisers. Dans ce cas, il se serait retenu.

Cependant, en dépit de sa confusion, il savait qu'elle les avait aimés. Qu'elle avait pris autant de plaisir que lui à ce moment de délices. Et que, si leur situation avait été différente, ils auraient

poursuivi leur exploration l'un de l'autre.

— Je vais aller voir si Rose dort bien, indiqua-t-elle en se levant pour enfiler les manches de sa robe, lisser son corsage et défroisser ses jupes.

Il eut un coup au cœur en la voyant effacer toute trace physique de leurs ébats. Et son membre tendu se sentit encore plus frustré.

— Bonne nuit, alors, marmonna-t-il, la gorge serrée.

Elle allait voir Rose. Rose, pour qui il devait conserver une réputation irréprochable. Rose, pour qui il avait engagé cette femme — une femme honorable et respectable — afin qu'elle lui enseigne ce qu'il ne pourrait pas lui apprendre lui-même.

— Bonne nuit, répondit-elle en se dirigeant lentement vers la porte.

Elle sortit, non sans lui avoir jeté un dernier regard.

Quand la porte se referma derrière elle, il se laissa aller sur le canapé et y enfouit son visage.

* * *

Quand il se leva enfin, la maison était plongée dans le silence. Toutes sortes de pensées lui étaient passées par la tête, et il les avait toutes chassées — surtout celle où il se voyait aller frapper à la porte de sa chambre. Mais au moins, à présent, il n'était plus tourmenté par la frustration, qu'elle soit sexuelle ou autre. Quelle que soit la situation, son devoir était avant tout d'assurer la sécurité et l'avenir de Rose. Rien n'avait davantage d'importance.

Jusqu'alors, il n'avait jamais fait passer les intérêts de quiconque avant les siens. Et personne n'avait jamais rien attendu de lui. Avait-il manqué quelque chose d'essentiel dans ce qui constituait l'humain ? Soudain, il en voulut à ses parents de l'avoir négligé ainsi. Ils avaient eu la chance de pouvoir élever un enfant, le guider dans la vie, l'aimer, et, à la place, ils s'étaient détournés et avaient reporté le peu d'attention dont ils étaient capables sur son frère. En fait, à présent qu'il savait à côté de quoi ils étaient passés, il avait pitié d'eux.

Lentement, il monta les marches jusqu'au premier étage avec la sensation que le monde s'était ouvert et avait basculé en même temps. L'entrée était silencieuse. Quelques chandelles brûlaient encore, car les domestiques connaissaient les habitudes tardives de leur maître. A pas de loup, il se dirigea vers sa chambre.

Celle de Lily était un peu plus loin, de l'autre côté du couloir. Sa fille dormait à droite. Les deux personnes les plus précieuses de son existence.

Il ne pouvait pas frapper à la porte de Lily, pas sans une bonne raison (et vouloir l'embrasser encore ne constituait pas une bonne raison). Il dut faire preuve d'une volonté de fer pour s'empêcher d'agir selon son désir, chose qui ne lui était jamais arrivée — jusqu'alors, il avait toujours cédé à ses impulsions.

Il posa la main sur la poignée et la porte s'ouvrit sur sa chambre, déserte et silencieuse. Une partie de lui se sentit déçue de ne pas la trouver là, mais l'autre partie savait très bien qu'elle ne se serait jamais conduite de la sorte, pas sans faire un choix irrévocable.

Miller avait disposé sa chemise de nuit sur le lit, car Marcus lui avait dit de ne pas attendre qu'il vienne se coucher. Il fut soulagé de ne pas avoir à parler — il ne savait même pas s'il était encore capable d'articuler correctement. Sauf pour laisser échapper des paroles qui, elles aussi, auraient été irrévocables.

A un moment de la soirée, il avait remis sa chemise — il ne s'en souvenait pas, mais elle la lui avait enlevée — et, à présent, il la fit glisser de ses épaules, la laissant tomber sur le sol. Son

pantalon suivit le même chemin — elle ne le lui avait pas retiré, quel dommage —, et bientôt il fut en sous-vêtements. Il les ôta à leur tour puis enfila sa chemise de nuit. Le coton reposait sur les endroits de son corps qu'elle avait touchés. Ses épaules, ses bras, son torse.

Il ne se caresserait pas ce soir, inutile. A présent qu'il savait quelle sensation provoquait chez lui le contact de ses mains, qu'il avait vu et touché ses seins, tout ce qu'il se ferait à lui-même ne serait qu'un écho fade de ce qu'il avait éprouvé ce soir. Frustrant.

Etait-ce à cela qu'allait ressembler le reste de sa vie ?

Il moucha la bougie à côté de son lit et se perdit dans le noir.

* * *

Rose l'avait attendu avec impatience pour le petit déjeuner. Lily attendait elle aussi, mais pas du tout pour les mêmes raisons que Rose. Comment allait-il se comporter avec elle ? Était-il horrifié par sa conduite ? Allait-il lui donner congé ?

Avait-il envie de recommencer ?

Elle avait peu dormi la nuit précédente, trop perturbée par ses pensées. Dont certaines qu'elle n'aurait jamais dû avoir.

Comme celle de l'expression du duc quand elle s'était écartée de lui — ce regard désarmé, rempli d'un désir féroce. Ou la puissance de son torse sous ses doigts, et la façon dont il tressaillait chaque fois qu'elle le touchait. La sensation de sa langue dans sa bouche, et de ses dents qui mordillaient ses lèvres.

Autant de choses auxquelles elle n'avait guère cessé de songer cette nuit...

Elle était donc soulagée de ne pas le voir au petit déjeuner, vraiment. Sauf que Rose ne cessait de sauter de sa chaise pour aller vérifier s'il arrivait dans le couloir. Lily était incapable d'avaler quoi que ce soit, et elle était tellement distraite qu'elle renversa du thé partout sur la table.

Elles ne le virent descendre l'escalier qu'au moment où elles se rendaient dans la salle de classe. Lily fut satisfaite de constater qu'il était correctement habillé — il portait même une cravate.

Encore une pensée à ne pas avoir — son cou à la lueur des bougies, les muscles mouvants de sa gorge quand il déglutissait...

— Duc ! s'écria Rose en lui posant la main sur le bras.

Il secoua la tête, croisa le regard de Lily puis baissa les yeux sur la fillette.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda-t-il en lui caressant les cheveux.

— Il fait beau, on devrait aller se promener, tous les trois, déclara-t-elle de sa voix la plus autoritaire — presque ducale.

Avant de répondre, il prit une profonde inspiration, et Lily sentit le souffle lui manquer. Allait-il refuser afin de l'éviter ? Ou accepter, pour pouvoir être avec elle ?

Avait-elle réellement une part dans ses décisions ?

Il n'y aurait aucune bonne réponse à ces questions.

Elle se contenta donc d'attendre.

— Bien sûr, dit-il avant de sortir une montre à gousset de la poche de son gilet et de la consulter avec une grimace. Je sors ce soir, et j'ai certaines choses à faire avant cela, mais nous pourrions y aller maintenant, si cela vous convient. Miss Lily, cela ne bouleverse pas votre programme ?

Il parlait sur un ton tout à fait approprié à la situation : professionnel, cordial, direct. Rien qui ne trahisse son état d'esprit. Elle n'aurait pas voulu que ce soit le cas, de toute façon, pas en présence de Rose. Pourtant, c'était frustrant de ne pas savoir. Presque aussi frustrant, peut-être, que d'avoir dû

interrompre leurs ébats la veille.

— Cela me convient parfaitement, acquiesça-t-elle. Nous nous adapterons, n'est-ce pas, Rose ?

Sans doute était-ce un peu lâche de se décharger ainsi sur son élève, mais d'un autre côté celle-ci était plus importante que ses propres sentiments. Ici, elle n'était qu'une employée, elle ne devait pas l'oublier.

— Oui ! Je vais aller chercher mon manteau.

Rose bondit dans l'escalier, laissant Lily et Marcus seuls.

— Vous avez bien dormi, j'espère ? demanda-t-il.

Elle soutint son regard avec un sourire un peu triste.

— Pas très bien, je dois l'avouer. J'avais beaucoup de choses en tête. Et sur le cœur.

Il parut soulagé, comme s'il avait appréhendé ses paroles. Comment quelqu'un d'aussi autoritaire et charmant n'avait-il pas conscience de l'effet qu'il produisait sur les gens ? Et sur elle, en particulier ?

— Moi aussi j'ai mal dormi. Il faut que nous parlions.

Etrangement, ces paroles ne l'inquiétèrent pas — beaucoup moins que la raideur de son attitude. Rien qu'en le regardant, elle savait qu'il éprouvait plus ou moins la même chose qu'elle.

Rose fut de retour avant qu'elle ne trouve le temps de répondre, son manteau et sa poupée Maggie sous le bras.

— Je suis prête ! annonça-t-elle en s'interposant entre eux dans l'escalier.

— Allons-y, approuva le duc en décochant un dernier regard à Lily.

* * *

Il y avait foule dans le parc. Par cette matinée ensoleillée, ce n'était guère surprenant.

— J'aurais aimé qu'il fasse aussi beau hier, pendant la fête, lança Lily tandis qu'ils avançaient sur le chemin.

— Le seul élément que vous n'avez pu maîtriser était le temps, et tout le reste était parfait, répondit le duc.

— Sauf cette fille, ajouta Rose en aparté.

— Quelle fille ? s'enquirent le duc et Lily à l'unisson.

— Celle qui m'a traitée de bâtarde.

Elle haussa les épaules, un mouvement qu'elle avait probablement appris de son père. Si seulement elle retenait aussi vite le nom des fleurs !

— A-t-elle dit autre chose ? demanda le duc, les dents serrées.

Nouveau haussement d'épaules.

— Non, c'est tout. Je lui ai ordonné de se taire.

Lily sentit sa gorge se serrer. Voilà, ça commençait — les commérages concernant les origines de Rose, les raisons qui avaient incité le duc à la recueillir, ce qu'il comptait faire d'elle... Sans doute discutait-on aussi du fait que toute demoiselle qui avait des vues sur lui allait devoir intégrer Rose dans l'équation — ou pas, si on pouvait l'envoyer vivre ailleurs.

— Tu as eu raison, Rose, mais il faut que je t'explique certaines choses.

Il posa la main sur l'épaule de la fillette puis s'agenouilla pour être à la hauteur de son visage. Lily allait s'éloigner mais, de l'autre main, il attrapa vivement le pan de son manteau, l'obligeant à rester près d'eux.

— Je n'étais pas marié à ta mère, mais cela ne veut pas dire que maintenant tu ne fais pas partie

de ma vie. Je t'aime. Tu es à moi et je... je suis à toi.

Cette déclaration était trop profonde pour être comprise par une enfant de quatre ans, mais Lily, qui en avait vingt de plus, sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Comprends-tu ? Je veux que tu saches que, dans cette maison, tu es la bienvenue et que tu es aimée, quelles que soient tes origines.

— D'accord, dit Rose tout en regardant par-dessus l'épaule du duc en direction d'un groupe d'enfants qui jouaient. Regardez, il y a des filles qui étaient à la fête d'hier, là-bas. Je peux les rejoindre ?

Le duc acquiesça puis se releva.

— Bien sûr. Miss Lily va t'accompagner.

Celle-ci s'essuya furtivement les yeux, puis elle prit Rose par la main et la conduisit à l'endroit où les fillettes étaient rassemblées.

* * *

— Elle ne veut pas que je reste à côté d'elle. Elle veut pouvoir nous voir, mais pas juste à côté d'elle, annonça Lily au duc.

La fillette avait prononcé ces mots sur le même ton autoritaire que son père, et Lily avait dû prendre sur elle pour ne pas éclater de rire.

— Nous pourrions aller nous asseoir, dans ce cas, proposa le duc en désignant un banc non loin de là.

— Certainement. A moins que... A moins que vous ne souhaitiez rentrer pendant que je surveille Rose ?

Il eut un petit reniflement de dédain, comme pour lui signifier qu'elle aurait dû savoir que ce n'était pas ce qu'il désirait.

— Je vais rester. A moins que vous ne vouliez que je parte ?

— Non, bien sûr que non.

Lily s'assit sur le banc, frissonnant au contact du bois froid. Elle resserra son manteau autour d'elle et le regarda prendre place à côté d'elle.

— Au sujet de cette nuit...

— Nous devrions discuter de...

Ils avaient parlé en même temps.

— Allez-y, commencez, proposa le duc avec un geste élégant de la main.

— Bien, déclara Lily avant de s'éclaircir la gorge. Je voulais simplement dire que tout cela ne change rien entre nous. Que je n'attends rien de vous, étant donné ce que... c'est-à-dire, ce que nous avons fait cette nuit.

— Rien n'a changé ?

Cela ne semblait pas lui plaire.

Elle se tourna pour le regarder dans les yeux.

— Votre Altesse, cela ne peut pas se reproduire. Vous le savez. Je le sais. De fait, nous le savons tous les deux.

Elle se retourna vers les arbres. Ils étaient beaucoup moins dangereux à regarder.

— J'aimerais..., commença-t-il.

Elle l'interrompit d'un geste de la main.

— Il y a des choses qui sont hors de notre portée. Je l'ai appris il y a longtemps.

Pendant un long moment, ils demeurèrent silencieux. Quand le duc reprit la parole, ce fut d'une voix rauque.

— Je pensais l'avoir appris, moi aussi. J'ai grandi en rêvant à ce que je n'avais pas : des parents qui m'aimaient, un frère complice, un objectif dans la vie...

Du coin de l'œil, elle le vit se tourner vers elle. Était-il en train de lui confesser ce qu'elle ne faisait que soupçonner jusque-là ?

— Je pensais que je n'aurais jamais ce que je voulais jusqu'à ce que Rose et vous entriez dans ma vie.

— Parlez-moi de votre vie, dit-elle en croisant ses mains sur ses genoux pour ne pas être tentée de le toucher. J'en sais si peu sur vous.

— Vous savez qui je suis, répondit-il d'une voix grave qui résonna jusque dans ses os et au plus profond de son cœur. Vous me connaissez.

Elle avait mal pour lui. Elle avait envie de prendre son visage entre ses mains et de l'embrasser, de lui montrer par ses gestes quels sentiments elle éprouvait pour lui.

Mais c'était impossible.

— Mes parents... eh bien, mes parents n'étaient guère enthousiastes à l'idée d'avoir des enfants, et encore moins deux garçons. Mon frère était l'aîné, voyez-vous, et il ressemblait beaucoup à mon père. Du moins, pour ce qui comptait à ses yeux. Il était athlétique, têtu et orgueilleux, et il considérait avec mépris les gens qu'il estimait lui être inférieurs.

Il poussa un soupir avant de reprendre :

— Et, pour lui, je faisais partie de ces gens.

Athlétique, têtu, orgueilleux ? Apparemment, ils avaient beaucoup de traits communs. Mais Lily se garda de le souligner.

— Ainsi, mes parents ont consacré toute leur attention — le peu dont ils disposaient — à Joseph. J'ai été envoyé en pension très jeune et, lorsque j'étais à la maison, je passais davantage de temps avec les domestiques qu'en compagnie de ma famille. J'ai appris que, si je voulais quelque chose, il fallait que je l'obtienne moi-même.

Voilà qui expliquait beaucoup de choses.

— Et votre frère ?

Marcus haussa les épaules, soupira de nouveau.

— C'est seulement au cours de la dernière année de sa vie qu'il a appris qu'il serait l'héritier du duché. Le précédent duc de Rutherford n'avait pas d'enfants, mais ses frères en avaient, eux. Personne ne s'attendait à ce que Joseph soit pressenti pour prendre sa succession. Et puis il est mort.

— Ainsi, vous n'avez pas été éduqué pour devenir duc.

Il le lui avait déjà dit, mais elle n'en avait jamais vraiment pris conscience jusque-là.

— Pas du tout. J'ai été élevé pour devenir un gentleman, j'imagine. Mais c'était tout. Mon père a confié toute la gestion de ses affaires à un homme de confiance, puis à mon frère. Chaque fois que je proposais mon aide, on me disait d'aller voir ailleurs.

— Cela a dû beaucoup vous blesser.

Encore un haussement d'épaules. Ce geste semblait signifier mille choses, tout comme ses mouvements de sourcils. Cette fois, Lily l'interpréta comme un rejet du chagrin qu'il avait éprouvé et éprouvait encore à l'idée d'avoir été délaissé par ses parents pour la seule raison que son bien-être leur importait peu.

— J'ai survécu. Et je n'ai pas souffert : mon père était fortuné, j'ai reçu une excellente éducation, et je n'ai jamais eu à me demander d'où viendrait mon prochain repas. Tout le monde ne

peut pas en dire autant.

Pas moi, en tout cas, songea Lily.

— Joseph était un imbécile, reprit le duc avec un petit rire dénué d'humour. Quand il est devenu l'héritier du duc, d'un seul coup, il s'est cru tout-puissant. A l'époque, nos parents étaient déjà morts, et il n'y avait plus que ce frère cadet encombrant pour essayer de le dissuader de faire toutes ces bêtises dans lesquelles il s'embarquait. Je l'ai averti que le cheval qu'il avait acheté était beaucoup trop fougueux pour être monté à moins d'être correctement dressé, mais il s'est moqué de moi et m'a traité de lâche.

Les rires des enfants flottaient jusqu'à eux, réchauffant le cœur de Lily. Ce qu'évoquait le duc était le passé, non l'avenir. L'avenir, c'était Rose, et le duc faisait tout pour qu'elle soit choyée et heureuse.

— Joseph a monté Orage alors qu'il avait trop bu. Il a essayé de sauter une barrière, et le cheval l'a désarçonné. Il est mort sur le coup. Nous avons dû abattre Orage.

Lily jeta un bref coup d'œil autour d'elle puis, voyant qu'il n'y avait personne dans les parages, elle lui prit la main.

— Je suis désolée.

Il étreignit sa main.

— Nous n'étions pas vraiment proches. Il me traitait avec autant d'indifférence que mes parents.

Il parlait d'un ton presque détaché, comme si tout cela lui importait peu. Le cœur de Lily ne s'en serra que davantage.

— Il faisait partie de votre famille. Bien sûr que cela vous a affecté.

— Ma famille, dit-il d'une voix pensive. Je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir une famille. Pas jusqu'à présent, grâce à Rose.

Il marqua une pause, et Lily se demanda s'il allait ajouter « et vous ». Il ne le fit pas, et Lily en fut à la fois soulagée et déçue.

— Comment était la mère de Rose ? Elle n'a pas beaucoup parlé d'elle, sauf pour dire qu'elle travaillait dans un pub.

Marcus retira sa main de la sienne et croisa les bras.

— C'était une... Eh bien, pas le genre de femme que vous auriez pu connaître, c'est certain.

« N'en soyez pas si sûr », aurait voulu rétorquer Lily. Mais elle ne pouvait lui parler de son propre passé, lui avouer qu'en côtoyant Rose elle mettait en danger l'avenir de la fillette.

— Elle et moi... Nous sommes restés ensemble un certain temps et, quand elle m'a avoué qu'elle attendait un enfant, j'ai pris les dispositions nécessaires pour qu'elle puisse élever le bébé. Je ne pensais pas — et ne voulais même pas — faire un jour la connaissance de ma progéniture.

De nouveau, il eut un rire étouffé et sans joie.

— Sous cet aspect, poursuivit-il, j'ai agi exactement comme Joseph l'aurait fait, en réglant le problème grâce à l'argent, sans penser aux conséquences de mes actes. J'ai honte de ce que j'ai fait.

— Au moins, vous ne les avez pas laissées dans la misère. Je n'ai pas l'impression que Rose ait été maltraitée ou qu'elle ait souffert de la faim. Elle est mince, mais pas maigre. Et, les rares fois où elle a évoqué sa mère, c'était avec tendresse.

Il y eut un long silence. Le duc inspira profondément.

— Je ne me souviens même plus du visage de sa mère, avoua-t-il. C'est étrange. Dès que j'ai vu Rose, j'ai aussitôt compris qu'il fallait que je fasse mon devoir. Ou pas seulement mon devoir, peut-être, mais ce qu'il y avait de mieux pour elle. Je savais que ce serait aussi ce qui était le mieux pour moi.

Voilà pourquoi il était actuellement en quête d'une demoiselle respectable à épouser, songea Lily.

Une demoiselle comme il faut.

Pas une femme venue d'une petite ville, dont le seul gage de respectabilité était un père propriétaire terrien qui avait perdu tout ce qu'il possédait. Pas une femme qui avait travaillé dans une maison close.

Pas elle.

Un duc ne doit pas manifester d'émotion excessive, mais il doit cependant s'assurer d'exprimer ses émotions s'il estime qu'en les réprimant il risque de souffrir de maux d'estomac ou d'autres tracasseries physiques.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 26

— Caroline ? appela Lily à peine entrée dans l'agence.

Après avoir passé beaucoup de temps à jouer dans le parc, Rose faisait la sieste. Elle avait reçu pas moins de trois invitations pour la semaine à venir, et arborait un sourire si large que Lily sentait son cœur enfler dans sa poitrine.

Tous ces jeux avaient cependant épuisé la fillette, surtout après une demi-heure de cache-cache en compagnie de son père. Lily les avait regardés, s'efforçant de ne pas pouffer quand le duc faisait mine de ne pas voir sa fille alors qu'il lui marchait presque dessus.

Ils étaient rentrés à la maison en silence. Rose les tenait chacun par la main.

En se rappelant tout ce qu'il lui avait confié, Lily avait le vertige. Pas étonnant qu'il ait développé ce caractère. La première fois qu'elle l'avait vu, elle s'était complètement trompée sur son compte. Certes, il était arrogant, mais aussi vulnérable, et il avait cruellement manqué d'amour — un amour qu'il trouvait aujourd'hui à travers Rose. Il était devenu essentiel pour lui d'assurer son bonheur, de lui montrer qu'elle était importante pour lui, à l'encontre de sa propre expérience.

Un autre homme que lui aurait répété les erreurs de ses parents, peut-être en envoyant Rose vivre en pension ou en ignorant sa présence tandis qu'il goûtait aux joies de la société.

Quand ils arrivèrent à la maison du duc, Rose bâillait déjà. Quant au duc, il consultait sa montre, et Lily comprit qu'elle devait absolument parler à quelqu'un de tout cela avant d'exploser.

— Votre Altesse, dit-elle alors qu'ils entraient, m'autoriseriez-vous à sortir faire une course ?
Rose va faire une sieste.

— Non, je ne ferai pas de sieste, protesta Rose.

— Etta peut rester avec elle pendant mon absence. Cela ne devrait pas me prendre plus de trois quarts d'heure.

Il la dévisagea longuement, comme s'il percevait le tumulte de son âme. Puis il hocha la tête et tendit les bras vers Rose.

— Viens avec moi, ma chérie, nous allons monter, et je vais te lire une histoire pendant que tu te reposes — sans dormir.

Puis, jetant un regard bref à Lily :

— Je n'ai pas d'engagements avant la fin de l'après-midi.

— Merci, Votre Altesse, répondit Lily en attendant que John lui ouvre de nouveau la porte.

Elle descendit rapidement les marches et se rendit d'un pas pressé à l'agence, priant pour que Caroline soit là. En revanche, elle avait beau apprécier Annabelle, elle espérait que celle-ci serait absente. Car, avec cette dernière, les conversations avaient tendance à s'éterniser.

— Caroline ? appela-t-elle en entrant dans le bureau.

Il n'y avait personne, mais la porte était ouverte. Peut-être l'une d'entre elles était-elle sortie pour se rendre aux commodités ? Lily s'assit dans le fauteuil des femmes au destin brisé, puis se releva d'un bond en entendant la sonnette de l'entrée. Tout comme trois semaines plus tôt, quand cette aventure avait commencé.

Elle entendit des pas, puis Caroline en personne entra dans le bureau. En voyant Lily, elle sursauta.

— Que fais-tu ici ? Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-elle en retirant son châle pour le poser sur le bureau.

— Non, c'est...

— Tu vas bien ?

Caroline l'observa longuement, puis poussa un soupir de soulagement.

— Oui, tu vas bien. C'est juste à cause de *lui*, n'est-ce pas ?

Lily en resta bouche bée. Manifestement, cinq secondes suffisaient à Caroline pour déterminer ce qui la perturbait. Sa carrière de joueuse professionnelle était fichue.

— Du thé ? proposa Caroline.

Sans attendre sa réponse, elle se tourna vers le petit réchaud dans le coin de la pièce.

Elle s'activa avec la bouilloire, alluma le feu (« Satanées allumettes ! ») puis rapprocha son fauteuil tout près de Lily, sans toutefois heurter ses genoux, ce dont celle-ci lui fut reconnaissante.

— Dis-moi ce qui se passe. Ensuite, j'aurai un service à te demander.

A présent qu'elle avait toute l'attention de son amie, Lily n'était plus très sûre de ce qu'elle voulait lui révéler. Qu'elle pensait être tombée amoureuse de lui ? Caroline l'avait sans doute déjà deviné, vu qu'elle semblait avoir des talents de devin. Qu'elle se demandait ce qu'elle ferait une fois qu'il serait marié ? Caroline lui dirait sans doute simplement d'attendre le bon moment avant de quitter dignement son emploi.

Pourquoi était-elle venue alors qu'elle aurait pu avoir la même conversation dans sa chambre avec Caroline, sans même avoir besoin de sa présence ?

Oh ! bien sûr. Parce qu'elle voulait le dire tout haut, et que quelqu'un d'autre comprenne ce qui lui arrivait, qu'elle la conseille et lui propose des solutions qu'elle-même n'avait pas envisagées.

Bon, d'accord, pensa-t-elle en son for intérieur. C'était assez perturbant de dialoguer avec soi-même, surtout avec le tumulte qui régnait dans sa tête.

— Je... Nous avons passé du temps ensemble...

— Vous vous êtes encore embrassés ? l'interrompit Caroline, les sourcils froncés.

Lily se mordit les lèvres et acquiesça.

— Je sais que je ne peux pas changer le cours des choses, il m'a prévenue qu'il cherchait une épouse convenable, une dame qui pourrait devenir une bonne mère pour sa fille. Ce n'est pas comme s'il m'avait bernée.

A vrai dire, en repensant à ce qui s'était passé la veille — quand elle avait endossé le rôle de l'agresseur — elle aurait dû se demander si ce n'était pas *elle* qui l'avait berné.

— Mais ? l'encouragea Caroline.

— Mais... Je ne sais pas. C'est ça, le problème. Je l'apprécie beaucoup, je pense même que...

Si elle le disait tout haut, elle se l'avouerait à elle-même, non ? Certes, elle s'était déjà surprise à le penser mais, si elle disait à Caroline ce qu'elle avait sur le cœur, ce sentiment deviendrait réalité. Elle ne pourrait plus revenir dessus, même s'il n'en ressortait rien.

Bon, d'accord, songea-t-elle de nouveau.

— Je crois que je suis amoureuse de lui.

Pas charmée, pas attirée, pas éprise, non : fermement et sincèrement amoureuse de lui. Elle le savait, tout comme elle était persuadée que rien ne pourrait jamais se passer entre eux.

Ce qu'allait probablement lui confirmer Caroline dans cinq, quatre, trois, deux...

— Tu sais, il ne pourra jamais rien se passer entre vous. Tu as entendu suffisamment d'histoires de la part des femmes qui viennent ici pour savoir que les hommes disent des choses qu'ils ne pensent pas.

Caroline leva les yeux en battant des paupières, comme si elle luttait contre les larmes.

— Et tu connais ma propre histoire. Ça ne peut pas marcher.

— Je sais, murmura Lily en lui prenant la main.

Voilà ce dont elle avait besoin — d'une amie qui savait ce qu'elle ressentait, et qui la comprenait.

— Je sais que tu sais, répondit Caroline d'une voix qui tremblait presque.

Presque, parce qu'elle n'avait jamais craqué depuis la première fois que Lily l'avait vue, bien avant qu'elles n'aient fondé l'agence. A l'époque, Lily travaillait dans la maison close — travaillait sans y travailler bien sûr — alors que Caroline, elle, avait véritablement échoué là-bas après s'être attiré les foudres d'une épouse soupçonneuse.

La bouilloire se mit à siffler. Caroline bondit de sa chaise, s'essuyant les yeux du revers de la main.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle en versant l'eau chaude dans la théière avant de secouer doucement celle-ci.

Elle se tourna pour faire face à Lily. Son visage exprimait de la bienveillance, mais elle y lut également une mise en garde.

— Que veux-tu ? répéta-t-elle en soutenant son regard.

Lui.

— Je ne sais pas.

Menteuse. Tu le veux, lui.

— Je crois que je veux simplement que tout redevienne comme avant, sauf que ce n'est pas possible, pas avec les sentiments que j'éprouve. Je ne sais pas ce que lui ressent pour moi.

— Et tu peux difficilement le lui demander, pas sans te compromettre. Il te faut choisir entre tes sentiments et ton emploi, déclara Caroline avec pragmatisme.

Elle prit deux tasses sur l'étagère, versa une cuillère de sucre dans chacune puis un nuage de lait dans sa tasse, et davantage dans celle de Lily.

— Tu vas donc devoir accepter la situation telle qu'elle est, autant que possible, reprit-elle en tendant une tasse à Lily. Jusqu'à ce qu'un changement se produise. Il cherche une épouse convenable, n'est-ce pas ?

Lily sentit son cœur se serrer. Elle acquiesça.

— Et, quand il en aura trouvé une, il sera temps pour toi de trouver un autre employeur. Heureusement, tu connais des gens qui peuvent t'y aider, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Naturellement, Lily éclata de rire, même si une partie d'elle-même — une très grande partie, à commencer par son cœur — avait envie de pleurer. Caroline regagna son fauteuil et posa sa tasse sur le bureau.

— Même si je n'ai absolument pas résolu ton problème, je vais te parler de cette faveur que j'ai évoquée tout à l'heure.

Lily avala une gorgée de thé, soulagée de pouvoir se concentrer sur autre chose que son futur

chagrin d'amour.

— Que puis-je faire pour toi ? Et, je t'en prie, ne me dis pas que tu souhaites épouser un duc, parce que dans ce cas je ne crois pas pouvoir t'être d'une grande assistance.

Caroline eut un signe de dénégation et sourit.

— Non, rien de tel. Annabelle et moi discutons de la meilleure façon d'aider nos clientes — ou simplement les femmes qui viennent chercher du secours ici et auxquelles nous ne pouvons pas proposer d'aide immédiate. C'est un sujet un peu délicat à aborder, surtout avec des inconnues, mais nous pensions que, si ces femmes avaient accès à certaines dispositions, cela pourrait les empêcher d'aller au-devant de graves ennuis.

Malgré les précautions oratoires que Caroline avait prises pour présenter la chose, Lily comprit ce qu'elle voulait dire.

— Tu veux leur fournir des contraceptifs ? Les fameux condoms¹ ? demanda-t-elle.

Caroline approuva brièvement de la tête.

— Ni Annabelle ni moi ne savons où nous en procurer, et nous espérons donc que...

— Vous voulez que j'aille en acheter ?

Nouveau signe de tête.

— Je dois pouvoir m'en charger, dit Lily, pensive. Il y a un droguiste près d'ici qui en avait. Je peux m'y arrêter avant de rentrer. Je les apporterai lors de ma prochaine visite. Cela te convient-il ? Vous n'en avez pas besoin immédiatement, n'est-ce pas ?

Caroline secoua la tête.

— Non, cela peut attendre. Je vais te donner de quoi les payer.

Elle se leva pour aller vers le classeur qui renfermait les honoraires de l'agence.

— Comme nous savions que tu accepterais, nous avons retiré suffisamment d'argent de la banque.

Elle compta quelques billets, retourna à son fauteuil et les tendit à Lily, qui les rangea dans la poche de sa robe.

— Ces femmes vont te devoir une fière chandelle.

Lily avala le reste de son thé, puis consulta l'horloge au-dessus de Caroline.

— Il faut que j'y aille, Rose ne va pas tarder à se réveiller de sa sieste.

Elle se leva, lissa ses jupes.

— Merci.

Caroline se leva à son tour.

— Pourquoi ? Je n'ai résolu aucun de tes problèmes, je n'ai fait que te donner davantage de travail.

Les poings sur les hanches, Lily dévisagea son amie d'un air faussement furieux.

— Merci d'être là, de m'écouter et de comprendre l'épreuve que je traverse. Merci pour tout cela.

Puis, d'un ton plus doux, elle ajouta :

— Merci d'être ma famille.

Caroline sourit, ouvrit les bras et étreignit Lily.

— Merci à toi aussi. Et fais attention.

Lily sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Ne t'inquiète pas.

— Votre Altesse, merci d'assister à notre petite réception.

A peine le majordome avait-il débarrassé Marcus de son manteau et de son chapeau qu'il fut assailli par la comtesse de Daymond. Elle semblait à la fois surprise et apeurée, comme si on venait de brandir une bougie allumée sous son nez et qu'elle fût aveuglée par la lumière.

Oh ! Seigneur. C'était lui, la lumière ?

— Merci pour votre invitation.

S'il persistait à en accepter, il allait être obligé de recruter un secrétaire. Une épouse aurait pu faire l'affaire, mais il n'imaginait pas que sa nouvelle épouse consentirait de bon cœur à s'occuper non seulement de sa fille illégitime, mais aussi de son emploi du temps. Sans doute serait-elle plus encline à se charger de celui-ci que de Rose. On ne pouvait pas non plus attendre des miracles d'un mariage.

La comtesse continuait de parler, et Marcus dut se rappeler qu'il serait poli de l'écouter.

— Et, bien entendu, les demoiselles Montgomery sont venues, et ma chère Lucinda jouera du pianoforte, et le comte a promis de ne pas nous priver de votre compagnie avant que vous n'ayez pu voir les fleurs de nos serres. Savez-vous que j'ai eu la chance de pouvoir engager le second assistant du jardinier de la reine ? J'en suis très fière, car je sais qu'on se l'arrache.

D'un autre côté, il devait peut-être ne pas l'écouter. Ou bien penser à des sujets plus plaisants. Comme un bol de porridge froid, une cravate trop serrée... Ou se plonger dans les traités d'agriculture qui commençaient à prendre la poussière dans sa chambre.

— Le duc de Rutherford est arrivé, annonça la comtesse en l'accompagnant dans une grande pièce qui semblait abriter une grande quantité de dames.

Dieu du ciel, il n'y avait donc aucun homme dans cette maison ?

Marcus se sentit soudain comme un étalon dans un haras. Ou un coq dans une basse-cour.

Ou le seul homme célibataire dans un groupe de femmes dont certaines n'étaient sans doute pas mariées.

Il sentit sa cravate se resserrer autour de son cou.

— Duc, lança une voix — une voix d'homme, Dieu merci — sur sa droite.

Se tournant, il fut soulagé de découvrir Smithfield. A son sourire ironique, Marcus pressentit que son ami avait deviné son malaise.

— Bonjour, répondit Marcus.

— Venez par ici, Votre Altesse, je voudrais vous présenter la marraine de ma fille.

La comtesse lui prit le bras et l'entraîna plus loin dans la pièce avant que Marcus n'ait le temps d'attraper Smithfield et de s'enfuir en courant avec lui.

— Votre Altesse, puis-je vous présenter lady Townsend ? Elle est la marraine de lady Lucinda et ma meilleure amie.

Marcus n'avait rien contre le fait d'avoir des amis, mais il n'avait pas forcément envie qu'on l'informe du statut amical de chaque personne qu'on lui présentait.

Ou alors, il était juste de mauvaise humeur.

Il prit la main de la dame et s'inclina. Elle l'examina de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête. Alors, il se souvint l'avoir déjà rencontrée ; elle l'avait alors scruté avec la même attention.

Comme ce jour-là, il se demanda s'il devait ou non espérer qu'elle ne le trouverait pas à la hauteur.

— Et voici Lucinda ! Viens ici, ma chérie ! s'exclama la comtesse en resserrant son étreinte sur le bras du duc, comme si elle craignait de le voir s'échapper d'un instant à l'autre.

Lisait-elle dans les pensées ?

— Votre Altesse, murmura lady Lucinda, les yeux baissés, en esquissant une révérence.

Il s'inclina à son tour et, quand il croisa son regard, il fut satisfait d'y reconnaître une lueur d'humour familière. Pas de doute, elle lui plaisait. Assez pour qu'il en fasse son épouse ?

De sa main libre, la comtesse s'empara du bras de sa fille et l'attira plus près de Marcus.

— Votre Altesse, vous pouvez accompagner lady Lucinda dans les serres. M. Ball nous y attend pour nous parler des nouvelles plantations.

Puis elle éleva la voix pour s'adresser à l'assemblée féminine — et aux deux hommes — présente dans la pièce.

— Mesdames et messieurs, si vous voulez bien avoir la gentillesse de suivre le duc et ma fille dans les serres, je serais enchantée de vous montrer les fleurs et les plantes exotiques que nous avons importées, toutes fort rares.

Dans un bruissement de robes et des cliquettements de porcelaine, les dames posèrent leur tasse pour se lever et former une file — Marcus et Lucinda en tête.

Il avait l'impression de mener une parade. Au moins, personne ne lui avait demandé de brandir une bannière portant l'inscription « Duc à marier ».

— Je suis désolée, dit lady Lucinda à mi-voix tandis qu'ils s'engageaient dans le couloir. Ma mère n'est pas très... subtile.

— C'est sans importance, répondit Marcus.

Ils demeurèrent silencieux le reste du trajet.

Un petit homme au visage sérieux les attendait au bout du couloir, planté devant une porte massive. A la trace de terre qui maculait son visage, Marcus devina qu'il s'agissait du jardinier. Quand la compagnie défila devant lui, son visage s'illumina. La comtesse bouscula presque Marcus pour lui passer devant, et celui-ci heurta légèrement Lucinda. Une bouffée de son parfum lui emplit les narines. Un parfum floral, bien entendu, riche et capiteux. Elle ne sentait pas du tout comme Lily, la seule autre femme que, dernièrement, il ait côtoyée d'assez près pour s'emplir de son odeur.

S'il se laissait aller à cette pensée, il allait imaginer que Lily ne portait pas de parfum, car cet agrément était réservé aux grandes dames à la mode, pas aux préceptrices soumises aux caprices de leur élève et de leur employeur.

Cette idée le mit en colère sans qu'il ne sache pourquoi, mais il la chassa quand la comtesse reprit la parole.

— J'espère que vous allez trouver nos serres intéressantes, et je suis heureuse que vous tous — déclara-t-elle en plantant son regard dans celui de Marcus — ayez pu vous joindre à nous pour cette petite réception.

Elle adressa un signe de tête au jardinier, qui se tourna pour ouvrir les portes, puis s'effaça pour céder le passage à la comtesse.

Ils entrèrent les uns après les autres, presque tous en poussant des exclamations ravies.

Marcus lui-même dut admettre que le spectacle était impressionnant ; comme ses propres serres, cette pièce était dotée d'une multitude de fenêtres, mais la comparaison s'arrêtait là.

De nombreuses tables de hauteur variable y étaient disposées de façon judicieuse. Des statues étaient réparties un peu partout — de jeunes hommes et femmes fort peu vêtus qui semblaient absolument enchantés d'être prisonniers de la pierre et plantés dans cette pièce. Il y avait un pilier à chaque coin où pendaient des crochets auxquels étaient suspendues des plantes dont les fleurs cascadaient jusqu'au sol ; de jolis bancs sur lesquels s'asseoir, une grande étagère où était disposé tout un assortiment d'outils de jardin, tous dans un état impeccable, et, posés sur une console, des plateaux chargés d'appétissantes pâtisseries et autres délices sucrées.

C'était le genre de décor dont seule une famille fortunée pouvait bénéficier. Quelques mois, ou même quelques semaines plus tôt, il n'aurait éprouvé que dédain devant pareilles richesses. Mais aujourd'hui il se disait que, dans une famille idéale, ce serait un merveilleux accomplissement, un plaisir des yeux et un hommage au goût des membres de ladite famille.

A cette pensée, une sensation poignante lui étreignit le cœur. Il avait envie de fonder une famille et d'éprouver des sentiments qui l'encourageraient à fournir ce genre d'efforts, même si le travail était essentiellement réalisé par l'ancien second assistant du jardinier de la reine.

— C'est magnifique, dit-il à lady Lucinda, toujours à son bras.

Dieu merci, elle n'était pas bavarde, car il était tellement absorbé par la beauté des serres de sa mère qu'il ne l'aurait pas entendue.

Jusqu'alors, il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux plantes, en dehors de celles qui constituaient une source d'alimentation. Pourtant, au milieu de toute cette splendeur, il devait reconnaître qu'elles constituaient bien davantage qu'une base pour le pain, les petits pois à la menthe, ou même la confiture d'oignons.

— Maman est très fière de son travail, répondit lady Lucinda avant de s'éclaircir la gorge. Et je suis très fière de ma mère, même si elle a failli me rendre folle avec son obsession. J'espère ne plus jamais avoir à l'entendre m'expliquer les différentes variétés de roses.

Les roses. Rose. Sa fille, sa petite fleur perdue dans les épines de sa vie.

Seigneur, depuis quand était-il devenu aussi sentimental ? Ce devait être à cause de ce décor féérique.

A moins qu'il n'ait toujours eu en lui ce côté mauvais poète. Pas étonnant que sa cravate le serre.

— Voulez-vous vous asseoir ?

Sans attendre sa réponse, il l'entraîna à l'écart de la foule des dames caquetantes et enchantées, et l'aida à prendre place sur un petit banc de bois, entre une statue de nymphe et une autre qui représentait sans doute un centaure. Ou un homme aux jambes épaisses et très mal sculptées.

— Merci, c'est parfait, déclara lady Lucinda avant de se tourner vers lui. Appréciez-vous la ville ? C'est la première fois que vous séjournez à Londres en tant que duc, n'est-ce pas ?

— Oui, mais j'y suis venu autrefois, avant que je n'hérite du titre.

— Ce doit être très différent, à présent que vous occupez cette position.

Elle n'avait probablement pas l'intention de paraître hautaine en suggérant qu'il était infiniment plus convenable d'être duc, mais une personne élevée depuis toujours dans la haute société devait avoir le dédain dans le sang.

En outre, elle n'avait pas tort. Tout bien considéré, vivre à Londres était plus agréable quand on avait du pouvoir, de l'argent et des privilèges. Mais il aurait été trop simple de disposer de tous ces avantages et de ne rien en faire. Comme cela était le cas avant que Rose ne surgisse dans sa vie.

Etre duc était gratifiant, mais cela exigeait aussi du travail. Depuis qu'il prêtait attention au monde qui l'entourait, il avait compris qu'il devait donner de sa personne. C'était un défi, et il n'en avait pas relevé depuis... eh bien, depuis qu'il avait tenu une cuillère en équilibre sur son nez. Et rencontré Rose. Et Lily.

Pendant ce temps, lady Lucinda semblait attendre une réponse de sa part, mais il se rappelait à peine ce qu'elle venait de lui dire. Ah, oui. Etre, ou ne pas être un duc.

Que pouvait-il répondre sans passer pour un idiot pompeux ? La voix de Lily s'insinua dans son esprit, aussi claire que si elle lui avait parlé à l'oreille : *Ne dites rien, vous êtes déjà un idiot pompeux. Et arrogant, qui plus est.*

Cette pensée le fit sourire.

— Je suis plus âgé, expliqua-t-il, et ce que je fais maintenant pour le plaisir (me promener avec ma fille, ou embrasser sa préceptrice, songea-t-il en son for intérieur) n'est plus ce que je faisais il y a cinq ans, avant d'être duc.

Pas question qu'il lui parle des activités en question. Après tout, il avait affaire à une lady.

Même si certaines de ces activités lui avaient permis de connaître Rose.

— Je suppose qu'on peut en dire autant de vous ? poursuivit-il.

Bien joué, lui murmura une Lily imaginaire à l'oreille. Reporter la conversation sur son interlocutrice était un bon moyen de lui faire croire qu'elle l'intéressait.

Ce qui aurait dû être le cas, songea-t-il avec une certaine tristesse. Jusque-là, elle était ce qu'il avait trouvé de mieux en termes de future épouse.

— Oui, répondit-elle avec un petit rire. Quand je venais ici, il y a des années, je n'avais qu'une idée en tête : fréquenter les salles de concert. J'étais folle de piano-forte, et je rêvais même de devenir musicienne. Vous imaginez cela ?

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une note d'amertume. S'écartant un peu, il la regarda droit dans les yeux.

— Oui, je peux l'imaginer. Vous êtes bien davantage que ce que vous paraissez, lady Lucinda.

Voilà qui rendait ses intentions très claires. Même s'il ignorait exactement quelles étaient ses intentions.

Quelles sont-elles exactement ?

Soudain, une vague de panique l'assaillit, et il balaya les serres du regard, cherchant désespérément un nouveau sujet de conversation.

— Dites-moi, demanda-t-il sur un ton plus léger, quelles sont vos fleurs préférées, parmi celles de votre mère ?

Elle hésita, comme si ce brusque changement de sujet la troublait autant que lui. Au moins, cela leur faisait un point commun.

— J'adore les pieds-d'alouette et, bien sûr, les roses. Malgré l'obsession de ma mère, ajouta-t-elle avec une légère ironie. Mais je dois dire que mes fleurs favorites sont les lys. Je les trouve tellement magnifiques, et si colorés ! Et leur parfum ! Pour mon anniversaire, l'année dernière, mon père m'a offert un parfum aux fragrances de lys. C'est mon préféré, celui que je porte en ce moment.

Elle étouffa un rire un peu honteux puis leva le bras, dévoilant le creux de son poignet. Il n'eut d'autre choix que de baisser le nez pour humer sa peau.

Ce n'était pas désagréable. En fait, si on lui avait posé la question, il aurait dû admettre que c'était agréable.

— Très agréable, dit-il donc.

— Et ma mère m'a promis de consacrer tout un espace des serres à différentes variétés de lys, continua-t-elle avec le même petit rire confus. Je sais que ça doit vous paraître stupide...

— Pas du tout, murmura Marcus.

— Apparemment, ce n'est pas si facile à cultiver, et M. Ball est un expert dans ce domaine. C'est l'une des raisons pour lesquelles maman tenait tant à l'embaucher. Pour moi.

— C'est merveilleux. Et pas stupide du tout, lui assura Marcus.

Elle sourit.

— C'est l'un des privilèges des personnes de notre rang, n'est-ce pas ? Et vous, qui êtes duc, vous pouvez faire tout ce que vous voulez.

Marcus lui retourna son sourire.

— Comme ordonner à des lys de pousser, ou exiger des fraises en hiver, ou changer tous les...

Il interrompit sa phrase. Des fraises en hiver. Changer tous les meubles de place.

Avoir Lily. Épouser Lily.

Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il était duc et, avec toute l'autorité que lui conférait son titre, il pouvait agir comme il l'entendait, même si cela choquait — brièvement — certains membres de la haute société qu'il venait de rejoindre. Lily serait la meilleure mère possible pour Rose, sans compter la meilleure épouse pour lui ; il pourrait partager sa vie sans la haïr.

Il devait épouser Lily.

Ainsi, il offrirait à Rose le monde qu'elle méritait. Les gens auraient besoin d'un peu de temps pour se faire à l'idée et ensuite, quand un nouveau scandale les accaparerait, ce mariage avec sa préceptrice serait relégué au rang des petites bizarreries du duc.

Il pouvait épouser Lily.

Ensuite, il pourrait lui enfiler ses chemises de nuit, autant qu'il voulait, puis avoir le plaisir indicible de les lui enlever, et partager un lit avec elle, et peut-être même avoir d'autres enfants avec elle.

Il allait épouser Lily.

Soudain, il fallait qu'il s'en aille, qu'il quitte cette maison et rentre chez lui, qu'il lui parle, lui dise qu'il avait résolu le problème, que la solution était simple.

Il plaisait à Lily — du moins, elle aimait qu'il l'embrasse — et elle n'hésiterait pas à l'affronter s'il faisait quoi que ce soit susceptible de nuire à Rose. A sa famille.

C'était l'épouse parfaite.

Un duc doit exploiter toutes les ressources dont il dispose pour atteindre ses objectifs ducaux. Pas seulement ses ressources financières, bien qu'elles puissent être utiles. Il doit également se servir de son rang, de son éminence et, surtout, de ses sourcils, pour réaliser ce qui doit l'être.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

¹. En 1840, les préservatifs en latex n'étaient pas encore en usage, mais il existait des préservatifs en membranes animales appelés « condoms » ou — en France — « capotes anglaises ». Il était toutefois difficile de s'en procurer, car l'utilisation de contraceptifs ne s'est démocratisée que bien plus tard. (NdE)

Chapitre 27

Lily sortit de l'agence et referma la porte derrière elle. Elle estimait avoir tout juste le temps de passer chez le droguiste pour acheter les condoms. Lorsqu'elle travaillait dans la maison close, c'était elle qui était chargée de cette tâche, en plus de tenir les comptes et, étrangement, de veiller à l'approvisionnement en thé.

Quand elle avait quitté ce sombre établissement, elle savait gérer la comptabilité, trouver le bon endroit pour acheter de quoi éviter des grossesses, et estimer la quantité de thé nécessaire pour satisfaire les besoins d'une multitude d'hommes pendant un mois.

Pas tout à fait le genre de compétences qui lui permettrait de se faire engager rapidement ailleurs.

Voilà pourquoi elle était tellement heureuse d'avoir pu fonder cette agence. Cela lui permettait au moins d'utiliser deux de ces trois compétences. Il ne lui restait plus qu'à se faire embaucher par un mercier ou un tailleur pour ses capacités de négociante en thé.

C'était déjà un bon point.

Lily bifurqua dans la rue où la boutique était située. Elle se rappelait très bien la dernière fois qu'elle s'y était rendue. A l'époque, elle était une cliente régulière, et le propriétaire avait la délicatesse de la faire passer dans l'arrière-boutique pour y mener ses transactions. Au début, elle avait dû subir les persiflages des clients, mais aussi des employés. Cependant, comme M. Davies savait que la maison était une excellente source de revenus, lui et Lily avaient rapidement mis au point une manière de travailler ensemble afin qu'aucun des deux ne souffre d'une quelconque gêne.

Une demoiselle ne pouvait effectuer seule ce genre d'achats, pas sans devoir affronter de nombreuses difficultés. Peu importait que, si la demoiselle en question ne prenait pas de précautions, elle se retrouve enceinte et abandonnée. Seuls les hommes étaient considérés comme aptes à se procurer ce genre d'articles, même si le fait de ne pas en disposer ne risquait pas de gêner leur vie.

Si elle réfléchissait trop à la question, son humeur s'assombrirait, elle le savait, et elle n'en avait pas envie. Pas alors que tant d'autres sujets la préoccupaient.

Elle ouvrit la porte et entra, humant les arômes de la boutique — camphre, térébenthine, et toutes les odeurs des diverses potions que fabriquait l'apothicaire. Il n'y avait que quelques clients dans l'échoppe, et son regard fut aussitôt attiré par un pot qui portait l'inscription « Cold-Cream à la rose ». Elle sourit, le prit sur l'étagère et se dirigea vers le comptoir.

M. Davies, occupé à attraper une bouteille remplie de liquide vert, tournait le dos à Lily. Il la posa sur une table devant lui, fit volte-face, et ses yeux s'écarquillèrent de surprise en la voyant. Une vieille habitude lui fit jeter quelques coups d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils pouvaient parler

en toute discrétion.

— Bonjour, monsieur Davies, lança-t-elle. Ça fait longtemps.

Presque deux ans, à vrai dire. Elle était contente qu'il soit toujours là.

— Bonjour, mademoiselle, répondit-il, presque à voix basse. Etes-vous toujours...

Elle l'interrompit en secouant la tête.

— Non, je ne suis plus employée là-bas, mais je souhaite acheter certaines choses, répliqua-t-elle sur un ton tout aussi discret. Et ceci.

Elle leva le pot de cold-cream. Rose allait être enchantée de voir que son nom figurait dessus et Lily, qui détestait l'odeur des fleurs dont elle-même tenait son nom, appréciait en revanche beaucoup celle des roses.

— Bien sûr, rétorqua M. Davies.

Se tournant vers l'un de ses assistants, il lui annonça :

— Je vais aller quelques instants dans le bureau avec cette cliente. Prenez ma place, s'il vous plaît.

— Bien, monsieur, répondit l'employé, impassible.

Une fois de plus, Lily songea que M. Davies avait dû exiger la plus grande discrétion de ses employés, quelles que soient les transactions effectuées dans la boutique.

Elle passa derrière le comptoir tandis que M. Davies attrapait un gros porte-clés et l'agitait pour trouver la bonne. Il déverrouilla la porte, l'ouvrit et s'effaça pour laisser Lily passer devant lui.

Il s'agissait plus d'une réserve que d'un bureau. Il y avait des boîtes et des papiers partout, classés selon une méthode que seul M. Davies devait comprendre. D'un geste, il lui indiqua de s'asseoir sur l'unique chaise qui n'était pas encombrée, et elle se fraya un chemin entre les cartons en priant pour ne rien faire tomber. Surtout pas une boîte de condoms, parce qu'elle savait qu'alors elle rougirait au point de prendre feu.

— C'est juste là, je crois, marmonna M. Davies. Combien ?

Lily sortit l'argent de sa poche.

— Autant que je pourrai en avoir avec cette somme. Plus la cold-cream, dit-elle en lui tendant les billets.

Il baissa les yeux, fit rapidement le compte, hocha la tête et se mit à farfouiller parmi les cartons.

— Quatre, alors.

Puis il se retourna, les quatre paquets de condoms à la main.

— Je suis content de vous voir, mademoiselle, je me faisais du souci pour vous. Je suis heureux de voir que manifestement vous allez bien.

Il paraissait sincère, ce qui lui réchauffa le cœur. Elle avait quitté son précédent emploi sans préavis lorsque sa mère avait fini par succomber à sa maladie, qui exigeait des médicaments coûteux, et elle n'avait pas pensé à en aviser quiconque en dehors de son précédent employeur.

Voilà qui lui rappelait, s'il en était besoin, qu'elle avait des amis et des connaissances prêts à l'aider et à se soucier d'elle. De nouveau, elle sentit ses yeux s'embuer, et elle dut prendre sur elle pour ne pas fondre en larmes.

M. Davies serait sans doute beaucoup plus embarrassé d'être le témoin d'une femme qui pleurerait dans son bureau que celui d'une demoiselle qui achetait des condoms.

Il les enveloppa dans un sachet discret et le lui remit en échange des billets. Après lui avoir rendu la monnaie, il lui ouvrit la porte.

— Merci, monsieur Davies.

— Merci à vous, Mademoiselle. Vous serez toujours la bienvenue ici.

Lily sortit, le sachet contre sa poitrine.

Pour découvrir M. Haughton, qui sursauta en la voyant faire le tour du comptoir. Apparemment, il l'avait reconnue.

* * *

— Miss Lily, lança M. Haughton d'un ton beaucoup moins amène que le jour de leur rencontre.

— Monsieur Haughton, répondit-elle en étreignant son paquet comme si l'homme risquait de le lui arracher.

Devant son geste, il esquissa un sourire désagréable et, dans ses yeux plissés, Lily devina ce qu'il était en train de penser — il avait compris ce que contenait le sac. Quand il ouvrit la bouche pour parler, elle sentit les battements de son cœur résonner douloureusement. Son pire cauchemar était-il en train de se réaliser ?

— Je savais que je vous avais déjà vue, mais je n'arrivais plus à me rappeler où. A présent, je sais.

Au moins, il allait droit au but.

— Et vous avez la charge de la pupille du duc ? ajouta-t-il.

Elle devait admettre qu'en outre il n'abandonnait pas.

— Et vous avez côtoyé mes filles et mes nièces ? poursuivit-il d'un ton outragé. Le duc est-il au courant ? C'est pour cela qu'il vous a engagée ? Pour que vous soyez sa... sa...

Comme il commençait à élever la voix, les craintes de Lily se muèrent en une véritable panique.

— Non, bien sûr qu'il n'est pas au courant, l'interrompit-elle.

M. Haughton se redressa avant de se rapprocher de Lily. Qui dut se retenir pour ne pas reculer.

— Ecoutez, jeune femme, lâcha-t-il, les mâchoires serrées. Je ne souhaite pas mêler le duc à un scandale, d'autant plus que...

Il marqua une pause, et Lily devina presque les rouages qui tournaient dans son esprit tandis qu'il choisissait ses mots.

— ... d'autant plus qu'il vient de faire son entrée en société et qu'il cherche une épouse de façon tout à fait convenable.

Une femme qui, si M. Haughton avait le dernier mot, serait Miss Blake.

— Par conséquent, si vous quittez vos fonctions d'ici vingt-quatre heures, je ferai comme si vous n'aviez jamais existé, conclut-il.

La gorge serrée, Lily se mit à réfléchir à toute allure. Elle aussi pouvait le menacer de tout révéler — après tout, s'il l'avait reconnue, cela signifiait qu'il avait fréquenté la maison close. Mais, quelles que soient les réactions des autres vis-à-vis de M. Haughton, c'était elle qui sortirait victime de cet affrontement, elle le savait. Oui, elle pouvait le menacer, mais un homme de sa position n'aurait aucun mal à ruiner sa réputation, son avenir, et celui de l'agence — tandis que lui se relèverait sans difficulté d'un bref moment de scandale.

Vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures pour disparaître. De la bonne société, en tout cas. M. Haughton se ficherait bien de ce qu'elle ferait, tant qu'elle ne mettait plus les pieds dans son monde.

— Eh bien ?

Son impatience était manifeste. L'homme était visiblement irrité qu'une personne aussi méprisante se permette de le faire attendre. Quant à Lily, elle réfléchissait. Or, elle n'en avait guère

le temps.

Se mordant la lèvre, elle acquiesça :

— Oui, dit-elle en un murmure.

Puis elle se précipita vers la porte avant d'éclater en sanglots.

* * *

Marcus avait décidé de rentrer directement chez lui pour demander la main de la préceptrice de sa fille. Mais, si décider était une chose, agir en était une autre.

D'abord, elle n'était pas là. Premier obstacle, et de taille. En général, il valait mieux que la personne à demander en mariage soit dans les parages pour que la demande en question puisse avoir lieu.

Ensuite, maintenant qu'il était rentré, il n'était plus très sûr de ce qu'il devait dire.

Troisièmement, elle n'était *toujours* pas rentrée. Il s'était bien écoulé cinq minutes depuis qu'il avait consulté l'horloge pour la dernière fois.

Ne sentait-elle pas qu'il avait besoin d'elle ? Qu'il voulait changer radicalement sa vie, et pour le meilleur ?

Même s'il ne savait toujours pas ce qu'il allait lui dire.

Un coup sur la porte interrompit ses... Eh bien, dans la mesure où ses pensées étaient tellement confuses, peut-être n'interrompait-il rien du tout.

— Entrez, déclara-t-il en se redressant dans son fauteuil.

Si c'était elle, il hésitait toujours quant à la teneur des propos qu'il lui tiendrait.

Thompson ouvrit la porte.

— Votre Altesse, Miss Rose est réveillée. Etta affirme que vous souhaitiez en être informé.

Le majordome s'inclina puis s'éclipsa en refermant la porte derrière lui.

— Oui, merci, répondit Marcus à la porte close.

Il se leva et s'étira, un peu courbatu d'être resté accroupi pendant plus de dix minutes tandis qu'ils jouaient à cache-cache ce matin. Il n'avait pas réussi à savoir si Rose savait où il était et essayait de faire durer le jeu, ou si elle n'arrivait vraiment pas à voir un homme de sa taille accroupi derrière un arbre.

Quoi qu'il en soit, c'était amusant. Etant enfant, il n'avait guère eu l'occasion de jouer, et il se réjouissait — sans doute davantage que la plupart des parents — de partager ces moments de détente avec sa fille. D'entendre ses cris de joie.

Et il avait également partagé son passé avec Lily, une expérience nouvelle pour lui. Il n'avait jamais parlé de ses parents, ni de Joseph, avec quiconque parmi ses proches. Du reste, le cercle de ses amis était fort restreint. Mais maintenant il y avait Lily. Rose. Et même Smithfield.

Beaucoup de choses avaient changé dans sa vie, et ce n'était pas fini.

Des changements qui s'annonçaient de bon augure.

En sortant de la bibliothèque pour aller rejoindre sa fille, il souriait.

* * *

Lily ralentit en arrivant à proximité de la demeure du duc. Depuis qu'elle avait quitté la boutique de M. Davies, elle était bouleversée. Elle allait non seulement devoir quitter le service du duc, mais également laisser Rose. Elle-même en souffrirait, mais la fillette aussi — et celle-ci avait

déjà eu à endurer les affres de l'abandon. Comment allait-elle lui annoncer qu'il lui fallait partir ? Elle savait ce qu'elle dirait au duc — elle lui devait la vérité, si difficile soit-elle — mais comment expliquer à Rose qu'elle ne pourrait plus s'occuper d'elle et qu'en outre elle serait partie dès le lendemain ?

Et comment dire à Caroline et Annabelle que leur brillant avenir allait être menacé par son passé honteux ? Elles avaient toujours envisagé le pire, mais cela ne rendait pas les choses plus faciles.

Elle monta les marches en direction de la porte d'entrée qui ne l'intimidait plus, mais avec l'impression que ses pieds pesaient autant qu'une dizaine de ces épais ouvrages sur l'agriculture que le duc lisait ces derniers temps.

La porte s'ouvrit en grand avant qu'elle ait pu soulever le heurtoir, et Thompson apparut.

— Miss Rose est réveillée. Elle et le duc vous réclament. Entrez, déclara-t-il de façon presque amicale.

Elle allait également devoir quitter Thompson. C'était moins douloureux, mais quand même. Elle aimait cette maison et les gens qui y vivaient et y travaillaient. Elle n'avait pas envie de partir. Hélas, elle y était obligée.

Lily avait le sentiment que ses pensées tournaient en rond : le ton accusateur de M. Haughton, le visage des gens qu'elle allait décevoir, puis de nouveau M. Haughton.

Elle cala le paquet sous son bras pour empêcher Thompson de l'en débarrasser (elle avait l'impression que cela ne ferait que rendre plus affreuse une situation déjà terrible), et retira son manteau. Qu'elle accepta de lui confier, cette fois.

— Miss Rose et le duc sont en haut ?

— Oui, mademoiselle.

Elle monta l'escalier. Ses pieds ne pesaient plus que cinq traités d'agriculture chacun : elle allait le voir, ainsi que Rose, une dernière fois. Une ultime soirée avec eux, puis elle partirait.

* * *

— Bonne nuit, Miss Rose.

Lily borda la fillette, la gorge nouée. Elle s'était sentie oppressée toute la soirée, chaque fois qu'elle pensait à ce qui l'attendait.

Mais elle n'allait pas perdre ses dernières et précieuses heures ici à se morfondre, gorge nouée ou pas.

Elle avait décidé de la marche à suivre. Restait à savoir si elle serait assez courageuse pour agir. Quand le duc entendrait sa confession, s'il était choqué au point de la renvoyer sur-le-champ — eh bien, ce n'était pas vraiment un problème, si ?

Rose se tourna sur le côté, laissant échapper un doux soupir qui indiquait qu'elle était déjà à moitié endormie. Lily se pencha pour l'embrasser sur le front et chasser quelques mèches du visage de la petite fille.

Puis elle partit se préparer dans sa chambre.

* * *

Marcus avait passé une soirée agréable, bien que frustrante. Il n'avait toujours pas décidé de ce qu'il allait dire, sans compter qu'il fallait qu'il soit seul avec elle pour faire sa déclaration. Il ne

voulait pas la convoquer dans sa bibliothèque, comme il le faisait habituellement. Il n'avait pas envie de lui donner un ordre, comme à une employée. Il voulait la traiter en égale.

Aussi, quand la nuit vint, il était seul, dans sa chambre, et perplexe. Devait-il aller frapper chez elle ? Glisser sous la porte un mot lui demandant de le rejoindre quelque part ? Attendre que les mots sortent tout seuls de sa bouche, quels qu'ils soient, et quel que soit l'endroit où Lily et lui se trouveraient ?

La dernière solution semblait la meilleure.

Il était en train de retirer sa veste lorsqu'il entendit frapper à la porte.

— Entrez, grogna-t-il, résistant à l'envie d'arracher la tête de Miller quand il apparaîtrait.

Il lui avait pourtant dit qu'il n'aurait pas besoin de lui ce soir — il n'avait pas la moindre envie qu'on le voie dans cette humeur de dogue. Alors pourquoi cet idiot...

La porte s'ouvrit. Elle était là. Vêtue d'une robe de chambre, ses cheveux défaits tombant sur ses épaules. Elle avait les bras croisés sur sa poitrine et tenait quelque chose, une sorte de paquet.

Son expression était... en fait, il ne parvenait pas à la déchiffrer. Un mélange d'attente et d'appréhension, peut-être. Ou d'autres mots qui commençaient par A. Comme angoisse, appréciation ou accessible.

Et encore, il n'avait pas parcouru le reste de l'alphabet.

Elle entra et referma la porte derrière elle.

— Vous n'avez pas encore fait de demande en mariage, n'est-ce pas ? s'enquit-elle en se mordant la lèvre.

Seigneur, non, il ne l'avait pas fait. Et ne savait pas comment on s'y prenait.

— Non, se contenta-t-il de répondre.

— Bien, dit-elle avant qu'il puisse ouvrir la bouche pour ânonner des mots qu'il ignorait comment agencer. Parce que je suis venue vous rapporter votre chemise de nuit.

Elle posa son paquet sur la chaise près de la porte, ouvrit sa robe de chambre et la retira, sans quitter son visage des yeux.

En effet, elle portait sa chemise de nuit, et rien d'autre. Le vêtement lui arrivait presque aux chevilles. Il regretta de ne pas être plus petit — ainsi, la chemise aurait été plus courte, et il aurait mieux vu ses jambes. Il était sûr qu'elle avait des jambes normales, des jambes ordinaires qui lui permettaient de marcher, de danser ou autre, mais ces jambes appartenaient à Lily, et elles étaient juste là, dépassant de sa chemise de nuit. Il songea qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi délicieusement érotique de toute sa vie.

Inutile d'essayer de prononcer le moindre mot — il n'était pas sûr de se rappeler son propre nom.

— Marcus, murmura-t-elle, j'en ai envie.

Elle s'approcha de lui, posa les mains sur ses épaules et leva son visage vers le sien. Puis elle l'embrassa en enfouissant ses doigts dans ses cheveux, l'attirant contre elle.

Sa bouche était exquise. Lily était exquise. Sauf qu'il ne le savait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il allait devoir la goûter. Partout.

Du bout de la langue, elle lui lécha les lèvres puis la plongea dans sa bouche, où elle se mêla à celle de Marcus dans une danse sensuelle.

Il la prit dans ses bras et la serra plus fort, sentant ses seins s'écraser contre son torse tandis que son membre se tendait dans son pantalon. Seigneur. Jamais il n'avait éprouvé pareil plaisir, et ils n'étaient même pas nus ! Lily était ici, dans sa chambre, elle était venue, comme s'il avait réussi à la convoquer par la pensée. Cela lui donnait le vertige.

Peut-être n'avait-il pas besoin de dire quoi que ce soit. Tant mieux, car sa bouche était actuellement occupée à l'embrasser et il ne pensait pas pouvoir parler dans ces conditions.

Elle s'écarta, un sourire paresseux et sensuel sur les lèvres.

— Je me trompe en affirmant que vous aussi en avez envie ?

Marcus secoua la tête. Ses mains, qui, elles, savaient ce qu'elles faisaient, vinrent prendre en coupe ses seins magnifiques. Il ne les avait pas encore vus, mais il ne doutait pas un instant qu'ils étaient effectivement magnifiques.

— Bien, dit-elle en tendant les bras vers sa chemise

Elle détacha chaque bouton l'un après l'autre, puis tira sur les manches pour qu'il ôte sa chemise. Pour cela, il dut écarter les mains de son corps mais, sitôt le vêtement enlevé, il les y reposa, caressant la courbe de son sein, les faisant glisser le long de sa taille étroite.

Le triangle sombre de son sexe était visible sous le coton blanc de la chemise de nuit. Soudain, il eut la bouche sèche.

— Pouvons-nous aller sur votre lit ? demanda-t-elle, un sourire amusé aux lèvres.

Apparemment, il était resté bouche bée. C'était compréhensible. Il était rare, en effet, que quelqu'un voie l'objet de ses obsessions entrer dans sa chambre vêtu seulement d'une chemise de nuit. Il pensait même pouvoir affirmer que cela n'arrivait jamais. Surtout à lui.

Marcus hocha la tête — il n'avait toujours pas retrouvé l'usage de la parole. Lily lui prit la main et le conduisit jusqu'au lit.

Elle s'y assit, les jambes pendant au-dessus du sol. Comme il allait la rejoindre, elle l'arrêta d'une main posée sur son ventre.

— Je voudrais d'abord finir ce que j'ai commencé, déclara-t-elle en se passant la langue sur les lèvres.

Elle posa la main sur la braguette de son pantalon, tendue par son érection. Il tressaillit.

— Je ne vous ai pas fait mal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec une note d'inquiétude dans la voix.

— Non, c'est agréable, parvint-il à lâcher.

Au moins, il n'était pas définitivement muet.

— Bien, approuva-t-elle en commençant à dégrafer son pantalon.

Un bouton, deux, puis trois. Quand il fut suffisamment ouvert, elle le fit glisser le long de ses jambes. Il s'en débarrassa complètement. Il ne portait désormais plus que ses sous-vêtements.

De nouveau, elle l'effleura de la main et il fut secoué d'un frisson qui lui traversa tout le corps. Alors, elle empoigna le tissu de son caleçon au niveau des hanches et le baissa, libérant son érection et le laissant entièrement nu.

Elle déplaça ses doigts, puis referma la main autour de lui. Ce seul geste faillit le faire exploser, et il dut se répéter qu'il disposait de plus de deux minutes — ils avaient toute la nuit, toute la vie — et qu'il aurait été dommage de gâcher toute cette énergie sexuelle accumulée en ayant un orgasme maintenant.

Elle retira la main avant que son membre ne proteste, puis s'appuya contre les oreillers — contre son oreiller préféré, à vrai dire. Il déglutit à grand-peine ; l'émotion lui nouait la gorge.

— Vous ne m'avez pas encore rendu ma chemise de nuit, lui rappela-t-il en caressant sa jambe avant de la rejoindre sur le lit.

Elle sourit, se redressa et fit passer le vêtement par-dessus sa tête, avant de le jeter par terre, où il rejoignit ceux du duc.

Oh ! oui : ses seins étaient magnifiques. Juste assez gros pour remplir sa main — il le savait

pour l'avoir vérifié —, et le rose de ses tétons contrastait avec la pâleur crémeuse de sa peau.

Il ne risquait rien à essayer de nouveau, n'est-ce pas ? Se penchant, il glissa une main sous un sein, savourant sa chaleur et la douceur de sa peau. Puis il la poussa avec douceur pour l'allonger sur le matelas. Alors, il s'étendit près d'elle, sur le côté, et continua d'explorer son corps.

Elle l'imita, et ils se retrouvèrent face à face. Elle avait la main sur sa hanche qu'elle caressait du bout des doigts. Il avait envie de ses mains partout sur son corps, il voulait qu'elle le frôle, qu'elle le caresse, qu'elle se l'approprie tout entier.

A son tour, il effleura sa hanche, puis les courbes de ses fesses, rondes et pleines. S'inclinant, il reprit sa bouche pour l'embrasser avec une intensité qui présageait la passion qui les attendait s'ils continuaient.

Cette fois, quand elle se serra contre lui, il n'y avait plus rien entre eux, rien que leur peau, son sexe dressé contre son ventre, son torse contre ses seins, et ses mains partout où elles pouvaient se poser.

Ils s'embrassèrent et se caressèrent jusqu'à ce que, enfin, elle mette fin à leur baiser et le regarde avec une expression un peu hébétée.

— J'ai pris mes précautions, annonça-t-elle en descendant du lit pour prendre le paquet qu'elle avait laissé sur la chaise.

Elle en retira quelque chose qu'elle lui tendit d'une main tremblante.

Un condom.

Un duc doit veiller à ne pas fréquenter de personnes qui useraient de leur position aux dépens du duc. Si le duc n'est pas marié, il doit tout particulièrement se méfier des jeunes femmes, car il est presque certain qu'elles cherchent à le contraindre au mariage.

A moins que le duc ne souhaite être contraint, auquel cas il ne tiendra pas compte de ce conseil et agira selon ses vœux.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 28

Elle était entièrement nue, dans la chambre ducal, un condom à la main. En compagnie d'un duc également nu, qui l'attendait allongé sur son lit.

Si elle n'avait pas réellement été là, dans cette pièce, elle aurait eu du mal à y croire. Mais elle était bien là, et lui aussi. Ils y étaient donc.

Elle considéra le condom d'un air sceptique. En existait-il de différentes tailles ? A force d'en avoir acheté pendant des années, elle aurait dû le savoir, non ? Elle doutait que M. Davies dispose de plusieurs modèles, mais peut-être la clientèle qui fréquentait son ancien lieu de travail était-elle moins bien pourvue que le duc ?

N'ayant jamais eu d'autres exemples que le membre qu'elle avait sous les yeux, elle n'avait pas de réponse, seulement l'intuition qu'il était plus gros que la moyenne.

— Comment se fait-il que vous ayez des condoms ?

Il ne semblait ni stupéfait ni dégoûté — seulement curieux. Mais très curieux, tout de même.

— C'est-à-dire, commença-t-elle, que je ne voulais pas vous rendre votre chemise de nuit sans envisager ce qui pourrait se passer. J'aime prévoir les choses à l'avance, voyez-vous.

Ses sourcils se haussèrent tandis qu'il prenait la mesure de ses paroles. Puis il secoua la tête et s'empara du condom.

Et, en effet, c'était la bonne taille. Dieu merci. Maintenant qu'elle le voyait nu, qu'elle pouvait toucher sa peau, ses muscles et la légère toison qui ornait son torse, elle savait qu'elle aurait été frustrée de ne pas pouvoir aller plus loin.

Même si cela impliquait qu'il insère cette chose en elle...

— Lily, dit-il tandis qu'un sourire étirait lentement ses lèvres, j'en ai envie. Viens ici.

Il l'enveloppa dans ses bras puissants et l'allongea, puis vint se positionner au-dessus d'elle. Son corps pesait agréablement sur le sien. Son sexe était tendu contre son ventre, et les poils de son torse lui chatouillaient la poitrine.

Elle leva la main pour toucher sa joue, faisant courir ses doigts sur sa barbe naissante.

— Moi aussi, j'en ai envie, murmura-t-elle.

Alors, il l'embrassa puis plaça son membre à l'entrée de son sexe. Elle aurait pu s'inquiéter de ce qui allait se passer, s'il ne lui coupait le souffle par ses baisers et les caresses qu'il dispensait partout sur son corps.

Soudain, elle sentit ses doigts sur son intimité. Il se souleva légèrement pour pouvoir la caresser à cet endroit. L'endroit précis où elle avait découvert qu'elle pouvait se donner du plaisir elle-même. Mais son contact était très différent du sien, sans compter qu'aujourd'hui ils étaient deux.

Elle le désirait avec une intensité qui la stupéfia elle-même. Elle savait que ce serait agréable, mais elle n'avait pas imaginé à quel point, même dans ses rêves les plus fous.

Il glissa ses doigts en elle, et son sourire s'élargit quand ils constatèrent combien elle était humide.

Il semblait tellement heureux qu'elle ne ressentait aucune gêne. En outre, il n'y avait plus de place, à présent, pour d'autre sentiment que le plaisir. L'embarras serait pour plus tard.

— Tu aimes cela, Lily ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle leva les yeux au ciel.

— A ton avis ?

— J'ai envie que tu me le dises.

Elle tendit les bras pour attraper ses fesses. Elles étaient très fermes, et Lily sentait les muscles se contracter sous ses mains.

— J'aime ça, Marcus, affirma-t-elle en lui étreignant les fesses pour appuyer sa déclaration.

— Tant mieux. Parce que j'espère que nous pourrons faire ça pendant très longtemps, avoua-t-il en enfouissant sa tête dans son cou.

— Excellent projet, approuva-t-elle.

Un gémissement lui échappa quand il lécha la peau juste sous son oreille. Il l'embrassa dans le cou, puis descendit plus bas et prit la pointe d'un sein dans sa bouche.

Seigneur ! C'était merveilleux. Sa langue le léchait, l'aspirait, les sensations qu'il lui procurait se répandaient en vagues dans tout son corps.

Entre ses jambes, et partout ailleurs.

Il abandonna son téton pour prendre l'autre, comme pour comparer les deux.

De nouveau, elle gémit puis se cambra. Elle avait envie de plus, il lui fallait autre chose pour apaiser toute la tension qui s'accumulait dans son corps. Pourquoi ne l'avait-il pas déjà pénétrée ? D'après ce que lui avaient confié certaines de ses collègues de la maison close, les hommes ne faisaient guère plus qu'effectuer quelques allées et venues avant d'être soulagés. Mais, lui, il prenait son temps, comme s'il la savourait. Comme si les allées et venues qui concluaient l'acte n'en constituaient qu'une partie.

Non seulement il était mieux pourvu que les clients du patron, mais il était également plus patient. Elle avait vraiment choisi le bon duc.

Alors, il descendit encore pour embrasser son ventre et caresser ses seins, puis encore davantage, jusqu'à ce que sa bouche remplace ses doigts entre ses cuisses. Elle retint son souffle. Allait-il aussi l'embrasser là ? Elle l'espérait.

Car, si ses doigts lui avaient semblé merveilleux, qu'allait-il en être de sa langue ?

Elle ne se posa la question que quelques secondes car, un instant plus tard, il la lécha lentement à cet endroit précis, et elle dut se mordre les lèvres pour ne pas crier de plaisir.

Il poursuivit son délicieux manège et, cette fois, elle ne parvint pas à étouffer ses gémissements. Levant la tête, il la regarda dans les yeux.

— Tu aimes ça ? demanda-t-il avec un sourire fort satisfait.

Elle acquiesça et, Dieu merci, il ne lui demanda pas de parler, car elle en était devenue incapable. Il reposa la bouche sur son sexe et accéléra ses mouvements de langue, juste à l'emplacement qui semblait être fait pour lui donner du plaisir.

Seigneur, cette fois, ça venait ! Elle empoigna ses cheveux, et il étreignit ses cuisses en léchant, aspirant et soufflant sur sa peau. Elle avait envie de hurler et de gémir, et de lui dire de continuer. Sauf qu'elle ne pouvait pas parler. Jusqu'à ce que soudain, enfin, elle explose. Son corps tout entier

s'était transformé en un million d'étoiles qui se déversaient dans le ciel.

Quand elle eut repris son souffle, il était revenu s'allonger à côté d'elle, une jambe passée en travers de son corps, ses mains sur ses seins, et son sexe tendu contre sa hanche.

— Cela t'a plu ? l'interrogea-t-il.

Elle lui donna un petit coup sur le bras et sourit :

— A ton avis ? répéta-t-elle.

Il leva un sourcil.

— Je crois que oui.

— Alors, maintenant, à ton tour, déclara-t-elle en prenant son membre dans sa main.

Un duc ne se vante jamais de ses réussites.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 29

Il n'y avait rien de plus satisfaisant que d'amener une femme à l'orgasme, songea Marcus. Il n'avait guère eu l'occasion de faire cette expérience jusqu'alors, et il se promit de combler cette lacune aussi souvent que possible à l'avenir.

Elle s'empara de son membre, et il frémit sous sa main.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle.

— Caresse-le de haut en bas, répondit-il en laissant échapper un grognement quand elle s'exécuta.

C'était incroyablement bon de sentir les doigts de Lily sur toute sa longueur, malgré le condom qui l'enveloppait.

Et, maintenant qu'il y pensait, c'était une excellente chose qu'il se soit protégé. Il ne pouvait plus attendre. Il voulait être en elle.

— Lily, tu me tues, murmura-t-il.

De nouveau, il se plaça au-dessus d'elle, l'extrémité de son sexe entre ses cuisses. Se soulevant sur ses bras, il s'enfonça en elle, prenant sa virginité et sentant son corps se contracter autour de lui. Elle poussa un petit cri tandis qu'il pénétrait plus profondément en elle.

Il avait envie de se mouvoir en elle, mais d'abord il voulait s'assurer qu'elle allait bien.

— Ce n'est pas la première fois que tu fais ça, tout de même ? demanda-t-elle d'un ton plein d'humour. Tu n'es pas censé bouger un peu ?

Oui, elle allait visiblement très bien.

De nouveau, il se souleva sur les bras et commença à aller et venir en elle. Ses mouvements donnaient aux seins de Lily un délicieux balancement. Elle avait posé les mains sur sa taille et regardait ce qui se passait à la jonction de leurs bassins, se mordant la lèvre, une expression de concentration très sensuelle sur le visage.

Alors, il accéléra le rythme, faisant monter peu à peu son propre plaisir, savourant chaque mouvement, chaque moment où leurs peaux se touchaient, chacun des gémissements qu'il lui arrachait, la crispation de ses mains sur sa taille, ses hanches.

Dans une dernière poussée, il atteignit l'orgasme et s'effondra sur elle, le cœur battant follement, le corps éperdu de plaisir. Elle referma les bras autour de lui tandis qu'il était secoué par l'extase.

Quand ils seraient mariés, ils pourraient faire cela tout le temps. Cette pensée le fit sourire.

— Marcus ?

Au ton de sa voix, il crut qu'il l'écrasait. Il se souleva donc.

— Cela t'a plu ? s'inquiéta-t-il. Je veux dire, ça et tout le reste ?

Il désigna le lit et leurs corps nus d'un geste.

A lui, cela lui plaisait beaucoup. Tous les deux nus dans un lit.

Elle lui souffleta le bras.

— Bien sûr que cela m'a plu, j'en avais envie. Je te l'ai dit. Inutile de te tourmenter à ce sujet.

— Que voulais-tu me demander ?

Puis, sans attendre sa réponse :

— Il va d'abord falloir l'annoncer à Rose, bien sûr, et ensuite nous mettrons une annonce dans les journaux. Mais je veux une cérémonie intime, quelques amis, rien de plus. Je n'ai plus de famille proche, de toute façon, et les autres ne m'intéressent pas, donc...

— Quoi ?

A présent, il avait non seulement l'impression de l'avoir écrasée, mais d'avoir également pulvérisé au passage deux ou trois de ses meilleures amies. Crime qu'il était pourtant sûr de ne pas avoir commis.

— Nous ne pouvons pas... Je ne savais pas, tu ne m'as rien dit ! Nous ne pouvons pas nous marier !

Marcus sentit tout son corps se tendre. En dehors d'une partie précise de son anatomie qui se reposait encore.

— Comment cela, nous ne pouvons pas nous marier ? Pourquoi avons-nous fait ça, alors ?

Trop tard, il prit conscience qu'il n'avait rien révélé de ses projets à Lily. Il avait simplement déduit de son attitude qu'elle voulait être avec lui. Pour toujours.

Découvrir le contraire lui fit l'effet d'un coup sur la tête.

Il roula sur le côté et posa la tête sur l'oreiller. Il se sentait ridicule — entièrement nu, épuisé et heureux, mais la femme avec qui il aurait voulu partager chaque nuit ces activités venait de lui dire non. Alors même qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de lui poser la question.

— Je... je ne t'ai pas tout dit.

Elle s'assit, replia les jambes contre sa poitrine et les entoura de ses bras. Elle semblait sur le point de fondre en larmes, et Marcus ressentit une émotion qui ne lui était pas familière. De la compassion, peut-être ?

Il se mit à lui caresser le dos, faisant courir sa main le long de sa colonne vertébrale, de haut en bas, puis de bas en haut. Un geste de réconfort qu'il n'avait sans doute jamais prodigué auparavant. Personne n'avait jamais voulu être consolé par lui.

On lui réclamait de l'argent, du whisky, de la nourriture pour chats, et même son célibat, oui, mais pas du réconfort.

Le corps de Lily se mit à trembler sous sa main et il comprit que son secret était trop lourd pour elle.

— Que se passe-t-il ? demanda Marcus, la main toujours dans son dos.

Elle descendit du lit, ramassa sa robe de chambre par terre et s'en enveloppa étroitement. Puis, les bras serrés autour d'elle, revint s'asseoir près de lui.

Sans le regarder.

Le visage livide.

Il sentait déjà son cœur se briser.

— Je savais que c'était mal, commença-t-elle en indiquant d'un geste le lit et ce qui venait de s'y passer. Mais je ne pouvais pas partir sans le faire. C'était égoïste, je sais.

Partir ? D'abord, elle avait refusé une demande en mariage qu'il n'avait pas encore formulée, et

maintenant elle parlait de partir ?

Qu'avait-il fait pour provoquer cela ? Mentalement, il passa en revue ses derniers faits et gestes ; non, rien qu'elle puisse lui reprocher, à part le fait qu'il avait tendance à traiter une certaine employée de façon assez peu professionnelle. Mais, comme ladite employée était Lily, il était peu probable que ce soit cela.

— Je n'ai pas été honnête au sujet de mon passé, avoua-t-elle en fixant ses mains croisées sur ses genoux. Je n'ai jamais travaillé pour un vicaire. Je... je...

Alors, elle releva la tête et soutint son regard. Ses prunelles étaient si sombres qu'il avait dû rêver les étincelles dorées qui y dansaient parfois.

— Je travaillais dans une maison close.

Le choc fut tel qu'il en resta bouche bée.

— C'est-à-dire, je ne *travaillais* pas vraiment dans une maison close. Tu as dû t'en rendre compte, ajouta-t-elle avec son ironie coutumière. Je m'occupais de la comptabilité. J'y suis restée pendant plus d'un an.

— Et ?

Il savait qu'elle était vierge — avant ce soir, en tout cas — et il voulait l'épouser, alors qu'importait l'endroit où elle avait travaillé ? N'était-il pas désormais établi qu'un duc faisait ce qu'il voulait ?

— Et tu es un idiot ! rétorqua-t-elle en abattant sa paume sur le matelas pour souligner ses propos.

Comme il était garni d'un épais couvre-lit, elle ne produisit guère plus qu'un claquement étouffé.

— Et en quoi serais-je idiot ? Ce n'est pas moi qui viens d'avoir des relations intimes avec un gentleman qui souhaite t'épouser et qui refuse alors qu'il n'a même pas encore fait officiellement sa demande !

Cette fois, on aurait dit que c'était son visage qu'elle voulait frapper. C'était toujours mieux que de la voir abattue. Guère mieux, mais il préférerait Lily en colère à Lily éperdue.

— As-tu une fois, une seule fois dans ta vie, réfléchi aux conséquences de tes actes ? demanda-t-elle d'une voix chargée de frustration. Il n'est pas question de nous, Marcus. Il faut penser à Rose. Comment les gens vont-ils la traiter s'ils apprennent que sa préceptrice a un passé douteux ?

Il n'avait aucune réponse à apporter à cela. Parce qu'il savait très bien comment ils allaient traiter Rose. Il l'avait déjà entrevu dans certains regards, à travers les paroles lancées à la légère d'une des sœurs de Smithfield. Et son ami lui-même l'avait prévenu qu'on parlait dans son dos.

— Les gens ont déjà compris la nature de ton lien avec Rose, poursuivit Lily. Pour préserver son avenir, tu n'as d'autre choix que d'épouser une dame respectable.

Elle émit un petit reniflement dédaigneux avant de reprendre :

— Je ne suis ni une dame ni respectable. L'ironie, c'est que cette situation — nous deux — n'aurait jamais eu lieu si tu n'avais pas tenté de faire ton devoir envers Rose. Et il faut que tu continues. Tu ne dois rien faire qui puisse mettre en péril son bonheur. Le bonheur d'une petite fille.

Sa voix se brisa sur ces mots.

— Alors c'est tout ? Et tu dois vraiment partir ?

— Quelqu'un m'a reconnue, Marcus. Si je m'en vais maintenant, les rumeurs n'auront pas le temps de se répandre. Il le faut. Pour Rose. Pour toi.

Elle avait parlé d'un ton sans appel.

Marcus se leva pour enfiler sa propre robe de chambre. Si son avenir romantique devait être brisé, autant que cela n'arrive pas alors qu'il était nu comme un ver.

— Quand t'en vas-tu ?

— Demain matin. Il faut que je fasse mes adieux à Rose. Et que je touche les gages que l'on me doit.

Ce n'était pas une question — elle savait qu'il ne s'y opposerait pas, elle avait confiance en lui, au moins dans ce domaine.

Et lui ? Il avait cru la connaître.

Manifestement, ce n'était pas le cas.

— Bien sûr, finit-il par répondre.

Il s'assit sur son lit avec raideur ; l'émotion crispait tout son corps. Il avait envie de crier, de donner des ordres, comme on était censé pouvoir le faire en étant duc.

Elle hocha la tête en évitant son regard puis se leva. Ses cheveux glissèrent, lui recouvrant partiellement le visage. De toute façon, il n'avait pas envie de voir son expression — ce serait soit de l'indifférence, ce qui lui déchirerait le cœur, soit elle serait bouleversée, et il n'y pourrait rien changer.

Il sentit s'abattre sur lui cette solitude qui s'était estompée quand Rose et Lily étaient arrivées dans sa vie. Une vague d'angoisse glacée déferlait sur son âme.

Il aurait vraiment fait un mauvais poète.

— Adieu.

Elle avait parlé à voix basse, presque chuchoté. L'émotion s'empara de Marcus, lui serra la gorge, l'étouffant presque. Il était impuissant face à cette situation, et Lily avait raison d'agir ainsi, mais cela ne l'empêchait pas de souffrir.

Et sans doute allait-il souffrir longtemps. Peut-être toute sa vie.

Elle se tourna et sortit de sa chambre. Bientôt, elle sortirait complètement de sa vie.

Marcus reposa la tête sur l'oreiller qui portait toujours son odeur, leur odeur. Le chagrin et la frustration l'envahirent dans un long frisson.

*Quoi qu'il arrive, un duc doit toujours garder à l'esprit qu'il est infailible.
Sauf s'il ne l'est pas, auquel cas il doit se comporter comme s'il l'était. Alors,
son comportement fera office de vérité.
Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs*

Chapitre 30

Il avait passé la moitié de la nuit à essayer de trouver une solution, puis un quart à élaborer des plans, et un autre quart à dormir.

Il pensait également en avoir passé un autre quart à revivre leurs ébats, mais cela faisait trop de quarts pour une seule nuit.

Tout cela expliquait qu'il en soit déjà à sa troisième tasse de café quand Lily entra dans la salle, accompagnée de Rose.

Il savait qu'elle n'était pas encore partie — il ne lui avait pas payé ses gages — mais il n'était pas tout à fait prêt à la voir apparaître. À en juger par son apparence, elle n'avait pas mieux dormi que lui. Ses yeux étaient soulignés de cernes, son visage était pâle, et même sa robe semblait abattue.

Peut-être se trompait-il sur ce dernier point, mais en tout cas Lily paraissait aussi affligée que lui. Pourtant, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine quand il la vit. Il aurait aimé pouvoir la prendre dans ses bras et lui assurer qu'il allait tout arranger.

Mais elle ne le croirait pas.

— Bonjour, duc, dit Rose en levant la tête pour qu'il puisse l'embrasser.

— Bonjour, Rose. Bonjour, Miss Lily.

Lily hocha la tête puis se dirigea vers le buffet du petit déjeuner pour se servir une tasse de thé. Elle ne prit rien à manger, et il réprima les paroles qui affluaient à ses lèvres : « Il faut que vous mangiez quelque chose, vous êtes sur le point de partir d'ici et je ne sais pas où vous allez, qui vous allez retrouver et ce que vous allez faire ! »

— Duc, demanda Rose en s'asseyant, Miss Lily m'a dit qu'elle était obligée de partir. Vous ne pouvez pas la prier de rester ?

Il croisa le regard de Lily. Si seulement !

— Non, ma chérie. Miss Lily affirme qu'elle doit partir, et nous devons respecter sa décision.

Rose eut une moue chagrine.

— Mais qui va me donner mes leçons ?

Marcus déglutit. Pas Lily, plus maintenant.

— Nous trouverons quelqu'un, ma chérie.

Quelqu'un qui ne serait pas elle. Personne ne pouvait la remplacer. Et, s'il ne changeait pas tout de suite de sujet, il allait se mettre à hurler de frustration, ce qui risquait d'effrayer Rose.

— Veux-tu venir te promener avec moi cet après-midi ? demanda-t-il à la petite fille.

— Mmh...

Rose s'empara d'un morceau de toast et le dévora. Elle semblait aller bien — peut-être n'avait-

elle pas encore réalisé que le départ de Lily était définitif. En outre, ce n'était pas la première fois dans sa jeune vie qu'on l'abandonnait, et elle s'attendait sans doute à cette défection de la part de Lily.

Marcus, lui, ne la laisserait jamais. C'était à lui de s'en occuper, à lui de la protéger. A lui de faire en sorte que son avenir soit aussi radieux que possible.

Et, pour cela, Lily devait partir. Du moins, à en croire l'intéressée.

Par bonheur, les véritables adieux furent brefs : il remit ses gages à Lily, elle esquissa une révérence, se retourna et s'en alla.

En revanche, ce que Marcus fit par la suite prit plus longtemps. D'abord, il fallait qu'il envoie à Smithfield un message lui demandant de venir le voir immédiatement. Ensuite, il devait liquider certains de ses fonds afin d'être prêt pour le plan qu'il avait en tête.

Alors, une fois que Smithfield lui aurait fourni toutes les informations nécessaires, il devait écrire une lettre qui lui permettrait d'obtenir ce qu'il voulait sans offenser quiconque à cause de préjugés stupides.

La tâche n'était pas aisée. Si seulement elle était encore là pour le conseiller sur la manière de se montrer humble. Mais ce n'était pas le cas, et c'est d'ailleurs pour cela qu'il bataillait ainsi.

Quelle ironie !

Enfin, quand il fut aussi prêt qu'il pouvait l'être, il sortit faire une longue promenade en compagnie de sa fille.

C'était Rose qui lui donnait sa force. Elle n'était pas seulement la clé de son bonheur, elle était son bonheur.

Et il savait que ce bonheur ne ferait que s'accroître si Lily était là pour le partager avec eux.

* * *

— Lily ? lança la voix de Caroline à son oreille. Lily ?

Cette fois, Caroline la secouait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle tourna la tête vers son amie, sans même essayer de faire bonne figure.

A en juger par la compassion mêlée d'agacement qu'affichait Caroline, Lily devait arborer la même expression désolée qu'elle avait sur le visage depuis une bonne semaine. Concernant Caroline, en revanche, l'agacement semblait prendre le pas sur la compassion.

Les chagrins d'amour avaient-ils une durée limitée ? Lily l'espérait ardemment, car les sentiments qu'elle éprouvait n'étaient guère productifs pour avancer dans la vie. Ou pour vivre tout court, d'ailleurs, mais elle n'était pas assez sotte pour cesser de vivre uniquement parce qu'elle avait le cœur brisé.

— Les brochures seront-elles prêtes pour demain ? Annabelle a demandé à certaines de nos recrues de les distribuer aux membres de la Chambre des communes après leur séance.

Caroline avait la bouche pincée, comme pour rappeler à Lily que l'agence ne pouvait désormais plus se targuer d'avoir fourni une gouvernante à un duc puisque la gouvernante en question, c'était elle, et qu'elle avait quitté sans préavis le service du duc.

Caroline et Annabelle étaient au courant de tout ce qui s'était passé — à l'exception de l'épisode où elle avait rendu sa chemise de nuit au duc — et, bien qu'elles n'aient rien reproché à Lily, l'agence n'allait certainement pas évoluer jusqu'aux sphères de l'aristocratie aussi vite qu'elles l'avaient prévu.

En d'autres termes, les glapissements de joie n'étaient guère au rendez-vous dans les bureaux de l'agence ces derniers temps.

— Je pensais que les brochures seraient distribuées samedi ? s'étonna Lily.

Depuis son retour, elle naviguait dans le brouillard, et elle était consciente d'être plus lente que d'habitude. Tout semblait ralenti, d'ailleurs : sa respiration, les battements de son cœur, ses sourires... Tout ce que les gens faisaient quand on ne leur avait pas arraché le cœur de la poitrine.

D'accord, elle versait dans le mélodrame. Son cœur, supposait-elle, était toujours à sa place. Mais elle n'en avait pas moins l'impression qu'on le lui avait arraché.

Caroline leva les yeux au ciel, l'air exaspéré.

— On en a déjà parlé.

Non, elle n'en avait pas que l'air : elle était profondément exaspérée.

— Nous étions convenues, reprit-elle, que le meilleur moment pour distribuer ces brochures serait après le vote de demain. Les membres seront bien disposés, et cela leur rappellera également qu'ils devront sans doute passer plus de temps en ville et qu'ils pourraient donc avoir besoin d'employées. On en a parlé, répéta-t-elle.

De plus en plus exaspérée.

Lily considéra la pile de papiers sur le bureau. Une pile qui ne faisait que croître. Des papiers dont elle était seule responsable.

Merveilleux. Non seulement elle était dans un état lamentable, mais en plus elle laissait tomber ses associées.

Si elle continuait dans cette voie, elle allait finir par voler son os à un chien, juste pour ne pas être la seule à être malheureuse.

Et le chien la mordrait. Au moins, cela lui ferait oublier son cœur brisé.

— Je vais rester plus tard pour finir ça.

De toute façon, elle n'avait rien de prévu ce soir, à part ne pas manger le dîner qu'elle se préparait, puis ne pas s'endormir dans ce lit qui n'était pas celui de Marcus.

— Tu es sûre ? Annabelle et moi pouvons nous en charger.

Lily entendit le cri de protestation d'Annabelle dans la pièce voisine, et elle faillit sourire.

— Non. Vous travaillez assez dur comme ça, toutes les deux.

C'était le cas, en effet. Apparemment, M. Smithfield et son beau-frère n'étaient pas particulièrement proches, car M. Smithfield était venu à l'agence plusieurs fois et avait même amené quelques amis qui avaient besoin de personnel.

L'agence survivait et, si les choses suivaient ce cours, elles pourraient l'agrandir d'ici un an ou deux. Surtout si, comme Annabelle l'avait insinué, l'admirateur de Lily, M. Smithfield, parvenait à convaincre d'autres amis qu'ils avaient besoin de leurs services.

Lily s'était contentée de soupirer. Marcus, supposait-elle, avait dû évoquer son départ, et M. Smithfield essayait juste d'être gentil. En outre, elle avait cru déceler quelque chose dans son expression quand il parlait avec Caroline.

— Dans ce cas, assure-toi d'être partie à 20 heures, lui enjoignit Caroline en décrochant son manteau de la patère. Après, c'est dangereux. Je préfère ta sécurité à toutes les brochures du monde.

Lily acquiesça.

— Ne t'inquiète pas.

Elle était peut-être dévastée, lente dans son travail et prête à voler leur os à des chiens, mais elle n'était pas assez stupide pour rentrer chez elle après la nuit.

Quand la sonnette de l'entrée retentit, Caroline et Annabelle étaient parties depuis longtemps, et Lily avait refermé le verrou de la porte derrière elle.

Elle consulta l'horloge, soulagée de constater qu'il n'était pas encore 20 heures ; il était encore temps de tenir la promesse qu'elle avait faite à Caroline.

Mais qui pouvait passer à l'agence à cette heure ? Probablement personne qu'elle ait envie de voir.

De toute façon, elle n'avait envie de voir personne.

Elle se leva. Comme chaque fois qu'elle passait trop de temps penchée sur son bureau, son dos la faisait souffrir. Les brochures étaient presque toutes écrites. Lily jugea qu'il ne lui faudrait pas plus de vingt minutes pour en venir à bout.

Sauf qu'il y avait quelqu'un à la porte.

La sonnette tinta de nouveau.

Puis encore une fois.

Quel qu'il soit, le visiteur ne semblait pas avoir l'intention de partir avant d'avoir vu quelqu'un.

— Qui est-ce ? lança-t-elle, déjà agacée à l'idée de devoir accueillir une personne aussi insistante.

— Marcus.

Elle se figea. La sonnette tinta.

Sa voix retentit derrière la porte, forte et claire.

— Lily, je sais que vous êtes là, et je sais aussi que vous êtes seule.

L'ancienne Lily lui aurait probablement demandé s'il savait quels vêtements elle portait, puisqu'il semblait si bien informé. Dommage que la nouvelle Lily soit trop occupée à se demander ce qu'il faisait là, et comment elle allait supporter de le voir — et beaucoup d'autres choses que lui inspirait son cœur brisé.

Cependant, à le sentir battre la chamade dans sa poitrine, elle pouvait affirmer sans erreur que son cœur n'était pas brisé, après tout. Il avait juste besoin de quelques réparations.

— Vous allez me laisser entrer ? Il pleut.

Sa voix était aussi arrogante et autoritaire que d'habitude. C'était la voix de l'homme qu'elle aimait.

Non, corrigea-t-elle. L'homme qu'elle *avait aimé*.

Non. Elle l'aimait. Maintenant. Toujours. A jamais.

Mais il n'était pas obligé de le savoir, n'est-ce pas ? Dans la passion de leurs ébats, ils ne s'étaient rien dit de plus profond que « Mmmh » et « Oh ! oui ».

— D'accord, murmura-t-elle d'une voix aussi peu passionnée que possible.

Elle poussa le verrou avant d'ouvrir lentement la porte, retenant sa respiration.

Elle avait presque oublié combien il était grand. Le sommet de son chapeau dépassait de l'encadrement de la porte, et il dut se pencher pour entrer.

Elle le regarda fixement. Il fronça les sourcils, puis retira son chapeau et secoua son manteau, répandant des gouttes de pluie partout sur le parquet du bureau. Elle se concentra sur les petites marques sombres, s'efforçant de respirer et de se rappeler ce que c'était de ne pas être amoureuse de lui. Il fallait qu'elle se ressaisisse.

Quand elle releva enfin la tête, il avait les yeux rivés sur elle. L'intensité de son regard lui coupa de nouveau le souffle.

Enfin, elle n'aurait peut-être pas besoin de lui parler — elle allait sans doute mourir asphyxiée par sa seule présence.

— Je suis content de vous voir, Miss Lily.

Miss Lily. En dépit du regard brûlant qu'il lui lançait, il s'était adressé à elle de façon formelle. Cela n'aurait pas dû l'affecter, mais c'était le cas, bien entendu.

— Merci, Votre Altesse.

Elle attendit. Le silence s'étira, pesant, et Lily leva le sourcil, tentant d'imiter son expression la plus intimidante.

Pour toute réponse, il esquissa un sourire ironique.

Il n'était pas intimidé, donc.

— J'imagine que vous vous demandez ce que je fais ici, dit-il.

Ce n'était pas vraiment une question. Et, dans la mesure où elle se demandait effectivement ce qu'il faisait ici, elle n'avait guère besoin de répondre.

— J'ai un service à vous demander.

Elle sentit son corps se tendre. Allait-il exiger d'elle qu'elle lui enseigne comment se comporter avec sa nouvelle épouse ? Ou qu'elle lui recommande un pensionnat pour Rose ? Avait-il besoin d'aide pour son infernale comptabilité ?

Parce que, la comptabilité, elle en avait par-dessus la tête, merci bien. Les comptes de l'agence étaient sens dessus dessous, à cause de sa... distraction. Distraction que Marcus avait provoquée.

— Alors ? reprit-il sur ce ton impatient qui l'irritait et la troublait tout à la fois. Vous n'allez pas me demander de quoi il s'agit ?

— Et vous n'allez pas me le dire ? aboya-t-elle en retour.

Son éclat de voix lui fit écarquiller les yeux. Bien sûr. Les gens ne parlaient pas ainsi aux ducs. Mais, en général, les préceptrices n'entretenaient pas avec les ducs le genre de relations qu'elle avait eu avec Marcus. Elle comptait bien le lui rappeler s'il avait la témérité de la remettre à sa place.

Pourtant, elle aimait qu'il la remette à sa place. Ou elle avait aimé cela. Cette partie de sa vie n'existait plus, dut-elle se répéter.

Si seulement elle arrivait à respirer normalement !

Il croisa les mains devant lui, comme s'il était au garde-à-vous. Elle remarqua sa pomme d'Adam qui montait et descendait. Puis ses yeux se posèrent, par habitude, sur la barbe naissante qui ombrait son visage.

Une barbe qu'elle avait caressée de la main, de la joue.

Ça suffit, Lilou.

Il finit par lever le menton, l'air plus assuré.

— J'aimerais que vous emmeniez Rose voir quelque chose.

Sur ces mots, il referma la bouche. Comme s'il n'avait pas besoin d'expliquer quand, où et, surtout, pourquoi.

Elle demanda donc :

— Pourquoi ?

Il grimaça, et sa mâchoire se crispa.

— J'étais sûr que vous n'alliez pas accepter aussi facilement.

Il tira un morceau de papier de sa poche et le lui tendit, sans la quitter du regard.

Elle s'en empara, veillant à ne pas toucher sa peau, à ne rien laisser transparaître de l'enfer qu'elle vivait depuis une semaine.

Et qu'elle était sûre de vivre le restant de sa vie.

Le papier plié était un peu mouillé par la pluie, mais il restait lisible. *La Société d'horticulture de Londres souhaite annoncer l'ouverture des Jardins de Rutherford*, cela suivi d'autres mots sans importance, de son nom, et enfin : *Une cérémonie de remerciement en faveur des donateurs aura lieu le 21 mars 1840. Sur invitation seulement.*

Elle redressa la tête, tremblante.

— C'est demain, dit-elle. Et vous serez là.

Il acquiesça, puis tendit la main. Lily replia le papier et le lui rendit.

— Merci, ajouta-t-elle. Mais je ne peux pas venir.

Il la considéra en silence. Une vague d'émotions brûlantes — colère, désir, nostalgie, amour et frustration mêlés — l'envahit, et elle cracha plutôt qu'elle ne prononça les mots que ces émotions lui inspiraient :

— Vous savez bien que je ne peux pas. J'ai quitté votre service parce qu'on m'a reconnue. Si cela se produit de nouveau, la nouvelle se répandra vite et vous serez la proie des ragots les plus savoureux que vous ayez jamais connus — la gouvernante d'un redoutable duc a travaillé dans une maison close. Soyez réaliste, Marcus.

Son prénom lui avait échappé avant qu'elle ne s'en aperçoive.

— Rose ne viendra pas sans vous. Et je veux qu'elle soit là pour me voir... me voir faire quelque chose de bien. C'est important pour moi. Pour nous.

Il parlait d'une voix grave qui pénétrait dans tout son corps, la traversait de part en part pour venir s'installer dans sa poitrine.

Exactement à l'endroit où se situait son traître de cœur.

— Je sais que Rose ne peut comprendre pourquoi je ne peux pas venir, mais vous, si, insista-t-elle. Vous savez ce qui se passera.

Il leva les yeux au plafond et poussa un soupir, comme pour s'empêcher de parler... En fait, elle n'avait pas idée de ce que cachait ce silence forcé, mais il semblait avoir une bonne raison de se taire.

— Vous savez comment sont les gens de « mon monde », comme vous dites. Ils ne s'apercevront pas de votre présence. Vous pouvez venir pendant que je parlerai aux invités, puis partir quand j'aurai fini. Je veux juste m'assurer que Rose sera en sécurité.

Elle se sentit vaciller. C'était une très mauvaise idée. Comment pouvait-il jouer ainsi avec l'avenir de Rose ?

Il était encore plus arrogant qu'elle ne l'aurait cru — et elle le savait déjà très fort dans cette catégorie.

C'était la dernière chose qu'elle ferait pour lui.

Avait-elle pris sa décision ? En y réfléchissant, elle s'aperçut que oui. Elle se maudit d'être sur le point d'accepter sa requête.

Mais, si c'était le seul moyen pour que Rose voie son père faire quelque chose de bien en public, elle allait s'exécuter, si ironique que lui paraisse la situation. Plus tard, il se trouverait une autre préceptrice, une femme dont la réputation serait sans tache, et qui n'aurait sans doute pas besoin d'une garde-robe, ni de... de baisers.

Ou de caresses.

Rien dans ce genre. Il aurait également une épouse, une épouse respectable, qui aurait tout le loisir de toucher son torse superbe, de sentir ses muscles frémir sous ses mains, de lui faire perdre la tête et d'enfouir ses mains dans ses cheveux, de les faire courir le long de son dos, et...

— Je le ferai, lui indiqua-t-elle avant que d'autres pensées ne l'assaillent qui mettraient à mal

ses pitoyables tentatives pour ne pas sombrer complètement dans le chagrin.

Elle pouvait se fixer pour objectif de n'y sombrer que partiellement. Il fallait bien avoir des objectifs.

— Merci, déclara-t-il, visiblement soulagé. J'ai promis à Rose que vous seriez là, et l'idée de lui dire que ce ne serait pas le cas m'était insupportable.

Il se frotta la joue de la main, comme Lily s'était imaginé le faire quelques instants plus tôt.

— J'enverrai une calèche vous prendre à 13 heures. Vous pourrez rester à l'intérieur jusqu'au moment de mon discours. John viendra vous chercher, et vous pourrez repartir aussitôt après.

Il semblait avoir prévu chacune de ses objections pour les parer au mieux. Comme s'il voulait faire son devoir, mais avec deux missions à accomplir — tâcher que Rose le voie, et s'arranger pour que Lily reste avec la fillette. Deux missions contradictoires a priori impossibles à associer.

Était-ce vraiment le cas ? Elle pourrait porter un bonnet à larges pans et emprunter le manteau d'une amie. Il y avait peu de chances pour que les gens de la haute société se souviennent de ses vêtements mais, ainsi, elle courrait moins le risque d'être reconnue. Et, jusqu'alors, la seule personne qui...

— Une dernière chose, ajouta-t-elle d'un ton aussi détaché que possible. Les sœurs de M. Smithfield seront-elles là ? Son beau-frère ?

Il lui adressa un regard perçant, mais se contenta de secouer la tête.

— Pas que je sache. Le nombre d'invités est très restreint.

— Ah, soupira-t-elle, soulagée.

Avant d'être traversée par une nouvelle vague de panique.

— Vous m'avez trouvé une remplaçante ? Rassurez-moi, vous n'aurez besoin de moi que demain ?

Une expression étrange s'afficha fugacement sur ses traits — si vite qu'elle crut l'avoir rêvée.

— Après demain, déclara-t-il, je n'aurai plus besoin de vos services en tant que gouvernante. Je vous le promets solennellement.

De nouveau, elle soupira.

— Très bien. Dans ce cas, merci. Je vous verrai demain

Elle le regarda ajuster son chapeau et refermer son manteau, suivant des yeux ses longs doigts élégants qu'elle avait fini par aimer, tandis qu'ils maniaient les boutons avec dextérité.

Mais peut-être n'était-ce qu'une interprétation de sa part — sans doute avait-il des doigts normaux qui faisaient des choses normales.

Il toucha son chapeau et s'inclina légèrement.

— Merci encore. Rose va être folle de joie d'apprendre que vous serez là.

Il sortit avant qu'elle n'ait pu ajouter quoi que ce soit.

Un duc a toujours le dernier mot.

Guide de savoir-vivre à l'usage des ducs

Chapitre 31

Il l'avait fait. Il était allé la voir sans trahir ses véritables intentions, et il était resté maître de lui-même, autant qu'il pouvait l'être.

Il ressortait secoué de cette visite. Depuis son départ — seulement une semaine ? —, il la voyait partout où il allait. La voir réellement ne faisait qu'accentuer son désir pour elle. Son besoin d'elle.

Son amour.

Voilà pourquoi il était prêt à tout donner pour qu'elle soit de nouveau à lui. Vraiment à lui, et pas sous le prétexte de lui rendre une chemise de nuit, ou de lui expliquer les bonnes manières et la comptabilité. Même si, sur ce dernier point, il aurait apprécié ses lumières, car les chiffres n'étaient vraiment pas sa tasse de thé.

— Bienvenue, Votre Altesse, dit Thompson.

Depuis le départ précipité de Lily, il semblait devenu plus austère. Même lui avait été affecté par la jeune femme.

Rose aussi. Certes, elle avait d'excellentes capacités d'adaptation, mais elle ne cessait de parler de Lily. « Miss Lily par-ci, Miss Lily par-là... » Que Rose en soit ou non consciente, sa préceptrice lui manquait.

Il n'avait pas pris la peine de chercher une autre gouvernante. Et il ne le ferait pas — pas tout de suite, pas sans être certain que tout allait s'arranger. Il fallait que tout se déroule pour le mieux, il n'osait imaginer qu'il puisse en être autrement.

— Apportez-moi du thé, ordonna Marcus en tendant au majordome son manteau et son chapeau trempés de pluie.

— Très bien, Votre Altesse, répondit Thompson.

Marcus se dirigea vers la bibliothèque — *leur* bibliothèque — et hésita un instant avant d'y entrer.

C'était la même pièce qu'avant, et pourtant elle était différente.

Depuis le départ de Lily, il y avait passé toutes ses soirées, veillant plus tard qu'il ne l'aurait dû, sachant qu'à moins d'être totalement épuisé il ne pourrait fermer l'œil avant des heures, retournant dans sa tête chaque image de ce qu'ils avaient fait dans son lit. Et de ce qu'il voulait y refaire.

Il était injuste qu'il ait eu un si merveilleux aperçu de ce qu'aurait pu être son bonheur pour se le voir enlevé l'instant d'après. Et il savait que ce ne serait jamais la même chose avec quelqu'un d'autre que Lily.

De toute façon, il ne voulait personne d'autre.

C'était elle qu'il voulait. Et il allait l'avoir. Après tout, comme elle aimait tant à le souligner, il était duc.

Même si cela ne voulait rien dire dans la société du cœur.

Vraiment, il était très mauvais poète, il devait le reconnaître. Le pire, c'est que, si Lily était là, il lui déclamerait ses mauvais vers, juste pour voir son visage se plisser d'amusement, ou la voir arquer ses sourcils avec dérision.

Il espérait avoir cette chance.

Thompson revint avec le thé au moment où Marcus se demandait avec inquiétude s'il n'était pas en train de devenir sentimental.

— Ce sera tout, Votre Altesse ? s'enquit Thompson en inclinant presque imperceptiblement la tête.

« J'essaie de la faire revenir », avait envie de hurler Marcus. Mais crier sur son majordome, si satisfaisant que ce soit sur le moment, ne ferait que les perturber tous les deux.

— Ce sera tout, oui. Merci.

Il se pencha pour se servir une tasse de thé en espérant que ce serait le dernier soir qu'il le boirait seul.

* * *

— Je pense qu'elle devrait porter la robe bleue, assura Annabelle en chassant d'un geste la main de Caroline.

Lily savait qu'elle avait commis une erreur en demandant à ses amies de l'aider à se préparer, mais comment aurait-elle pu se passer d'elles ? Avec ses mains tremblantes, son esprit perturbé et les papillons qui lui voletaient dans l'estomac, elle était incapable de s'habiller seule.

Et, maintenant qu'elle leur avait tout expliqué, elles ne la laisseraient jamais se débrouiller seule. Annabelle avait exposé tous les scénarios possibles et imaginables, y compris l'éventualité que Lily se découvre héritière d'une lointaine principauté allemande, qu'elle soit la seule personne à être capable de résoudre une charade lui permettant de recevoir un immense trésor, ou qu'elle soit capable de faire pousser les plantes rien qu'en passant à côté d'elles.

Ou les trois à la fois.

Caroline émit un reniflement méprisant.

— Peu importe ce que je vais porter, déclara Lily. Je ne sortirai que pendant le discours du duc pour m'assurer que Rose puisse le voir et qu'elle ne se perde pas. Ensuite, je rentrerai à la maison. Vous serez à la Chambre des communes, toutes les deux ?

Annabelle ouvrit la bouche, mais Caroline lui décocha un coup de coude qui la fit taire.

— Oui, nous y serons. Merci d'avoir fini les brochures, répondit-elle. A quelle heure arrive la calèche ?

Comme si Annabelle ne l'avait pas précisé au moins dix fois au cours des vingt dernières minutes.

— A 13 heures.

— Bien sûr, ajouta Caroline. Nous partirons juste après toi.

Enfin, après d'autres spéculations fantaisistes de la part d'Annabelle, Lily fut prête. Malgré ses protestations, ses amies l'avaient revêtue de l'une des robes les plus gaies que le duc avait achetées pour elle. Caroline lui avait relevé les cheveux en chignon, et Annabelle lui avait prêté un bonnet — seyant, mais qui masquait en partie son visage.

Lily consulta l'horloge. 12 h 55. Elle étreignit ses amis, inspira un grand coup et sortit.

* * *

— Miss Lily ! Miss Lily !

Rose se précipita vers elle en bondissant. Elle portait la plus jolie toilette que Lily ait jamais vue — et qui devait bien coûter l'équivalent de son salaire annuel. Le précédent, en tout cas.

Le duc arriva derrière sa fille, vêtu plus convenablement que jamais — sa cravate blanche était bien droite et parfaitement nouée, son manteau élégant et bien coupé, son pantalon étroit lui seyait merveilleusement, et même ses chaussures étaient immaculées. Cependant, elles ne le resteraient pas longtemps : au bout de deux minutes à marcher dans un jardin plein de poussière, elles n'auraient plus si belle allure.

Il avait dû se raser depuis peu, car il n'avait pas l'ombre d'une barbe. Lily se sentit égoïstement satisfaite : aucune jeune dame, en plus de le voir aussi bien mis, ne saurait combien il était beau quand il était mal rasé. Ni combien le contact de sa joue rugueuse sur la main était troublant.

— Miss Lily.

Même sa voix semblait convenable.

— Votre Altesse.

Elle s'inclina devant lui et prit la main de Rose.

— Quand votre discours a-t-il lieu ?

Il tira une montre de la poche de son gilet.

— Dans cinq minutes, je crois. Vous amènerez Rose assez près pour qu'elle entende ?

Il semblait anxieux, et Lily s'adoucit en se rappelant à quel point il aimait Rose. *Ça suffit, Lilou*, s'admonesta-t-elle. Bientôt, elle ne les reverrait plus jamais.

A cette pensée, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. *Ne pense pas non plus à cela.*

Il y avait tant de choses auxquelles elle ne devait pas penser. A quoi, alors ? A cette journée ensoleillée, à la pluie de la veille qui avait cessé, laissant place à une fraîcheur piquante qui augurait le printemps ? Au fait que le jardin était vraiment très beau, avec ses espaces ombragés et ses petits bancs bien agencés près des sentiers parfaitement entretenus ?

Que la reine était assise sur l'un de ces petits bancs.

La reine. La vraie reine. La Reine.

Seigneur ! Si, avant cela, elle avait eu peur qu'on ne la reconnaisse, à présent elle était terrifiée.

— Miss Lily, il est l'heure. Pouvez-vous accompagner Miss Rose devant la scène ?

Son regard sombre croisa le sien. Rien n'indiquait qu'il ait deviné l'état de terreur absolue dans lequel elle se trouvait.

Et dire qu'à l'époque où elle était en train de tomber amoureuse de lui elle s'était imaginé être la femme de sa vie. Son romantisme était d'une perversité sans limites.

— Avez-vous vu la reine ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Avec nonchalance, il se tourna vers celle qui tenait les rênes du royaume tout entier et haussa les épaules.

— Oui, j'ai entendu dire qu'elle viendrait assister à l'inauguration. Sa Majesté aime beaucoup la nature.

La présence de la souveraine ne semblait pas le perturber le moins du monde. Bien sûr que non, se répéta-t-elle pour au moins la millième fois : il était duc. Un duc était aussi proche de la royauté que pouvait l'être une personne de sang non royal.

Alors qu'elle... elle était aussi proche d'une femme déçue que pouvait l'être une femme non déçue.

— Rose, Miss Lily ?

Le ton autoritaire du duc la ramena à la réalité. Dans laquelle elle menaçait de sombrer comme dans un gouffre.

— Par ici, ordonna-t-il avant de faire volte-face pour se diriger à grands pas vers un espace occupé par un groupe de femmes de la haute société. De nombreuses chaises avaient été installées, et sur l'une d'elles était assise une jolie demoiselle qui sourit au duc en le voyant approcher.

Était-ce celle qu'il avait choisi d'épouser ? Cette femme parfaitement convenable, élégamment vêtue, au beau sourire et à la silhouette élancée.

Lily ne lui trouvait pas un défaut. C'était sans doute cela, le pire — elle ne pouvait même pas haïr cette jeune femme, si respectable soit-elle. Ce n'était pas elle, voilà tout.

Une autre dame, plus âgée et très maigre, se leva pour saluer le duc, puis lui fit signe d'avancer vers la première rangée, sans doute réservée aux bienfaiteurs du projet. Alors, Lily aperçut Smithfield dans le fond. En croisant son regard, il lui sourit.

Puis lui adressa un clin d'œil.

Comme c'était étrange.

Avant qu'elle n'ait pu s'appesantir sur ce détail, le duc s'était planté devant la foule pour commencer son discours. Sa voix grave et vibrante enveloppa le corps de Lily et, de nouveau, elle le désira de tout son être.

— Mesdames et messieurs, merci d'être présents aujourd'hui. Nous sommes tous enchantés de vous annoncer l'ouverture des Jardins. Nous espérons que cet espace public permettra à tous de profiter des trésors de la nature, même dans un endroit aussi urbanisé que Londres. Tout le monde, ducs, ramoneurs ou reines (sur ces mots, il s'inclina vers Victoria), mérite un lieu où venir se détendre. De la verdure dans la grisaille.

Il marqua une pause, et quelques personnes se mirent à applaudir, pensant le discours fini.

— Mais, reprit le duc en écartant largement les bras, au-delà de cela, il s'agit d'un lieu où les choses vivent. Où elles grandissent. Et c'est avant tout ce qui m'a convaincu de soutenir cette belle entreprise.

Lily entendit quelques murmures approbateurs, et même quelques commentaires sur la belle allure du duc, avec sa haute taille, son nez impressionnant, sa voix ensorcelante et sa prestance ducale.

Ou alors, c'était une voix dans sa tête.

— Ces derniers temps, j'ai eu la chance de voir certains événements bouleverser ma vie. Je sais que certains d'entre vous sont au courant du fait que j'ai acquis mon titre de duc tout récemment, et de façon inattendue. Mais ce n'est pas ma plus grande chance.

Il parcourut la foule du regard pour repérer l'endroit où se tenaient Rose et Lily.

— J'ai eu la chance de trouver ma fille, continua-t-il tandis qu'un cri étouffé s'élevait de la foule, et c'est pour elle que je tenais à soutenir un lieu où les choses pouvaient non seulement vivre mais grandir. Et être aimées comme je l'aime.

Le cœur au bord des lèvres, Lily s'attendait à ce que quelqu'un hurle quelque chose, des paroles qui blesseraient Rose. Pas étonnant que le duc ait insisté pour qu'elle vienne — il voulait s'assurer que Rose serait protégée, mais aussi que sa fille puisse entendre qu'il l'aimait, comme il ne l'avait jamais été lui-même, et qu'il la voulait auprès de lui.

Il y eut un silence, puis quelques personnes commencèrent à applaudir, imitées par au moins la

moitié du public. Il n'avait pas recueilli l'entière approbation des gens présents, mais au moins une tolérance acceptable. Lily poussa un soupir de soulagement.

Mais le duc n'en avait pas fini.

— Une autre personne est également entrée dans ma vie.

Lily sentit tout son corps se raidir.

— A l'origine, elle est venue enseigner à ma fille le nom des fleurs, comme celles que nous pourrions trouver dans ce jardin, et lui apprendre à dessiner, mais elle nous a donné bien davantage. A moi, surtout. Cette femme, cette demoiselle, est un modèle d'intelligence, de raffinement et de bonnes manières, et je sais que les conventions m'interdisent de tomber amoureux d'elle...

A ces mots, des cris de stupeur jaillirent de la foule, puis chacun se mit à questionner son voisin : de qui pouvait bien parler le duc ?

— ... mais elle m'a montré comment exister et grandir, et il m'est impossible de vivre heureux sans elle.

De nouveau, des clameurs stupéfaites s'élevèrent dans le public. Quant à la reine Victoria, elle souriait presque. Marcus croisa le regard de Lily, et le coin de ses lèvres se retroussa, comme s'il savait qu'elle avait envie de lui crier de se taire, mais n'osait pas.

— Et, quand j'ai eu l'opportunité de lui parler, je suis resté muet. J'étais incapable de lui expliquer la teneur de mes sentiments pour elle, et je le regrette profondément. J'espère pouvoir lui dire en partie ce que je ressens aujourd'hui, mais je veux aussi passer le reste de ma vie à lui montrer mon amour, jour après jour, jusqu'à la fin de ma vie. Et même alors ce ne sera pas assez.

Il se redressa et la regarda droit dans les yeux. Une vague agita la foule tandis que chacun se retournait pour découvrir la femme qui était devenue l'objet de toutes les affections du duc.

— Lily, demanda-t-il, quel est votre nom de famille, bon sang ? Je ne m'en souviens plus.

— Russell, répondit-elle.

— Lily Russell, je sais que vous pensez que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, pour des raisons sans importance. Mais je vais vous expliquer en quoi vous vous trompez, et ce sont les seules raisons dont vous devez tenir compte. Vous êtes la seule personne que j'aie envie d'embrasser quand je me lève le matin, et la dernière le soir en me couchant, et à chaque seconde de la journée. Vous êtes la première personne à laquelle je pense quand j'ai envie de partager un chagrin ou une joie. Vous êtes tout ce dont je rêve en tant qu'épouse, duchesse et, avant tout, mère pour ma fille. Vous êtes la seule avec qui j'ai envie de passer le reste de ma vie.

Il s'avança vers elle, traversant le public qui s'était levé et s'écartait pour lui céder le passage. Quand il fut devant elle, il posa un genou à terre.

— Ma très chère Lily, devant tous les gens rassemblés ici, je veux vous dire combien je vous aime. Je veux que vous soyez ma femme. Voulez-vous m'épouser ?

Lily se figea et porta une main à sa bouche, sous le choc. De l'autre, elle tenait toujours celle de Rose. Elle sentit qu'on tirait sur ses doigts et baissa la tête vers la petite fille.

— Répondez au duc, la pressa Rose avec un grand sourire. Il vous a dit qu'il vous aimait.

Lily reporta son regard sur Marcus, sur son genou dans la poussière, songeant pêle-mêle qu'il allait salir son pantalon, que ses pairs se demandaient sans doute qui elle était, que son passé la rendait encore plus indigne que le simple fait qu'elle ne soit pas de leur monde, que quelqu'un l'avait peut-être reconnue et que les rumeurs avaient déjà commencé à circuler dans les rangs.

Cela importait-il ?

Oui, bien sûr, pour toutes les raisons qui avaient justifié son départ. Mais il l'avait dit, devant tout le monde. La véritable question était : cela importait-il, *maintenant* ?

— Pourriez-vous me répondre, Lily ? Parce que je commence à avoir mal au genou, lança le duc de ce ton arrogant qu'elle avait fini par adorer.

D'ailleurs, elle adorait tout de lui.

Baissant la tête, elle ôta la main de sa bouche et la posa sur sa joue. Sur sa barbe naissante.

— Oui, murmura-t-elle.

Elle avait l'impression que son cœur allait exploser dans sa poitrine.

Il se releva vivement, sans même prendre le temps d'épousseter son pantalon sale, puis prit sa main et celle de Rose.

— Partons, lui murmura-t-il, avant que la reine ne se demande ce que j'entendais en affirmant que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Il se mit en marche, encadré de Lily et Rose, et ils traversèrent la foule sous les applaudissements. Lily vit que Smithfield jouait les meneurs, les mains haut levées, souriant. Elle lui rendit son sourire. Elle aperçut également Annabelle et Caroline, toutes deux radieuses, qui applaudissaient à tout rompre. Elle faillit s'arrêter mais, d'un geste sans appel, Caroline lui intima de décamper — c'était tout elle, ça — et Lily se retourna. La calèche du duc était juste devant eux.

* * *

Pendant le trajet qui les ramenait chez le duc, tous demeurèrent silencieux. Rose parce qu'elle était généralement peu loquace, sauf quand il s'agissait de parler de chats, et Lily parce qu'elle était trop stupéfiée par les événements pour articuler le moindre mot de façon cohérente. Elle ne s'expliquait pas, en revanche, que Marcus garde le silence mais, chaque fois qu'elle levait les yeux vers lui, il croisait son regard, et un petit sourire plein de sous-entendus fleurissait sur ses lèvres, déclenchant de délicieux frissons dans le corps de Lily.

Finalement, peut-être savait-elle pourquoi il ne parlait pas.

Ils entrèrent dans la maison et Thompson, après les avoir considérés avec quelque chose qui ressemblait à de la surprise, informa Rose que Mme Partridge venait de sortir des scones du four. En voulait-elle ?

Elle en voulait, oui. Thompson conduisit la fillette dans la cuisine.

Toujours sous le choc, Lily était plantée au milieu de cette vaste entrée qui l'avait tant impressionnée la première fois. Mais pas autant que son propriétaire. Elle n'avait nulle envie d'embrasser cette entrée jusqu'à plus soif, ou de...

— Pouvons-nous aller dans votre bibliothèque, s'il vous plaît ?

Il acquiesça et lui prit la main, ouvrit la porte et, quand ils furent entrés, la referma vivement derrière eux. Là, il s'appuya contre le battant et attira Lily à lui.

Elle sentit son corps, tout son corps, contre le sien, et une sensation de désir brûlant l'envahit — mais rien d'aussi fort que le sentiment d'amour qu'elle éprouvait pour Marcus.

D'ailleurs, songea-t-elle, elle ne lui en avait encore rien dit.

— Je t'aime, tu sais.

Il l'embrassa, comme pour approuver, puis s'écarta, une expression satisfaite sur le visage.

— Je sais.

Lily se mit sur la pointe des pieds pour frotter son visage contre la joue de Marcus.

— Je l'ai fait pour toi, déclara-t-il. Je savais que tu ne me croirais pas si je te disais que j'étais capable de tout pour te garder, alors je n'ai même pas essayé. Mais j'ai pensé que, si je pouvais te le prouver par mes actes, tu comprendrais que tout cela (il l'embrassa passionnément) a plus de valeur

que n'importe quoi d'autre au monde.

— Alors tu as dépensé une fortune uniquement pour pouvoir faire un discours devant tout le monde ?

Il sembla réfléchir un instant. Lily passa ses mains autour de sa taille et lui caressa le dos.

— Pas seulement pour pouvoir parler devant tout le monde, répondit-il enfin, même si c'était mon premier objectif. Mais je sais combien il est important que chacun ait une chance de vivre et grandir dans les meilleures conditions possible. Rose mérite cela, et tu m'as montré comment faire. Si j'avais organisé un bal... Eh bien, Rose n'aurait pas pu y assister et, sur le plan pratique, j'aurais donc eu beaucoup de mal à te faire venir.

Elle éclata de rire, et il poursuivit :

— Et je voulais que tu sois dans un lieu qui te siérait au mieux. Quand je t'ai rencontrée, j'ai dit qu'on devrait peut-être m'appeler le Duc des Jardins, et maintenant c'est possible. J'ai la rose et le lys. Il m'a donc semblé qu'un jardin était l'endroit le plus adapté.

— En parlant d'endroit adapté, dit Lily en commençant à défaire lentement sa cravate, il me vient quelques images de nous deux dans cette bibliothèque. Peut-être sur ce bureau où tu fais ton affreuse comptabilité ? Ou dans cet énorme fauteuil où je me suis assise pour mon premier rapport concernant les progrès de Rose ?

Repoussant les doigts de Lily, Marcus arracha sa cravate et la jeta par terre. Ensuite, il s'écarta de la porte et, avant qu'elle n'ait pu esquisser le moindre geste, il souleva Lily dans ses bras, avança jusqu'au milieu de la pièce puis s'arrêta, l'air de réfléchir.

Il la laissa tomber dans le vaste fauteuil, puis tomba à genoux devant elle sur le tapis, les mains sur les accoudoirs, l'emprisonnant entre ses bras.

Une prison qui lui convenait parfaitement.

— Lily, je t'aime. Je veux pouvoir te le dire à tout moment, parce que je n'ai pas réussi à le faire quand...

— Quand je t'ai rendu ta chemise de nuit ? demanda-t-elle avec un sourire espiègle.

— Oui, voilà. Et le meilleur moyen de me rattraper, c'est de te dire, aussi souvent que possible, que je t'aime.

— Voilà qui risque d'être gênant quand nous serons en société.

— Cela tombe bien : j'envisage d'être seul avec toi la plupart du temps, ajouta-t-il avant de se pencher pour l'embrasser avec ferveur.

Epilogue

— Encore quelques marches, maman, précisa Rose en entraînant Lily dans ce qui lui semblait être un couloir.

Elle avait les yeux bandés avec l'une des cravates de Marcus, lequel la tenait par l'autre main — celle qui portait la bague.

— Nous y sommes, annonça-t-il.

Lily entendit le bruit d'une porte qu'on ouvrait. Marcus lui posa la main dans le dos et la guida dans un espace un peu plus chaud, où flottait une odeur différente.

— Laissez-moi l'enlever, duc, lança Rose.

— Penche-toi pour que Rose puisse te retirer le bandeau, dit Marcus.

Lily s'agenouilla et sentit les petits doigts de Rose détacher le nœud qu'avait fait Marcus.

Le tissu se relâcha, et elle se releva, les paupières battantes, éblouie.

Ils étaient dans les serres, mais elles ne ressemblaient plus du tout à l'endroit qu'ils avaient visité quelques semaines plus tôt. Cette pièce était emplie de verdure — des plantes aux feuilles hérissées aux roses en boutons dont le parfum léger flottait dans l'air tiède, en passant par de délicates jonquilles qui pointaient à peine leur nez dans leur pot.

— Ça te plaît ? Le duc et moi avons fait tout ça en secret pour te faire la surprise.

Lily sentit son regard s'embuer.

— C'est merveilleux. Je les adore. Autant que je t'adore, toi.

Se baissant de nouveau, elle serra Rose dans ses bras.

— Moi aussi, je t'aime, répondit Rose.

Elle se dégagea pour regarder son père.

— Et le duc a dit qu'il n'y aurait pas de lys dans cette serre, parce que vous n'aimez pas ça. C'est bizarre, parce que moi j'aime les roses.

Cette fillette avait une logique très personnelle.

— Merci pour tout cela. Moi aussi, je crois que les roses sont en train de devenir mes fleurs préférées. C'est une magnifique surprise. Alors c'est là que vous étiez quand vous me disiez que vous partiez en promenade ? Je me suis posé des questions, parce que, même quand il pleuvait, vous ne reveniez jamais mouillés.

— Mais tu n'as pas deviné, hein ? demanda Rose avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Je n'avais absolument aucune idée de ce que vous complotiez, lui assura Lily.

— Je peux arroser les roses ? s'enquit la fillette.

— Bien sûr, répondit Marcus.

Rose s'échappa, non sans se retourner à plusieurs reprises pour être certaine qu'ils étaient toujours là. Elle s'adaptait fort bien à sa nouvelle famille — elle avait même demandé si elle pouvait avoir un petit frère ou une petite sœur.

Le plus sérieusement du monde, Marcus avait rétorqué que lui et sa mère y travaillaient.

— C'est superbe, déclara Lily.

— Autant que toi, ma Lily. Je n'ai pas besoin d'autres fleurs que Rose et toi dans ma vie. Mais je trouvais dommage de laisser passer la possibilité de faire grandir des choses, comme je le faisais avant que tu n'entres dans ma vie. Je t'aime, ajouta-t-il avant de l'embrasser.

— Je sais, répondit Lily en lui rendant son baiser.

REMERCIEMENTS

A Scott, le meilleur mari et serveur de gin dont une femme puisse rêver. Merci d'avoir fait de longues promenades et d'avoir accepté de manger des nouilles avec notre fils pendant que j'écrivais ce livre.

Merci à Louise Fury, mon formidable agent, qui est tout ce que je ne suis pas. Nous formons une équipe fabuleuse, ma chère !

Merci à Myretta Robens, qui a sans doute lu ce livre davantage que moi et m'a encouragée à continuer chaque fois que je m'arrachais les cheveux — c'est-à-dire souvent.

Merci également à Lucia Macro, mon éditrice, qui comprend parfaitement mon écriture et m'a donné la chance incroyable de la partager avec des lecteurs.

* * *

Si vous avez aimé ce roman, ne manquez pas la suite
de la série « Si j'étais une duchesse »
à paraître en janvier 2017 dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : THE DUKE'S GUIDE TO CORRECT BEHAVIOR

Traduction française : Emmanuelle Debon

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Megan Frampton.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © ARCANGEL/INGA BORSKA

Réalisation graphique couverture : A. DANGUY DES DESERTS

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-6474-4

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites





MEGAN FRAMPTON

Noblesse, devoir et autres balivernes

Un poste de préceptrice chez un duc ? Voilà une offre que Lily ne peut pas laisser passer, si elle veut asseoir la réputation de son agence de placement. Certes, elle n'a aucune candidate à lui envoyer, mais hors de question de renoncer pour si peu : elle ira elle-même se présenter à l'entretien, quitte à s'inventer des références. Seulement, Lily ne s'attendait pas à une demeure aussi grandiose, ni à un duc si... impressionnant. Et, alors qu'elle se tient sous le regard scrutateur de cet homme qui pourrait anéantir d'un mot l'avenir de son agence, son mensonge lui paraît soudain beaucoup moins opportun. Sauf qu'il est maintenant trop tard pour reculer...

Dans un style pétillant et espiègle, Megan Frampton nous offre une vision dépoussiérée de la Régence anglaise, qui fait la part belle à l'humour.

Megan Frampton publie des romances historiques sous son vrai nom, et des romances contemporaines sous le pseudonyme de Megan Caldwell. Elle aime la couleur noire, le gin, les beaux Anglais aux cheveux sombres et les boucles d'oreille volumineuses – mais pas dans cet ordre. Elle vit à Brooklyn avec son mari et son fils.

Série Si j'étais une duchesse

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr